This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

J
32. d. 7.

PAULE MÉRÉ

AUTRES OUVRAGES

DE M. CHERBULIEZ

PUBLIÉS PAR LA MÊME LIBRAIRIE

Le comte Kostia; 5e édition. 1 vol. 3 fr. 50.

Le Roman d'une honnête femme; 4e édition. 1 vol. 3 fr. 50.

Le Grand-Œuvre. 1 vol. 3 fr. 50.

La Revanche de Joseph Noirel. 1 vol. 3 fr. 50.

Prosper Randoce; 2e édition. 1 vol. 3 fr. 50.

Méta Holdenis; 2e édition. 1 vol. 3 fr. 50.

Études de littérature. 1 vol. 3 fr. 50.

L'aventure de Ladislas Bolski; 3e édition. 1 vol. 3 fr. 50.

L'Espagne politique (1868-1873). 1 vol. 3 fr. 50.

L'Allemagne politique; 2e édition. 1 vol. 6 fr.

COULOMMIERS. — Typ. A. MOUSSIN

PAULE MÉRÉ

PAR

VICTOR CHERBULIEZ

Tout sot que je suis, croyez que j'ai bien compris le proverbe qui dit :
« Pour son malheur des ailes sont venues à la fourmi. »
Don Quichotte, partie IIe, chap. XXXIII.

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1875
Droit de traduction réservé

PREMIÈRE PARTIE

PREMIÈRE PARTIE

LETTRE I

Saint-Laurent, 15 juin.

Ce n'est pas de Genève que je vous écris ; je n'ai fait qu'y passer. Et votre mère? me direz-vous. Il y a trois ans que je ne l'avais vue ; nous avons pleuré en nous embrassant. Le premier jour, elle a été presque tendre ; le lendemain, elle m'a questionné ; le surlendemain, elle s'est inquiétée et m'a fait sonder par ses amis. L'un d'eux me demanda « ce que je comptais faire ; » un autre calcula sur ses doigts ce qu'avaient dû coûter mes longs voyages dans le Levant ; le troisième m'examina sur les matières de doctrine ; le quatrième.... J'ai pris la fuite, et je cours encore.

J'aurais voulu que ma mère m'accompagnât ; je

n'ai pu l'y résoudre. Elle est Genevoise, vous le savez, et ce n'est qu'à Genève qu'elle se sent vivre. Il y a dix ans, à peine mon père fut-il mort, elle quitta Paris et revint se fixer au pays natal.

Je suis parti seul, un havre-sac au dos, un bâton à la main. J'ai voulu revoir mon cher Jura, le village où mon père est né, les bois où se sont écoulées les plus belles heures de ma jeunesse. Je vous ai souvent parlé de mon père, de cet humble fils de paysans qui, à la pointe de sa volonté, sut se faire sa place au soleil, de ce simple soldat qui, par son mérite et son grand cœur, obtint un avancement si rapide et couronna son nom d'une gloire sans tache. Je vous ai dit aussi par quels raffinements d'honneur, par quelle délicatesse d'une conscience exacte jusqu'au scrupule, il quitta le service dans la force de l'âge. Son oisiveté d'abord lui pesa; mais il aimait l'étude, les sciences : il sut s'occuper. J'avais alors douze ans; il se fit mon instituteur. En hiver, à Paris, il m'enseignait les mathématiques et le latin; au printemps, il nous emmenait, ma mère et moi, en Franche-Comté, à Saint-Laurent-Grand-Vaux, village de ses pères, où il s'était fait bâtir une maison. Pendant l'été, nous courions le pays à la recherche des fleurs et des fossiles du Jura; en automne, nous allions dans les bois chasser la gelinotte et le coq de bruyère.

Partis avant l'aube, je nous vois revenant le soir affamés, rendus de fatigue, mais le cœur content et ne déparlant pas. Ma mère nous attendait inquiète, à demi fâchée. L'embrassant sur les deux joues :

« Henriette, lui disait mon père, gronde-moi bien. Toutes les femmes sages sont grondeuses. »

Ces souvenirs me sont sacrés; ils m'ont suivi en Perse, à Memphis. J'ai voulu les rajeunir par l'aspect des lieux. Marchant à petites journées, j'ai traversé lentement la Bresse, dont j'ai revu d'un œil complaisant les plaines monotones avec leurs forêts, leurs cultures, leurs vergers, leurs genêts, leurs eaux dormantes ombragées d'aunes et de chênes; puis, entrant dans le vignoble, j'ai gravi cette longue falaise qui, de Saint-Amour jusqu'à Arbois et Salins, forme, du côté de la Saône, la première terrasse du Jura. C'est là ce que montagnards et Bressans appellent *le bon pays*; c'est sur ces coteaux entrecoupés de gorges et de vallons, c'est parmi ces graviers d'un calcaire brunâtre que mûrissent tant de vins généreux, l'honneur et l'orgueil du Franc-Comtois. Bientôt la vigne m'a quitté : cette frileuse redoute le ciel inclément des hauts plateaux. J'ai traversé la région des buis, ces myrtes de nos montagnes. De plateau en plateau, de gradin en gradin, j'ai vu les cultures diminuer, les aspects devenir plus sévères. Plus de maïs; au

froment succèdent les orges et les avoines. C'en est fait des chênes et des noyers, et de la gaieté des vergers. A mesure que je monte, je vois les pâturages s'étendre et les bois feuillus disparaître ; le hêtre ne forme plus que des bouquets épars ; le long des croupes allongées des hauteurs qui fuient de toutes parts, de noires sapinières dominent des pelouses couvertes de gentianes.

En approchant de Saint-Laurent le cœur me battait, et je ralentis le pas. Plus d'une fois, je m'assis au bord de la route, et, les yeux fermés, je me perdis dans mes pensées. Quand je me remettais à marcher, mille objets connus se disputaient mon attention. Plus d'un sapin m'a regardé d'un air familier, plus d'un vieux mur m'a souri au passage. Un ruisseau tombant d'une roche grise a grossi sa voix pour m'appeler ; un merle d'eau me suivit pendant quelques minutes, volant de buisson en buisson ; il ne chantait que pour moi. L'*Angelus* commença de sonner au village. Du haut de ce clocher, mes jeunes années m'interrogeaient, et mon cœur éperdu, ne sachant que répondre, les écoutait en silence.

Je suis descendu à l'hôtel de la Poste. Cette auberge est célèbre à vingt lieues à la ronde pour la bonne chère qu'on y fait et pour l'ordre, l'exquise propreté, je ne sais quel air de fête qui y règne. Je vous défie

de me montrer dans un tableau flamand une cuisine mieux tenue, des casseroles plus reluisantes et des visages plus avenants. Dans cette maison, tout le monde est heureux, depuis les maîtres et les servantes jusqu'aux poules blanches qui picorent dans le jardin, jusqu'aux chiens et aux chats qui rôdent à l'entour des fourneaux, et, le museau en l'air, hument le parfum des fritures en se recommandant à la Providence. Je vous le dis en vérité, ce sont de bien bonnes gens que nos montagnards du Jura, et parmi eux, s'il faut choisir, je donne la palme aux Grandvalliers. Chez ces hommes robustes et laborieux, rouliers, fromagers, lunettiers, horlogers, il y a des traditions d'honneur et de sagesse.

Beaucoup de bon sens, une figure grave, un peu sévère, comme les paysages du Grand-Vaux, mais prompte à se dérider, un air de dignité réservée, une froideur apparente, et sous cette écorce un cœur chaud, tel est le maître d'hôtel de la Poste, ce brave Denis que mon père aimait. Maître-queux consommé, entendu plus qu'homme du monde dans l'art de gouverner une maison, il eût pu faire fortune en Suisse ou dans quelque grande ville de France : il a préféré rester à Saint-Laurent, chef-lieu de canton assez fréquenté à la vérité et situé au carrefour de cinq grandes routes, mais qui a bien perdu de son importance de-

puis que, grâce aux chemins de fer, le courrier de Paris n'y passe plus et que les chaises de poste sont sous la remise. A qui s'étonne du parti qu'il a pris, Denis répond qu'il aime son clocher, ses sapins, son lac des Rouges-Truites, et qu'il est plus sûr d'attendre le bonheur chez soi que de courir après lui.

Quand je parus sur le seuil de la cuisine, Mme Denis poussa un cri et laissa tomber une poularde qu'elle plumait. Son mari, debout devant ses fourneaux, portait à son ordinaire sur son épaule gauche un gros chat roulé en peloton. Au cri de sa femme, il se retourna, posa précipitamment sur la table son chat et sa cuiller et accourut m'embrasser. Quel empressement, quelle joie ces bonnes gens firent paraître ! Félix, il est du moins un petit coin du monde où je suis quelque chose. Pourtant, je ne m'y trompe pas, ce que nos Grandvalliers aiment en moi, c'est mon père ; mais je ne leur en suis que plus obligé.

L'ami Denis retourna bien vite à ses fourneaux, jurant de se surpasser pour me faire fête. A huit heures, la table était dressée au bout du jardin, dans un pavillon où flambait un bon feu ; car vous pensez bien qu'à la mi-juin, à 913 mètres au-dessus de la mer, les soirées sont fraîches. Un maître de forges, le receveur de l'enregistrement, deux conseillers municipaux, le

capitaine des sapeurs-pompiers, toutes les vieilles amitiés de mon père étaient là. Vous n'attendez pas de moi que je vous fasse le détail du menu; il se composait de tous les mets favoris du *général*, à commencer par ces fameuses truites au coulis d'écrevisses qui étaient si chères à sa gourmandise. Tous ses vins de prédilection étaient sur table : le château-châlon, le jus mousseux de l'Étoile, le nectar rosé de Salins, le nectar doré de Pouilly, vins généreux qui ont une si belle robe et tant de séve, et dont la renommée n'égale pas encore le mérite.

Parmi les convives, un seul m'était inconnu. C'est un M. David, Languedocien entre deux âges, qui après une vie d'aventures, comme un naufragé jeté par la tempête sur un écueil, est venu s'échouer à Saint-Cergues, petit village du Jura vaudois, où il a *ouvert* un *restaurant*. Très-supérieur à sa fortune; il a une singulière ouverture d'esprit, une bonhomie fourrée de malice qui ne prend le change sur rien. Ayant joué dans ce monde bien des personnages divers, il a beaucoup pratiqué les hommes et les choses; à l'école de l'expérience, son esprit s'est étendu sans que sa conscience en devînt plus large, et il a acquis en vivant une sagesse enjouée assez semblable à celle de Gil-Blas, mais jointe à une noblesse de sentiments qui manquait à Santillane. Ce M. David est l'ami de Denis, qui fait

grand cas de lui, et comme la distance n'est pas grande de Saint-Laurent à Saint-Cergues, ils sont en commerce de visites.

Nous en étions au second service, quand Denis se frappa le front comme pour se reprocher un oubli. Il sortit de table et revint bientôt accompagné d'un Écossais, M. Bird, qui loge chez lui depuis quelques jours. Représentez-vous un air simple et ouvert, un regard vif qui pétille, des joues rosées, une figure pleine encadrée de beaux cheveux argentés, un front où respire la sérénité d'une âme en paix avec le monde et avec elle-même, *a cheerful mind.* On reproche souvent aux enfants de la Grande-Bretagne leur gaucherie, leur raideur et leur morgue; on devrait ajouter, pour être juste, que ceux qui plaisent plaisent beaucoup, parce qu'ils allient la virilité du caractère avec la candeur d'une âme sans prétentions et qu'ils savent être des hommes, sans se soucier d'être des personnages. M. Bird nous salua en souriant, s'excusa d'avoir cédé aux instances de Denis et de venir se mêler sans façons à une réunion d'amis.

« Vous êtes l'ami de tous nos enfants, lui répondit le capitaine des pompiers, il est bien temps que vous fassiez la connaissance des pères. »

En effet, M. Bird a la passion des enfants, et par ses

sourires et ses dragées il a fait la conquête de tous nos petits Grandvalliers.

Le repas fut gai, le vin de l'Étoile délia toutes les langues. On paya d'abord à la cuisine de Denis le tribut d'hommages qui lui était dû; il en prit occasion pour nous exposer la théorie de son art, qu'il résuma dans cette formule bien digne d'être méditée : « Cuisiniers, conservez à chaque mets son goût propre, et que tout fonde dans la bouche. » On parla ensuite du général, de ses hauts faits et de ses bons mots. Enfin on me questionna sur mes voyages, je les contai le mieux que je pus. M. David voulut savoir d'entre les pays que j'avais visités lequel je tenais en plus haute estime. Je me récusai.

« Votre question, lui dis-je, est embarrassante.

— Parlez franchement, reprit-il de son air malin. Entre les bananiers de la Syrie, les orangers de l'Espagne, l'égalité française et les libertés anglaises, quel choix a fait votre cœur?

— Monsieur David, répondis-je, mon avis est qu'il y a du mal et du bien partout.

— Oh! que vous voilà bien, jeunes gens d'aujourd'hui! s'écria-t-il. Nous autres, à votre âge, nous étions passionnés, enthousiastes; nous avions des croyances qui nous échauffaient le cœur, nos têtes bouillonnaient. Le général Foy, *Hernani*, la répu-

blique, quel que fût le point en litige, nous prenions parti, et nos idées étaient nos maîtresses pour qui nous étions prêts à verser notre sang. Jeunes gens, jeunes gens, vous êtes une génération d'indifférents!

— Ah! permettez, lui ai-je reparti. Ce sont vos expériences qui nous ont instruits, ce sont vos écoles qui nous ont rendus sages. Nous savons, pour l'avoir appris de vous, qu'il ne suffit pas de s'affranchir des unités pour faire des drames qui vivent, ni de placarder des inscriptions sur les murailles pour faire des républiques qui durent. Grâce à vous, messieurs, les illusions ne nous sont plus permises, nous nous défions des partis pris, des rêves trop faciles et des idées trop simples qui le plus souvent cachent des piéges. Les questions de personnes nous touchent peu; nous ne regardons qu'aux choses, et comme nous savons qu'elles sont compliquées, nous en tenons compte à ceux qui nous gouvernent. Surtout nous nous défions des grands mots, parce qu'avec les mots on fait des phrases, et que les faiseurs de phrases sont souvent des faiseurs d'affaires. Indifférents, monsieur David? Non. Dites plutôt que nous sommes une génération d'avertis.

— Cela est surtout vrai des journalistes, dit le maître de forges.

— Monsieur Marcel Roger, reprit David, mes

soixante ans vous donnent raison sur tous les points ; mais, soit dit entre nous, je ne suis pas fâché d'avoir été un peu fou à vingt-cinq ans.

— La réflexion, dit alors M. Bird en me regardant, est un grand bien, pourvu qu'elle n'empêche pas d'agir, et l'activité est une belle chose, pourvu qu'elle n'empêche pas de penser.

Puis, pour donner au propos un tour plus badin :

« L'harmonie des facultés, ajouta-t-il, est le bien suprême. Il est bon qu'un homme soit capable de faire une bonne action, il est bon aussi qu'il sache jouir d'un bon repas.

— Ah ! de grâce, ne distinguons pas ces choses-là ! » s'écria M. David en joignant les mains.

Je ne sais si ce mot vous fera rire, mais du ton dont il fut dit, il nous parut plaisant. Là-dessus on se mit à chanter ; chacun dut payer son écot. Quand ce fut au tour de M. Bird, il s'excusa sur ce qu'il n'avait point de voix, mais il se fit apporter son flageolet et nous joua en musicien consommé des airs populaires de son pays qui charmèrent tout le monde. Ces airs, je ne sais pourquoi, m'ont rempli de mélancolie. Je me suis échappé pour venir causer avec vous, Félix, vous le cher compagnon de mes voyages, l'unique confident de mes pensées.

Je vous écris près d'une fenêtre ; à travers la vitre,

j'aperçois des sapins et une étoile. Nos convives sont encore à table. De temps en temps M. Bird leur joue quelque refrain; les sons émus du flageolet arrivent jusqu'à moi. Que me veut ce flageolet? Il me semble qu'il me dit quelque chose que je n'entends pas bien.

LETTRE II

Saint-Laurent, 29 juin.

Et vous aussi, vous me demandez ce que je compte faire ! Assurément vous en avez le droit, et vous n'avez pas à craindre que je vous éconduise comme mon sermonneur de l'autre jour. Dans l'amitié qui nous lie, le beau rôle est pour vous. Vous m'aimez et vous me jugez, je vous aime et je vous respecte. Vous êtes un homme, Félix : ce mot dit tout. C'est votre volonté qui vous mène, et non les hasards de votre humeur, ni la tyrannie de vos passions. A peine revenu de nos longs voyages, vous avez repris sans murmurer la chaîne du devoir, vous vous êtes remis au travail, vous tracez votre sillon, et votre cœur est content, me dites-vous. Saints contentements, quand saurai-je vous goûter ? Voluptés amères d'une conscience qui chérit son fardeau, vous connaîtrai-je jamais ?

J'ai lu votre lettre dans le plus noir de nos bois, car croyez-bien que je suis toujours en course, toujours allant et venant, soit à pied, soit à cheval. Le temps est magnifique ; un été précoce rend agréable le séjour des hauteurs. Depuis quinze jours que je suis ici, j'ai battu le pays dans tous les sens. Saint-Laurent est situé sur une éminence où l'on respire à l'aise et qui domine un grand plateau montagneux. Cette immense plate-forme très-accidentée est bordée au loin par des chaînes basses qui courent de l'occident à l'orient. De toutes parts serpentent des routes qu'on voit se perdre à l'horizon. Je suis tantôt l'une, tantôt l'autre, jusqu'à ce que, séduit par un sentier grimpant, j'aille m'enfoncer dans quelque sauvage réduit.

Sans doute le Jura n'a pas les beautés romantiques et les sublimes horreurs des Alpes. Nulle part il ne s'élève jusqu'à la région des neiges éternelles ; de quelque côté que vous le gravissiez, des rocs chenus ou des pâturages tapissés d'alchimille marquent toujours le dernier terme de votre effort. Ajoutez que les Alpes n'ont pas seulement pour elles leur hauteur ; coupées de vallées transversales, elles forment des massifs distincts, isolés, qui ont chacun leur relief, leur figure et leur nom. Ce qui caractérise le Jura, ce sont ses vallées longitudinales, parallèles à l'axe de la chaîne et bordées de chaînons continus, légère-

ment onduleux, partout semblables à eux-mêmes ; mais cette monotonie même a son charme. Ma pensée accompagne dans leur fuite les ondulations de ces lignes bleuâtres ; elles s'éloignent, elles courent, mais il n'est pas à craindre qu'elles s'égarent ; elles ont l'air de savoir si bien où elles vont ! Ne pourraient-elles m'apprendre où je vais ? Oui, tel qu'il est, le Jura parle à mon cœur ; tout m'en plaît, jusqu'à cette sévérité de teintes et d'aspects qui respire une tristesse secrète, et de l'humeur dont je suis, je préfère aux montagnes ensoleillées de la Syrie, à notre vieil Ida lui-même avec ses lauriers et sa couronne de nuées violettes, ces paysages un peu durs qui tout au plus à certaines heures du jour s'embellissent d'une grâce passagère, emblème des sourires fugitifs de ma destinée.

Bois sombres, verts pâturages, crets escarpés et anguleux où se plaisent les plantes que réjouissent le soleil et les autans, combes marneuses que chérit la gentiane du printemps, falaises brunâtres ou crayeuses, cirques rocheux, cluses étroites encaissées entre des murailles grises, sommets abrupts qu'habitent le sylphe cavalier et l'esprit des pierrettes, nants où se précipite une eau bouillonnante, ruisseaux clairs qui à trois pas de leur source disparaissent dans des gouffres, lacs transparents aux grèves nues bordées

de sapins, pentes pierreuses où rampe la vipère rouge, tourbières où dorment des mousses jaunâtres et des arbustes rabougris, marécages décorés de prêles et de scirpes, monts et vallées, ravines et prairies, champs stériles, labeur patient des hommes et des bœufs pour vaincre les refus de la terre, maisonnettes blanches éparses sur les hauteurs, humbles logis couverts en bardeaux dont l'habitant travaille le fer et le bois pour suppléer à l'indigence d'un sol avare, troupeaux errants, silences profonds, croassements de la corneille, ciel à demi voilé des longues après-midi, vapeurs grisâtres traînant au flanc des montagnes, clairières que le vent du soir emplit de son ennui, royauté sereine de la lune à l'heure de mystère où elle s'empare des vieilles forêts étonnées, j'ai tout vu, tout admiré, tout respiré, tout senti.

Je vous disais donc que j'ai lu votre lettre au fond d'un bois. J'avais suivi la route de Morez jusqu'au col élevé de la Savine, que domine le Mont-Noir. Ce défilé est redouté en hiver des rouliers et des courriers de poste à cause des vents violents qui y règnent et des masses de neige qu'ils y amoncellent par endroits. Au pied et à droite de la chaussée s'étend une forêt d'épicéas dont la sauvagerie défie toute description. Vous connaissez les épicéas, ces sapins des régions supérieures dont le tronc rougeâtre, dénudé

jusqu'aux deux tiers de sa hauteur, dresse vers le ciel une cime altière et hérissée. Je m'enfonçai dans le bois, et quand j'eus atteint un impénétrable fourré, ne pouvant aller plus loin, je m'assis sur la mousse, et je rompis le cachet.

Que vos gronderies sont douces ! que vos conseils sont sages ! Quand vous me reprochez de traverser le monde comme un oiseau de passage qui ne songe pas à nicher, quand vous me représentez qu'à trente ans il est bien temps d'enraciner quelque part sa vie et son cœur, quand vous me vantez les avantages d'une situation définie, d'une existence qui a trouvé son assiette, vous parlez d'or, mon sage Félix. Ah ! croyez-moi, personne ne déplore autant que moi-même l'inutilité de mes jours, le vague de mes pensées, la vanité de mon être ; mais le remède ? Où trouver le remède ? Il y a au fond de ce cœur qui vous aime je ne sais quoi de sourd et d'inerte dont nous ne viendrons jamais à bout.

Vous me parlez de mes talents enfouis, perdus ; vous me dites à ce sujet des choses si flatteuses que j'ose à peine vous les rappeler. Je crois même, s'il m'en souvient, que vous me complimentez en passant sur ma figure, sur mon front qui annonce un penseur, sur mes yeux où étincelle le feu du génie.... Félix, prenez-y garde ! Si vous alliez me rendre fat !

Ce serait une façon comme une autre d'occuper mes journées; mais cela ferait-il votre compte?... Allez, vous me connaissez bien; mais vous pourriez me connaître mieux encore. Je ne m'abuse point sur ces talents que vous surfaites; ce ne sont que des demi-talents, et je ne suis qu'un dilettante dans tous les genres. De grâce, ne parlons pas de génie! C'est un trop grand mot. Mais les talents supérieurs sont poussés comme par une force fatale à se révéler au monde; l'activité est leur loi, ils ne sauraient rester enfouis. Dès leur naissance, ils se sentent fiancés avec la gloire, ils savent qu'elle les attend, et aussitôt que l'heure a sonné, il s'élancent au-devant d'elle, pareils à ces sources cachées dans les entrailles de la terre, qui savent trouver un chemin jusqu'au rocher que Dieu leur destina et se creuser un lit jusqu'à la plaine dont la stérilité les appelle. Non, point d'illusion : la gloire n'est pas mon partage : j'ai beau prêter l'oreille, il n'y a rien entre elle et moi.

Ah! plutôt, si j'étais sage, savez-vous ce que je *ferais?* Je suis patient, je *fais* de mes doigts ce que je veux. Je voudrais planter ma tente à Saint-Laurent; je façonnerais des ressorts de montres pour un fabricant de Morez, ou je travaillerais le buis pour un tabletier de Saint-Claude. Je serais un bon ouvrier, peut-être un bon patron. J'épouserais une fille de ce

pays, sans beauté, mais non sans grâce, une de ces femmes telles qu'il s'en trouve ici, qui joignent à une dignité modeste certaine douceur naïve de l'âme, et qui, faciles à s'émouvoir, ont souvent les yeux humides et un léger tremblement dans la voix. Nous serions heureux, je vous le jure. Je travaillerais tout le jour ; le soir, las et content, je viderais un vieux flacon sous une tonnelle, et je verrais la lune se lever derrière les sapins.... Et au bout de six mois de ce bonheur, vous écriez-vous, Marcel n'en pourrait plus ! Hélas ! vous avez raison, et c'est ce qui me condamne. Adieu donc ma chaumière, mon établi, ma tonnelle ! adieu ma brune fiancée ! Non, Marcel n'est pas fait pour vous. Demain il reprendra son bâton de pèlerin, et cette fois rien ne l'arrêtant, il ira se faire *yoghi* dans les Grandes-Indes.

Raisonnons, le sujet en vaut la peine. Soyez sûr que vous vous trompez, Félix, quand vous demandez compte du vague ennui qui me ronge à je ne sais quels souvenirs funestes. Oui, après avoir épuisé de sang-froid les plaisirs et en avoir senti le néant, un jour j'aimai, un jour je me crus aimé. Que cette illusion dura peu !... Quand mes yeux se dessillèrent, quand je vis clair dans cette trahison, et que mon cœur imbécile eut abjuré son erreur, un désespoir sans nom s'empara de moi, et déjà je sentais dans ma

poitrine le froid de la mort ; mais dans cette lugubre aventure je ne m'abandonnai point ; pour la première fois de ma vie, je pris une décision virile : « Je n'y penserai plus, me dis-je, et je vivrai. » Et d'une main hardie j'arrachai de mon sein ce souvenir abhorré. Félix, les amputés souffrent quelquefois du membre qu'ils ont perdu ; cela peut m'arriver comme à un autre, mais ces douleurs-là n'ont conduit personne au tombeau.

Écoutez-moi : cet état de langueur, cette inertie de mon âme qui vous désole, faut-il vous en donner le secret ? Mon premier malheur fut de perdre mon père à vingt ans. Il était tout pour moi, mon conseil, ma sagesse, ma volonté. Les meilleures choses ont leur rançon : lui mort, je n'ai plus su vouloir. Autre misère de ma vie : ce parent millionnaire qui me légua tout son bien ! A vingt et un ans j'étais riche.... Sainte pauvreté, vous seule savez nous dire : « Il faut ! » Que de miracles opérés par ce mot ! Enfin que vous dirai-je ? Spectateur désœuvré, j'ai connu le monde, j'ai vu les hommes à l'œuvre, et si je ne me suis pas écrié avec le sage que tout est vanité, j'ai senti du moins

Que quand on vient au fait, on trouve à décompter.

Mon mal, mon invincible mal, d'un seul mot je vous

le ferai connaître : Félix, je hais tout ce qui est médiocre, et je me défie de l'extraordinaire. — Après cela, me demanderez-vous encore ce que je compte faire? Eh! grand Dieu! que voulez-vous que l'on fasse?

Après avoir lu et relu votre lettre, je m'étendis de mon long sur la mousse. Au-dessus de ma tête, une buse tournoyait en criant. Les sapins exhalaient une senteur enivrante. Mon âme entretenait de mystérieuses intelligences avec tout ce qui m'entourait, et je m'assurai qu'il y avait du bonheur autour de moi. Alors je me représentai qu'un dieu, m'apparaissant, me demandait :

« Que puis-je faire pour ton service? » Je lui répondis sans balancer : « Accorde-moi de rétrograder dans l'échelle des êtres.... Devenir un arbre, une plante, une chose!.... Obéir à une loi fatale qu'on ignore; vivre sans se connaître, dans une éternelle absence de soi-même!... » Le dieu (il avait vos traits) secoua la tête : « Ignores-tu, me répondit-il, que la félicité réside dans la plénitude de l'être et de la connaissance? Mais je sais qui tu es, et que si tu méconnais le bonheur, c'est faute de l'aimer, car tu nourris un secret désir de souffrir, et tu te consolerais difficilement de n'être plus à plaindre. Aussi que demain le vrai bonheur vienne à toi, tu ne voudras pas de

lui.... » Je répliquai au dieu que c'était une épreuve à faire, que je serais bien aise de la tenter. Et c'est ainsi, Félix, que je résumais en moi-même vos gronderies, vos sermons, et ce qu'on peut trouver à y répondre.

Au surplus, soyez content; sans l'avoir cherché, vous avez ici un allié. Quand je fus remonté sur la chaussée, j'entendis derrière moi le trot d'un cheval; je retournai la tête, et je vis venir M. Bird, cet Écossais que vous savez. Il me reconnut, me fit un signe amical de la main, et m'ayant rejoint, il mit au pas sa jument grise. Le lendemain de mon arrivée, il avait quitté Saint-Laurent pour se rendre à Saint-Cergues, où sa sœur doit séjourner quelque temps. Je lui demandai si Saint-Cergues lui avait plu.

« Oh! certainement, me répondit-il. Ce village est admirablement situé. On y vit dans la lumière; il y en a là plus que partout ailleurs, et la lumière est ce que j'aime le plus au monde.

— J'y suis allé quelquefois dans mon enfance, lui dis-je; vous me rendez curieux d'y retourner, quoique en vérité je m'accommode fort bien de ces vallées renfermées et de leurs beautés mélancoliques.

— Voir clair et voir loin, me dit-il, c'est le plaisir suprême.

Et à ces mots son visage s'illumina.

Nous gardâmes un instant le silence, puis je lui dis assez naïvement : « L'autre soir, à souper, vous nous avez représenté que la réflexion est un grand bien, pourvu qu'elle n'empêche pas d'agir. En parlant ainsi, vous me regardiez....

— Ce regard, interrompit-il, vous est resté sur le cœur. — Et souriant (c'est un vrai charme que le sourire de cet homme) : Excusez-moi, mon cher monsieur. J'ai été pasteur de village pendant dix ans, et j'ai conservé de mon premier état l'habitude de sermonner mon prochain. Mauvaise habitude, n'est-ce pas?... — Il me tendit la main. — Bah! un autre jour vous prendrez votre revanche.

— Ainsi, repris-je, à première vue vous m'avez reconnu pour un de ces hommes réfléchis qui n'agissent pas?

— Que vous êtes pressant! Vraiment c'est prendre trop à cœur un propos sans conséquence. Tous les pasteurs de village sont bavards.... Allons, c'est une affaire faite, vous me pardonnez?

— Oui, à la condition que vous me permettrez de vous faire une question.

— Mille, si vous voulez.

— Pourquoi n'êtes-vous plus pasteur de village!

Il me répondit sans hésiter :

« M. Bird n'est plus pasteur parce que M. Bird ne croit plus tout à fait ce qu'il croyait dans sa jeunesse. M. Bird est une mauvaise tête ; M. Bird a horreur des restrictions mentales ; il estime que la première des vertus est la sincérité, et que si tous les hommes disaient ce qu'ils ont dans le cœur, la société s'en porterait mieux. M. Bird a vu à Genève sur un tombeau une inscription qu'il admire beaucoup : « La vérité a un front d'airain, et tous ceux qui l'auront connue seront effrontés comme elle. » Jeunes gens qui avez le cœur honnête, ne souffrez pas que l'effronterie soit le partage exclusif des coquins ; vous leur feriez la partie trop belle. Dire hautement ce qu'on pense, c'est agir. Que les hommes s'en fâchent, Dieu est content, et cela suffit, car aimer la vérité est le plus sûr moyen de se faire aimer d'elle, et quand un cœur est prêt à la confesser, elle descend du ciel pour se donner à lui. Se sentir aimé de la vérité, voilà le bonheur ! Ainsi au matin tressaille de joie sur la montagne la fleur que la lumière vient chercher et qui se sent aimée du soleil. La lumière et l'amour ! la sincérité et la charité ! toute la religion est là.... Mais je vous reprends à prêcher, monsieur Bird, dit-il en secouant sa tête grise. Vous êtes incorrigible, monsieur Bird, incorrigible ! »

En parlant ainsi, il cheminait à deux pas devant moi, et je voyais sortir d'une des poches de son habit bleu le bec de son flageolet.

« Vraiment, me dit-il, je m'oublie à jaser. Il faut que je vous quitte ; je dois être avant la nuit à Champagnole, où je suis attendu. »

Et à ces mots il partit au petit trot ; mais il n'eut pas fait vingt pas qu'il s'arrêta, et, se retournant, il nous regardait tour à tour, son cheval et moi. Enfin, me présentant une petite boîte, il me dit avec un peu d'hésitation :

« Vous vous proposez d'aller à Saint-Cergues. Seriez-vous assez bon pour remettre cette boîte à ma sœur ? Elle vous en sera reconnaissante. »

Et cette fois, s'éloignant au galop, je le vis bientôt disparaître dans un nuage de poussière. Cet habit bleu, cette jument grise, ce flageolet, ce sourire, ce cœur qui se sent aimé de la vérité... Je demeurai quelques instants immobile au milieu de la grande route, je regardais le nuage de poussière que le vent chassait au nord... M. Bird et Félix, me disais-je, ô consciences heureuses !...

Ce n'est pas ma faute, mais la boîte s'est ouverte dans ma poche. Elle renferme un cachet d'agate qui porte cette inscription : *as you like it*, *comme il vous plaira*. Adieu, Félix. Comme il vous plaira,

Félix ! Sérieusement on fera ce qui vous plaira.

P. S. Ma mère m'a écrit. Elle s'inquiète de me savoir seul dans ces montagnes ; elle craint que je ne fasse quelque folie. Qu'elle se rassure ! De quelle folie suis-je donc capable ?

LETTRE III

Saint-Cergues, 3 juillet.

M. Bird n'avait pas exagéré les beautés de ce village haut perché ; c'est un endroit qui mérite d'être vu. J'ai quitté Saint-Laurent avant-hier. Après avoir traversé un col, j'ai suivi cette cluse étroite où est enfermé comme dans une gaîne de rochers Morez, ville de fabriques et d'usines. Les Alpes appartiennent aux troupeaux ; depuis des siècles, le Jura s'est voué à l'industrie. De la Chaux-de-Fonds jusqu'à Saint-Claude, partout des horlogers, des ouvriers en tout genre ; partout règnent l'enclume, le poinçon et le tour ; point de cours d'eau qui ne mette des roues en mouvement, et parmi ces chaumines que l'hiver enfouit sous la neige, vous auriez peine à en trouver une d'où ne sortent des bruits d'outils et de métiers.

De Morez je gagnai le haut plateau des Rousses, et

après une marche de quatre heures, je me trouvai tout à coup en présence d'un panorama qui n'a peut-être pas son pareil.

Du côté des plaines de la France, le Jura s'élève lentement et comme par étages ; les terrasses succèdent aux terrasses ; chaque fois qu'on franchit un nouveau gradin, un large plateau se déroule aux regards, bordé de chaînes et coupé de vallées d'érosion. C'est ainsi qu'on passe à longs intervalles des vignobles à la région montagneuse, des hêtres et des buis aux sapinières et à leurs gentianes, jusqu'à ce que, montant toujours, on quitte les épicéas pour les pâturages et les rochers nus. Mais le versant suisse du Jura offre un tout autre aspect. C'est sur les bords du bassin du Léman que la chaîne atteint sa plus grande hauteur et se couronne des imposantes sommités de la Dôle et du Reculet. Là plus de gradins, mais des pentes à précipices. Pareil à une muraille rocheuse qui s'allonge à perte de vue vers le nord-est, le Jura suisse s'élance d'un saut brusque dans la plaine ; aussi le voyageur qui d'étage en étage atteint enfin cette dernière crête aperçoit tout à coup devant lui un vide immense et par delà ce vide tous les pics étincelants des grandes Alpes : c'est un coup de théâtre qui cause un véritable saisissement.

Et cependant, vous le dirai-je ? j'ai vu ici quelque

chose de plus beau que tous les glaciers du monde ; ce sont deux yeux d'un brun sombre, grands comme des étoiles, doux comme du velours... De grâce ne souriez pas ! C'est en artiste que j'en parle.

Comme je me propose de demeurer quelques jours à Saint-Cergues, je suis descendu dans une pension. Il y en a plusieurs, car chaque été des familles de Genève et du pays de Vaud viennent passer ici le temps des grandes chaleurs. L'air de Saint-Cergues est singulièrement vif et fortifiant ; il ne se respire pas, il se boit, et les médecins le recommandent comme un tonique. La maison où je loge est rustique, mais bien tenue ; elle me séduisit tout d'abord par les deux beaux arbres qui en ombragent l'entrée et par le grand pré vert qui s'étend derrière.

Nous dînons à midi. Hier, au coup de cloche, je trouvai réunies dans la salle à manger quelques dames de Genève en compagnie de leurs filles et de deux freluquets de seize ans. On était à table, on se regardait, on chuchotait. — « Viendront-elles ? ne viendront-elles pas ? disait-on. — Moi je vous dis qu'elles ne viendront pas. — Moi je vous assure qu'elles viendront. Jusqu'à présent elles ont dîné dans leur chambre ; mais elles s'y trouvent trop à l'étroit. Ne voyez-vous pas que leurs couverts sont mis ? — Quant à moi, répliqua d'un ton prude et pincé une Arsinoé

sur le retour, j'espère bien qu'elles ne viendront pas. Pour peu qu'elles aient le sentiment des convenances, elles comprendront... En vérité, je ne me soucie pas qu'Amélie et Fanny... »

Elle ne put achever son discours : la porte s'ouvrit et *elles* parurent. Tressaillement général.

Elles étaient trois. La première qui entra fut Mme Simpson, sœur du révérend M. Bird, veuve consolée de M. Simpson, une grande Écossaise qui *porte beau*, comme les chevaux de race, le menton et le nez en l'air, une figure agréable, mais un peu fanée, le goût des couleurs voyantes et même criardes, cet air belliqueux et conquérant, ces allures de coup de vent qu'ont les Anglaises qui s'émancipent. Derrière elle venait sa fille, Mlle Jane, une mine fraîche et espiègle, un vrai gamin de douze ans en robe rose. Enfin parurent les deux yeux dont je vous ai parlé, et dont je ne dirai plus rien... Mais je vois que vous êtes curieux. Quel âge ? Vingt ans, je pense. Et le reste du visage répond-il à la beauté du regard ? Que sais-je ? Je n'ai vu d'abord que les yeux, et en vérité on ne peut regarder autre chose. Plus tard je me suis avisé que le nez est mince, légèrement retroussé, que la bouche est petite et finement découpée... Assurément, direz-vous, ces traits mignons s'accordent mal avec ces grands yeux. Vous vous trompez, ou du moins ce

contraste n'a rien qui choque ; il est singulier, piquant, et cette figure est à la fois belle et jolie ; c'est pour cela qu'elle ne ressemble à aucune autre. Et le front? Petit comme celui des statues grecques et ombragé des mille boucles fantasques de cheveux couleur de noisette. Et la taille? Mince et souple comme un roseau. Et la voix? Une pure voix de cristal. Et le rire (car vous aimez à savoir comment les femmes rient)?... Représentez-vous un rire étincelant, un rire d'ondine, un rire de cascade, ce bruit frais d'une eau jaillissante qui mousse et qui bouillonne. Êtes-vous content?

A peine Mme Simpson se fut-elle assise, qu'elle s'aperçut qu'on la regardait; tous ces yeux braqués sur elle l'impatientèrent. « Paule, dit-elle avec son flegme et son accent britanniques, avez-vous remarqué comme ces moutons que nous avons rencontrés tout à l'heure écarquillaient leurs yeux pour nous regarder passer ? Il paraît que cela se gagne. »

Et à ces mots elle promena sur toute l'assistance un regard hautain et provocant. Personne ne se sentit de force à relever le gant : Arsinoé rougit et abaissa ses yeux sur son assiette ; Fanny en fit autant, et tout le monde suivit leur exemple. Était-ce l'air guerroyant de Mme Simpson qui leur imposait? Je crois que la beauté de Paule les intimidait aussi. On a beau s'en défendre, la beauté exerce son empire

jusque sur les cœurs grossiers ; il est en elle quelque chose qui tient d'une apparition ; cette divine étrangère nous apporte des nouvelles d'un pays inconnu, et elle en parle avec un mystère qui fait rêver.

Mme Simpson se donna le plaisir de constater sa victoire en se mettant tout à fait à l'aise, et au milieu du silence général elle s'entretint à haute voix avec Paule, qui ne répondait guère que par monosyllabes et par quelques notes de son rire cristallin.

« Paule, il faut avoir grand soin de cette mousse que nous avons trouvée ce matin ; je la crois curieuse ; nous la montrerons à mon frère... Paule, écrivez donc à Genève pour qu'on nous envoie des polichinelles : il en faut toute une cargaison, j'en ai promis à tous les marmots de Saint-Cergues, et mon frère à tout le département du Jura ; mais, entendez-moi bien, il me faut de vrais polichinelles : je veux le chapeau à claque et les deux bosses ; je n'aime pas les pantins perfectionnés, le monde en est plein. Si tous les pantins avaient deux bosses, cela épargnerait bien des méprises... Paule, ne me laissez pas oublier que je dois porter de l'aconit à cette bonne femme qui a mal aux dents ; cinq globules ce soir, cinq cette nuit. Si elle n'est pas guérie demain matin, c'est qu'elle y mettra de l'entêtement. J'aurai soin de l'en prévenir : je n'aime pas qu'on me manque... Paule,

comptez-vous dessiner cette après-midi ? Songez que nous devons aller ce soir à la Chèvrerie. Jane a juré de faire la moitié du chemin à cloche-pied. Cela vaudra toujours mieux que de grimper sur les sapins. En six jours, six robes déchirées ! A Noël, Jane, je vous donnerai pour étrennes un perchoir... Allons, petite fille, levez-vous de table ; n'entendez-vous pas ces corneilles qui vous appellent ? Dieu bénisse toute la famille des percheurs !... sans en excepter les perches, ajouta-t-elle en lorgnant du coin de l'œil Amélie et Fanny. »

Elle sortit ; je la rejoignis dans la cour. Ces dames habitent un petit corps de logis situé de l'autre côté de la route. Je l'abordai et lui présentai la petite boîte que M. Bird m'avait chargé de lui remettre.

« Ah ! je sais ce que c'est : un cachet sans doute. Lequel ? Le cachet d'agate : *comme il vous plaira*. Cela ne m'engage à rien. Votre nom, monsieur, s'il vous plaît ? Ah ! vous êtes M. Marcel Roger, le fils probablement de Mme Henriette Roger, qui prétend que Mme Simpson a des yeux *rationalistes* ? Présentez mes respects à madame votre mère, mon cher monsieur Roger... »

Et elle me tourna le dos.

Avant de la suivre, Mlle Paule leva sur moi ses beaux yeux ; piqué comme je l'étais, je soutins le feu sans émotion.

« Mme Simpson est un peu prompte, me dit-elle, il faut lui pardonner ses vivacités. »

Je la saluai gravement et je m'acheminai chez M. David.

L'Observatoire (tel est le nom de la maisonnette où le sage David a établi son restaurant) est situé au sommet d'un monticule gazonné au couchant, boisé au levant, qui domine Saint-Cergues du côté de la vallée. C'est là que ce philosophe du Jura passe toute l'année. En été, il a grand monde, car il cuisine à merveille, et son établissement est fort achalandé. De toutes parts, de Morez comme de Nyon, on y vient en partie de plaisir ; mais en hiver solitude profonde, telle que pourrait la désirer un chartreux. Il lui est arrivé plusieurs fois que la neige et la glace interceptaient pendant plusieurs semaines ses communications avec le village. Alors, à la douce chaleur d'un bon poêle, sans servante, sans chien, sans chat, il réfléchit, il médite, il lit, il écrit, — ou bien assis près de sa fenêtre, il s'entretient avec un grand sapin échevelé qui, sous les coups de la tempête, s'incline et se redresse en poussant un cri lamentable, seule voix qui réponde à la sienne. Et pourtant cet homme est heureux. Il en va du bonheur comme de la poésie : on naît heureux, Félix, on ne le devient pas.

En me reconnaissant, David battit des mains.

« Le ciel soit loué! s'écria-t-il, voilà de la conversation qui m'arrive. »

Car vous sentez bien qu'aux yeux des villageois de Saint-Cergues, ou de petits bourgeois en goguette, David n'est qu'un hôtelier comme un autre. Ces gens-là n'ont garde de soupçonner que son mérite vaut sa cuisine, et que sous ce sarrau gris il y a un sage. D'ailleurs, fier et discret, il pratique à la lettre l'admirable précepte de l'Évangile : « Ne jetez pas vos perles devant les pourceaux. » En servant les sots, il est muet comme une carpe; mais se présente-t-il un honnête homme capable de discerner ce qu'il est, voilà une langue qui se dénoue, un cœur qui s'épanche, et le cordon bleu se double d'un aimable et fin causeur. Aussi David distingue-t-il ses chalands en *conversants* et en *payants*. Les premiers payent aussi, mais on a soin de les ménager. Quant aux insolents, ils payent triple.

« Je ne me fâche pas, dit David ; mais leurs mépris sont tarifés. A cœur gonflé carte enflée, c'est la loi du talion. »

Il me conduisit sur une galerie de bois, qui fait face à la vallée, et nous prîmes ensemble le café.

« Eh bien ! me dit-il en clignant ses petits yeux gris qui me regardaient par-dessus ses lunettes, le philosophe du Jura est-il bien logé ? »

Je lui fis compliment sur son belvédère, qui commande une vue immense, éblouissante. A mes pieds, j'apercevais un ressaut de la montagne dominant un précipice invisible ; tout en bas, la plaine vaudoise avec ses campagnes fertiles, ses vergers, ses vignes, ses bouquets d'arbres, ses villages et leurs clochers à demi noyés dans la verdure ; plus loin, le lac avec sa grande courbe harmonieuse et ses eaux pures qui miroitaient par endroits ; en face de moi, le promontoire d'Ivoire, et ce beau golfe au bord duquel Thonon est assise, les pieds battus par le flot; par delà ces rives onduleuses, les coteaux du Chablais ; plus haut, des montagnes boisées, plus haut encore des sommets rocheux, et enfin, formant à perte de vue la ligne de l'horizon, les Alpes neigeuses de la Savoie et du Valais, dominées elles-mêmes par la triple cime du Mont-Blanc, dont les fières découpures se détachaient sur un ciel d'un bleu doux. Les blancheurs immaculées des glaciers entre le bleu du ciel et l'azur du lac, — jugez de l'effet que produit tant de lumière sur des yeux accoutumés à la tristesse des vallées intérieures du Jura, à leurs grisailles et au deuil des sapinières.

« Comme Saül, me dit David, je cherchais une ânesse, et j'ai trouvé un royaume. La chanson le dit, voir, c'est avoir. A ce compte, qui serait plus riche que moi ? »

Nous raisonnâmes ensemble sur la vie, sur les jeux de la destinée, genre d'entretien qui ne me déplaît point, et cela m'amena, je ne sais comment, à lui parler de Mme Simpson.

« Elle monte souvent ici, me dit-il. C'est une excellente femme qui a des ennemis, je me demande pourquoi.

— Ah ! permettez, elle les cherche.

— Peut-être sa langue est-elle un peu trop affilée, mais le cœur est bon. Demandez plutôt à nos villageois ; elle s'en fait adorer, bien qu'ils rient sous cape de son grand châle indigo et de ses allures délibérées.

— Et comment se fait-il que cette vieille folle (vous voyez que je lui gardais rancune) soit le chaperon de Mlle Paule ? »

Il fit claquer sa langue.

« O la charmante fille ! fit-il. Ses yeux me font rêver de mon cher soleil du midi, lui seul produit ces miracles. Aussi bien elle est Provençale par sa mère. Cette mère est morte ; son père, qui est Genevois, court le monde. M. Bird et sa sœur se sont intéressés à elle, ils la traitent sur le pied d'une fille adoptive, et ils habitent tous ensemble une petite terre dans les environs de Genève. Voilà tout ce que je veux savoir ; quant au reste....

— Ah ! ah ! lui dis-je, il court donc des bruits sur leur compte ?

— Des bruits ! des bruits ! » dit-il.

> Il n'est point de si belle chose
> Qu'aisément dessus on ne glose.

« Vous avez dû dîner aujourd'hui avec une dame qui n'a pas l'air bon. Elle vint hier souper ici avec ses deux filles, et tout en s'attendrissant sur le clair de lune, elle dauba sur la belle Paule, sur M. Bird, sur Mme Simpson.... Ce qui me parut clair, c'est que ces Écossais ont certaines opinions un peu libres et le goût de braver les préjugés. Vous le savez, quand les Anglais se décident à mettre leur esprit en liberté, ils ne le font pas sortir par la porte, ils le font sauter par la fenêtre. Monsieur Marcel, soyons prudents et disons du bien de M. le prieur ! Les sots ne méritent pas que les sages se compromettent pour les éclairer. »

En ce moment nous entendîmes une voix qui criait : M. Roger est-il ici ? et Mme Simpson parut avec une mèche de cheveux sur les yeux et son châle indigo sur les talons. Je la saluai et fis deux pas pour m'esquiver, mais elle me barra le passage.

« Oh ! vous ne vous en irez pas, dit-elle. J'entends que vous restiez et que nous fassions la paix. Je vous

ai fort mal reçu tout à l'heure. Paule m'a lavé la tête, m'a reproché mon impertinence. J'ai pris mon châle et mon chapeau, et j'ai couru après vous pour vous présenter mes excuses. Voyez comme je suis essoufflée ! Les jeunes gens doivent être indulgents pour les vieilles femmes. Vous n'exigez pourtant pas que je me mette à genoux. Ah ! que le Mont-Blanc est beau !... Monsieur David, donnez-moi donc un verre de sirop pour me rafraîchir.... »

Et me forçant de m'asseoir auprès d'elle :

« Je suis une bonne femme, je vous assure ; mais il y a de sottes gens qui me font de sottes chicanes, ces tracasseries prennent sur mon humeur. Si pacifique que je sois, on me force à vivre sur le pied de guerre, et les innocents payent quelquefois pour les coupables. Aujourd'hui surtout.... Songez donc que j'avais entendu à travers la porte le beau discours de cette pie-grièche, et que pour achever de me piquer elle tenait braqués sur moi ses gros yeux ronds qui ressemblent à des juges d'instruction, pendant que sa chère Amélie, qui a un cou de grue, regardait Paule du haut en bas.... Je ne sais qu'y faire, il y a des figures qui me font sortir des gonds. J'en rencontre souvent dans les rues de Genève. Les Genevois sont un peuple très-estimable, ils ont du cœur et de l'esprit ; mais ils accompagnent leurs qualités d'un

travers qui gâte tout : comme Jane, ils aiment à percher. Oui ; ils sont toujours perchés sur quelque chose, l'un sur ses aïeux, l'autre sur ses écus, celui-ci sur ses vertus, celui-là sur ses écrits.... Jugez comme cela complique la vie. Où qu'on aille, il faut porter avec soi sa petite machine, l'ajuster, se mettre en position, garder son équilibre.... C'est ce qui les rend si collets-montés. Tous les percheurs sont des animaux tristes. Ce qui est le plus fâcheux, c'est que par mégarde il leur arrive quelquefois d'avaler leur perchoir. Voyez cette pauvre Amélie ! Elle ne peut plus remuer le cou. Le cas est grave.

— Ta ! ta ! ta ! dit David en lui présentant un verre de sirop. Je connais Genève, moi, cette glorieuse petite ville, et je ne craindrais pas d'y vivre. N'avez-vous jamais lu, madame, l'histoire de la servante rousse ?

— C'est bon, c'est bon, dit-elle. Ne voyez-vous pas que j'étais en colère ?

— On rit, madame, on ne se fâche pas.

— Vous en parlez à votre aise, monsieur le philosophe. Il est facile de prendre avec flegme les malheurs d'autrui ; mais qu'on s'attaque à vous, j'imagine que vous vous échauffez tout comme un autre, et si je disais le moindre mal de votre petite baraque, Dieu sait comme vous m'arrangeriez. N'ayez crainte pour-

tant, elle me plaît beaucoup. Cette galerie est charmante, votre sirop est bon, et les Alpes sont bien belles aujourd'hui.... A propos, monsieur Roger, vous connaissez mon frère; parlez-moi de lui. »

Je lui contai comment j'avais fait sa connaissance. Elle adore ce frère. Quand je lui dis combien il m'avait plu, ses yeux brillèrent de joie et elle me serra les mains.

« L'opinion qu'on a de lui, me dit-elle, est ma pierre de touche pour juger les caractères. » Elle m'apprit que M. Bird a la passion des vieux livres et du bric-à-brac, et que c'est pour chasser son gibier favori qu'il est en tournée dans la Franche-Comté.

« Mais ce n'est pas sa seule occupation, me dit-elle. Mon frère court toujours deux lièvres à la fois. Selon lui, il y a dans le monde beaucoup d'hommes qui ne font rien faute de savoir à quoi ils sont bons, beaucoup d'âmes endormies ou seulement assoupies qui ne demandent qu'à s'éveiller, et il est convaincu que pour les tirer de leur torpeur il suffit quelquefois d'une circonstance fortuite, d'une rencontre imprévue, d'un conseil, d'un encouragement, de deux mots dits à voix basse, de l'un de ces regards qu'il appelle les messagers du cœur. C'est une expérience, assure-t-il, qu'il a faite sur lui-même. Aussi dans ses tournées

s'occupe-t-il à la fois de rassembler des vieux cuivres et des bouquins, et de réveiller des âmes.

— Et voilà, lui dis-je, pourquoi il porte toujours avec lui son flageolet. Il s'en sert pour sonner le réveille-matin.

— Ah ! dit-elle, ce n'est pas le tout que d'avoir un flageolet, il faut savoir en jouer comme lui. Mon frère est un vrai charmeur, et sa musique a guéri plus d'un malade. Je dois cependant vous confesser qu'aux yeux de certaines gens il passe pour un grand scélérat. Si bon chrétien qu'il soit, il a de petites hérésies qui sentent le fagot, et, par exemple, il ne croit pas à l'enfer ; il soutient que le bon Dieu est adorablement bon. Il me conte souvent l'histoire d'une vieille femme qui fut brûlée pour avoir fait promener devant elle, dans les rues de sa petite ville, un grand écriteau où on lisait : Dieu est bon !... — Bonté divine ! j'aurais voulu mourir avec elle, s'écrie-t-il quelquefois.... — Grand merci, le bon Dieu nous a fait naître dans un bon siècle ; on n'est plus brûlé ; on en est quitte pour être regardé de travers, et on se console en jouant du flageolet.

— Voilà de la vraie sagesse ! dit David. Jouez du flageolet, madame, et ne vous fâchez plus.

— Je veux me fâcher, dit-elle, à chacun son hygiène.... »

La maison que j'habite n'est pas un palais, il s'en faut bien. Les chambres sont étroites comme des cellules de couvent et les cloisons minces comme une feuille de papier. Aussi notre hôtesse recommande-t-elle à ses pensionnaires, en leur donnant le bonsoir, de se défier des oreilles du voisin et de parler bas. Hier soir, les deux jouvenceaux que j'avais vus à table ne se défièrent point de mes oreilles. Ils habitent à l'un des angles de la maison une chambre attenante à la mienne. Félix, il n'y a plus d'enfants. J'entendis que l'un disait à l'autre :

« Émile, il y a deux ans que je ne l'avais vue ; elle est devenue jolie à croquer. J'en raffole, mon cher, j'en suis coiffé. Ces dames doivent aller se promener demain après déjeuner dans la région des *beaux sapins* ; mais elle partira la première, parce qu'elle veut dessiner le grand *gogant*. C'est ainsi qu'elles ont réglé les choses ce soir à souper.... Si nous allions la surprendre sous la coudrette ? M'est avis que cette délicieuse petite Paule est une coquette fieffée, et que quand son chaperon n'est pas là, elle ne demande qu'à s'amuser. Nous savons de ses nouvelles, et ce n'est pas à l'école où elle est élevée qu'on apprend à jouer le rôle d'une bergère inhumaine.

— Quant à moi, Alfred, répondit l'autre du ton grave d'un docteur émérite, je la crois plus passionnée que

coquette ; mais on peut toujours tenter l'aventure. Seulement...

— Chut! reprit le premier; tu parles trop haut.... »

Ils baissèrent la voix, je n'entendis plus rien.

Mon premier mouvement, Félix, fut d'aller tirer les oreilles à ces deux écoliers; le second fut d'aller prévenir Mme Simpson. Heureusement je me ravisai et me mis au lit ; mais oserai-je vous confesser que je ne réussis pas à fermer l'œil? Je me demandais.... Je vous vois d'ici hausser les épaules, et vous aurez raison.

Je me levai de bonne heure, je sortis, je m'informai du sentier qui conduit au grand *gogant*. On appelle de ce nom de vieux sapins isolés d'une taille gigantesque, dont le tronc noirci, crevassé, semble porter jusqu'aux nues un front chargé d'ans et d'ennuis et dont les branches énormes, inclinées en avant, sont entrelacées de lichens qui laissent pendre, comme une tenture flottante, leurs chevelures argentées. Confidents silencieux de tous les mystères des bois, que de récits n'auraient-ils pas à faire! car leurs pyramides hérissées d'épines servent à la fois de repaire et de lieu de refuge : l'oiseau de proie se plaît à se poser sur leur cime, le renard aime à s'héberger à leur pied; à travers leurs branchages serrés, on voit luire parfois l'œil ardent du lynx à l'affût, — et souvent aussi ils prêtent asile aux animaux timides et

pacifiques qui, fuyant devant l'orage, accourent s'abriter de ses injures sous le sceptre de ces rois antiques de la forêt.

Quand j'eus atteint le grand *gogant*, je pris mes mesures, je fis mes calculs; jamais mon esprit ne travailla tant. Au-dessus de la clairière règne un petit mur en pierres sèches qui marque la limite du premier pâturage; derrière ce mur, à peu de distance de l'arbre, des genévriers et des sorbiers forment un épais couvert : c'est là que je courus me tapir en dépit des épines et de la rosée. En déplaçant quelques pierres, je pratiquai une embrasure par laquelle je pouvais voir sans être vu; puis je me trouvai ridicule, je voulus partir et je ne partis pas. J'attendais depuis vingt minutes, lorsqu'elle parut. Je tressaillis en voyant poindre sa robe blanche au bout de la clairière, au premier détour du sentier. Sa démarche n'est qu'à elle, comme son rire. Elle ne marche pas, elle danse, elle glisse, elle vole. Derrière elle, sa mantille de soie blanche se gonflait comme une voile. Je ne sais quelle vision de sylphide me traversa l'esprit. Un moment je crus qu'elle allait s'envoler, et je retins mon souffle.

Mais voyez l'habile homme que je suis, et comme mes prévisions étaient justes! Elle vint s'asseoir sur une grosse pierre en face de moi, puis elle tira ses

crayons, ouvrit son album ; j'en fis autant, et pendant qu'elle dessinait le gogant, moi je dessinais Mlle Paule. J'avisai tout à coup nos deux étourneaux ; apparemment ils l'avaient suivie de loin. Ils s'avançaient d'un air gauche, avec une assurance de mauvais aloi.... Arrivés près d'elle, ils la saluèrent ; elle leur répondit par une légère inclination de tête. Alors le bel Alfred (car il est beau) fit deux pas encore, et, se penchant à son oreille, lui débita je ne sais quelles fadeurs de madrigal. Je n'entendis que ces deux mots : *bergerette.... doigts de rose.* Elle lui répondit :

« J'ai vu en venant ici un endroit où la terre est battue ; vous y pourriez jouer à la toupie. »

Cette ironie le piqua au vif, le dépit le mordit au cœur. Lovelace voulut prendre la main de Clarisse, la porter à ses lèvres ; mais d'un bond elle se trouva debout devant lui, la tête haute, l'œil irrité. Adieu, Lovelace ! L'écolier, pris en faute et cherchant à couvrir sa retraite :

« Mademoiselle, balbutiait-il, je pensais qu'à la montagne.... »

Mais elle le regardait toujours. Ils la saluèrent avec un respect qui aurait bien voulu se donner l'air d'une ironie. Quand ils eurent fait cinquante pas, ils essayèrent de fredonner un couplet.... Je riais en sourdine dans mon trou.

Elle s'était remise à dessiner. Cependant elle tremblait un peu, et je vis sa main se porter à ses yeux et essuyer deux larmes qui coulaient sur ses joues.... Elle pleurer! Oh! que je fus étonné! Les sylphides pleurent? De quoi leur servent donc leur rire argentin, ces pieds légers qui ne touchent pas à la terre?... Mme Simpson parut au bout du sentier; elle courut à sa rencontre, et je m'échappai.

Félix, pourquoi vous conter toutes ces misères? Qui sait, Félix?

LETTRE IV

Saint-Cergues, 16 juillet,

Qu'elle soit une de ces brunes claires qui me plaisent, dites-vous, qu'elle ait les cheveux couleur noisette, qu'avec ses airs de sylphide elle soit capable de pleurer, j'y consens ; mais qu'est-ce que cela prouve et où cela vous mènera-t-il?

Je vous entends, votre méthode m'est connue; vous espérez par vos questions me forcer de m'expliquer avec moi-même. Mon cœur, il nous interroge, que lui répondrons-nous? N'ayez crainte, Félix, vous aurez de moi toute la vérité, car il est une vertu qui ne m'est point étrangère, je sais dire : Je m'étais trompé.

Eh bien ! apprenez qu'il se passe en moi quelque chose d'étrange. Depuis huit jours, le matin en ouvrant ma fenêtre pour humer le frais, le soir en contemplant les Alpes roses, je me surprends à pressentir que la vie est peut-être un bien, que selon l'em-

ploi qu'on en fait elle peut n'être pas sans prix. Oui, par instants, je crois voir ce grand rideau de théâtre trembler et s'agiter, comme si un souffle l'effleurait, et deux ou trois fois le jour je soupçonne qu'il y a derrière quelqu'un ou quelque chose. Enfin, où cela me mènera-t-il? Je ne sais, mais il me semble que je vais quelque part, et mon cœur nourrit comme une attente secrète. Jugez de l'émotion que me cause une situation d'esprit si nouvelle pour moi. Hier, en me promenant, je songeais à un marin qui, longtemps arrêté par le calme, un matin à son réveil, croit entendre courir le long des bordages un léger clapotis d'ondes courtes ; il s'élance sur le pont; plein d'une espérance étonnée, il regarde tour à tour la mer frissonnante et la voile prête à s'enfler, et son cœur voit déjà se lever derrière les brumes de l'horizon des rivages qui l'attendent. Je pensais aussi au voyageur égaré que la nuit a surpris dans les bois ; il va, revient, perd ses pas; engourdi par le froid, il s'endormira sur la mousse, quand au loin à travers les broussailles il aperçoit une lumière. Il se lève, reprend son bâton ; il se voit déjà frappant à la porte, une voix lui crie :

« Entrez, vous trouverez ici le vivre, le couvert et des yeux dont il est doux d'être regardé. »

Mme Simpson et moi, nous sommes devenus grands

amis. Quoi ! cette vieille folle ? De grâce, ne me refusez pas le droit de me contredire. Que de bons sentiments qui ne sont que des contradictions ! Que d'hommes dont on peut dire : S'ils font le bien, c'est aventure !

C'est une âme sincère et loyale que la sœur de M. Bird, et mon amitié pour elle va si loin que j'ai évité jusqu'à cette heure tout entretien avec les malveillants qui sont en séjour ici. Je souffrirais à les entendre parler d'elle ; leur morgue, leurs regards, leurs sourires ironiques ne parlent que trop, et je sais trop, d'ailleurs, quelles chaudes alarmes causent aux préjugés les singularités d'une humeur libre et franche, les témérités innocentes d'un esprit généreux.

En face de ma fenêtre, sur un tertre, s'élève un bel érable-sycomore. Chaque matin, Mme Simpson vient s'installer sous cet ombrage avec un pliant ; c'est là qu'armée de ses longues aiguilles elle tricote des chaussons pour les enfants du village ou des capelines pour leurs mères. Chaque matin, je vais m'asseoir auprès d'elle et nous causons. Elle a si bien su s'y prendre, que votre ami, qui, comme vous le savez, est fort mystérieux, lui a conté presque toute sa vie ; elle me sait, dit-elle, sur le bout du doigt, et elle me taquine, me gronde, me prêche. Ses sermons ne m'ennuient jamais ; c'est le ton qui fait la musique.

« Comment se porte votre mélancolie? m'a-t-elle dit tantôt. Que vous manque-t-il aujourd'hui, l'oiseau qui parle ou l'arbre chantant? Asseyez-vous vite auprès de moi. Uu beau chagrin dans une belle prairie, vous savez que c'est la moitié du bonheur. Vraiment vous avez l'air fatigué. Je le crois bien, vous êtes de ces gens qui passent leur vie à faire de grandes parties de plaisir dans leur conscience. Cela ne vaut rien pour la santé. Dites-vous bien qu'il y a mieux à faire dans ce monde, et que les mélancoliques furent de tout temps la proie de ces habiles gens qui font gaiement de petits calculs du matin au soir.

— Hélas ! madame, on est ce qu'on peut.

— Chansons ! dit-elle. La nécessité, le destin, langage ordinaire des paresseux qui ont égaré leur volonté et ne veulent pas faire deux pas pour la retrouver.

— Vous êtes bien sévère pour les paresseux ; après tout, c'est une espèce inoffensive.

— Être inoffensif, n'est-ce pas la plus humiliante des conditions? Si j'étais un homme, je tiendrais à offenser l'erreur, à blesser au cœur la sottise.

— M. David vous dira, madame, qu'il vaut mieux jouer du flageolet.

— Le flageolet est un délassement.... Ah! que mon frère vous a bien jugé ! Le cachet d'agate est tout ce que vous méritez.

— Je ne vous comprends pas, madame.

— Mon frère n'écrit jamais de lettre de recommandation ; il se contente de remettre aux gens qu'il m'adresse un cachet d'agate ou un cachet d'ivoire. Le premier porte cette inscription : *comme il vous plaira*. Cela signifie : madame ma sœur, voici une personne dont je me défie ; tâtez-lui le pouls, et faites-lui accueil, si vous le jugez bon.... Mais sur le cachet d'ivoire est gravé ce mot : *certainly* (certainement), ce qui veut dire : cet homme est des nôtres ; je vous prie de le traiter en ami.

— Comme il vous plaira, madame ; mais je suis fier de penser qu'il vous a plu de me faire accueil.

— Nous autres femmes, nous avons un faible pour les malades, et il faut convenir que vous avez l'air intéressant.

— Tâchez donc de me guérir. Qui sait? je suis peut-être un de ces endormis qui ne demandent qu'à s'éveiller.

— Oh! que nenni ! Votre cas est plus grave. Je suis bien trompée, ou vous appartenez à cette classe d'hommes que mon frère appelle la triste race des *désaccordés*. Vous m'entendez : il compare ces âmes-là à des instruments qui ne sont plus d'accord, qui ne peuvent plus se mettre au ton de la vie et du monde. C'est souvent l'effet de quelque grande déception, ou

simplement d'une vue fausse sur la destinée. Mon frère a réparé quelques-uns de ces instruments faussés, car il est habile accordeur d'âmes.

— Et quel traitement prescrit-il à ces pauvres *désaccordés ?*

— Il leur persuade d'agir, de faire quelque chose qui leur répugne... Toute difficulté vaincue, pense-t-il, toute répugnance surmontée, laissent dans l'âme une sorte de joie amère qui, lentement savourée, lui rend la force et la santé. Se souvenant de son effort, on se dit qu'on a vécu pendant quelques heures, que cela est plus facile qu'il ne semble, et on découvre que le cœur de l'homme et les choses sont plus d'intelligence qu'on ne pensait.

— Eh bien ! madame, me ferai-je scieur de long, bûcheron ? Monterai-je, comme Mlle Jane, sur la cime d'un sapin ?

— Rien de tout cela : vous nous écrirez un gros livre sur le Liban. »

C'est toujours là qu'elle en revient. Je lui ai confessé que j'avais passé deux années dans le Liban, que j'en avais étudié avec soin la flore, la faune, les roches, les habitants et leurs mœurs. — Composez un livre sur le Liban ! — C'est son refrain. Elle exige même qu'il soit gros. Le remède assurément est héroïque.

Depuis quelques instants, Amélie et Fanny rôdaient

à l'entour du sycomore. Elles avaient l'air plus pincé que jamais et tendaient l'oreille pour attraper quelques mots au vol. Impatientée de leur insistance, Mme Simpson s'est levée. « Cet endroit est charmant, dit-elle ; mais on y est tourmenté des moustiques. »

Je l'ai suivie chez elle. A droite du corridor, j'ai vu une porte entr'ouverte, et, sans en demander la permission, j'ai pénétré dans le sanctuaire de Mlle Paule. C'est une grande salle assez nue qui lui sert d'atelier. Vêtue d'un long sarrau de toile grise, elle mettait la dernière main à une charmante étude qu'elle avait peinte la veille, car c'est à cela que se passent ses journées. Elle me tendit sa petite main barbouillée de couleurs (nous en sommes là).

— Vous êtes un indiscret, me dit-elle. On frappe à la porte.

— Ne le grondez pas, ma chère enfant, lui dit Mme Simpson. Il m'a promis de devenir un héros, et il s'exerce à son futur métier en enfonçant des portes ouvertes. On ne saurait essayer trop tôt ses forces. »

Je ne répondis rien. Paule avait soulevé la gaze qui recouvrait un chevalet, et j'examinais un tableau presque terminé qu'elle destine à un ami de M. Bird, et qu'elle ne croit jamais avoir assez retouché. Le

souffle suspendu, je regardais, j'admirais. Ce tableau me faisait rêver. Un pâturage en pente, des rocailles, une herbe courte, des buissons, une fondrière tapissée de rhododendrons, trois vaches couchées, dont la tête se détache sur le ciel, et qui semblent béer à l'horizon ; dans un coin, planté sur une grosse pierre, un pâtre déguenillé, un Orphée rustique, les cheveux sur les yeux, souffle dans ses pipeaux; son chien blanc, assis sur son derrière, le regarde et l'écoute. A gauche, une jolie couleuvre ; à droite, une alouette, perchée au bout d'une branche qui plie sous elle, écoutent aussi. Au haut d'un vieux tronc crevassé, un gros corbeau, le bec tendu, est sous le charme ; le ciel même semble attentif, et quel ciel ! Il ne s'en vit jamais de plus doux. A l'arrière-plan, des lignes fuyantes de montagnes ; dans leurs enfoncements, des ombres bleuâtres, une dégradation de teintes, une série d'oppositions pareilles à des accords habilement modulés... Quand on a tout vu, on dit : — C'est tout, cela ne pouvait être autrement.

« Ce tableau est un chef-d'œuvre ! » lui dis-je en sortant de mon extase.

Elle me menaça de son pinceau. « Ne me faites pas de compliments, me dit-elle. Je sais que j'ai du talent, mais je voudrais être sûre que ce n'est pas un simple talent d'amateur.

— Je ne sais, repris-je, si ce que vous appelez votre talent a dit son dernier mot ; mais je suis certain qu'il y a du génie dans cette toile et que vous êtes une véritable artiste, car vos animaux, vos rochers, vos broussailles, votre pâtre, vos clairs et vos ombres ne sont que des signes, des moyens d'expression par lesquels vous révélez vos sentiments ; la nature est pour vous un vocabulaire où vous choisissez les mots qui rendent votre pensée. Dans les paysages des maîtres, c'est toujours de l'homme qu'il s'agit. Dans ce tableau, tout est humain ; lignes et couleurs, tout est d'accord et tout parle ; tout exprime le bonheur facile, le repos solitaire, une vie qui se berce au son d'une musique divine ; partout, en un mot, respire une passion secrète qui de votre âme s'est répandue sur ces gazons, sur ces buissons et jusque dans ces lointains vaporeux. »

Elle rougit de plaisir. Puis, inclinant sa belle tête, elle me dit d'un ton grave : « Ce n'est pas mon tableau, mais l'art que vous venez de définir. Passion et harmonie, tout est là, et j'ai toujours pensé que le véritable artiste est un maître de ballet qui apprend aux passions à former des pas. Rude métier ! le plus souvent ces apprenties n'ont pas l'air à la danse.

— Étonnez-vous-en, dit Mme Simpson. Dans ce

pauvre monde que l'intérêt gouverne, les passions ne savent sur quel pied danser. »

En ce moment, j'avisai sur le rebord de la fenêtre deux jolis souliers de satin rose, brodés de passequilles d'or. « Ah! m'écriai-je, l'un des sujets du corps de ballet a oublié ici ses chaussures! A quelle passion peut convenir une si mignonne chaussure? »

Je n'obtins point de réponse, car nous fûmes interrompus par Jane, qui entra dans la chambre comme un boulet de canon.

« Bonjour, coup de vent! » lui dit Paule, et elle la fit asseoir sur ses genoux pour réparer le désordre de ses boucles blondes.

Pendant qu'on la recoiffait : « Monsieur Marcel, me dit l'enfant terrible, croyez-vous comme oncle Bird que Paule soit une sylphide?

— Petite fille, interrompit Mme Simpson, vous écoutez aux portes. Il est impossible qu'en votre présence oncle Bird ait disserté sur les sylphides.

— Oncle Bird m'a enseigné que les oreilles sont faites pour entendre, repartit Jane d'un air rétif.

— Qu'est-ce qu'une sylphide? lui demandai-je.

— Ce sont de petites femmes aussi jolies que Paule, qui vivent dans l'air, qui dansent dans l'air, qui se nourrissent d'air. Un point embarrasse oncle Bird :

les sylphides n'ont point de cœur, et Paule a toute la mine d'en avoir un.

— Tenez-vous donc bien, petite jaseuse, dit Paule. Comme les sylphides, vos cheveux sont tout en l'air.

— Cependant, poursuivit l'enfant, oncle Bird convient que les sylphides se décident quelquefois à aimer; mais alors gare à elles! Cela ne leur réussit jamais. Or Paule aime passionnément les fraises. Hier, chez M. David, elle en a mangé deux soucoupes avec de la crème. Gare à vous, Paule la gourmande, vous finirez mal!

— Il y a, répondit Paule, une chose plus singulière qu'une sylphide qui aime les fraises, c'est un coup de vent qui se mêle de raisonner. Qu'attendre d'un coup de vent qui raisonne, sinon des contes en l'air? »

Et elle l'embrassa sur les deux yeux.

Félix, je ne suis donc pas le seul qui ait eu l'idée de la comparer à une fille de l'air? C'est qu'il y a dans tout son être je ne sais quelle grâce légère, aérienne, qui ne ressemble à rien. Hier, embusqué derrière mon rideau, je la regardais jouer avec Jane. L'enfant dévalait en courant du haut du tertre; elle l'attendait, la recevait, l'enlevait dans ses bras et tournoyait dix fois sur elle-même avec la vitesse d'un tourbillon. C'est dans ces moments-là qu'on craint

qu'elle ne s'envole; on dirait d'une apparition prête à s'évanouir dans l'espace. S'approche-t-on, tout est changé. Sa grâce lui reste, mais son maintien est digne, sérieux, presque grave: ses manières sont réservées, son propos sobre, discret. Le plus souvent elle interroge et ses yeux écoutent. Quand à son tour elle répond, c'est en peu de mots; mais le peu qu'elle dit est plein de sens et révèle une âme riche, profonde, qui soupçonne le mystère des choses et ne s'en approche qu'avec précaution. Quelquefois aussi tout se réduit à un geste, à un regard; elle n'est pas prête, un peu de patience! laissez-lui le temps de se retrouver; à son air recueilli, à son expression chercheuse, on s'aperçoit que son esprit travaille, car si Paule ne rêve jamais, elle cherche souvent. Tout à l'heure, en me parlant d'art, de passion, d'harmonie, elle avait le front pensif d'une jeune muse qui a rencontré le sphinx et qui s'occupe à le deviner.

Vous souvient-il, Félix, que quand nous lisions ensemble Leibniz, vous admiriez fort ce qu'il dit des *petites perceptions*, de ces impressions vagues, confuses, insaisissables, qui ne se peuvent traduire ni en idées, ni en mots, et par lesquelles notre âme entre en rapport avec les forces occultes de l'univers et des autres âmes?

« Ce qui fait la supériorité de la femme, me disiez-

vous, ce sont les petites perceptions. Raisonnons, nous autres, discourons; elle connaît mieux ce qui ne peut ni se penser ni se dire. »

A ce compte, Paule est la femme la plus femme que j'aie vue. Tout agit sur elle, tout lui fait impression, tout lui est sujet de déplaisir et de joie; aucun détail ne lui échappe. Il n'est pas d'oiseaux dans les fourrés, il n'est pas de fleurs dans les haies, il n'est pas dans l'air d'atomes flottants qui ne lui donnent de leurs nouvelles. Et quand vous lui parlez, votre air, votre ton, votre humeur, vos intentions secrètes, vos arrière-pensées, ce que vous n'avez pas dit, ce que vous vouliez dire, ce que vous direz peut-être, tout est deviné, et sa réponse vous le fait sentir....

« Par malheur, ajoutiez-vous, tout se paye; il est difficile que les femmes soient fines sans l'être trop, et les petites perceptions ne vont guère sans les petites habiletés.... »

Que ne connaissez-vous Paule? De petites habiletés! ah! que sa candeur les mépriserait! Cœur haut et fier, si elle vous dérobe vos secrets, elle ne craint pas de vous livrer les siens, et toute son âme paraît dans ses yeux : « Me voici; qu'aurais-je à vous cacher? »

Après l'avoir quittée, j'ai fait une longue promenade solitaire, et sans regarder où j'allais, je me

disais : Vivre avec elle ! travailler avec elle ! souffrir avec elle ! pleurer avec elle ! quelle joie vaudrait une peine consolée par elle !...

Il faut en finir, Félix. Après-demain, je ne la verrai plus. Dieu ! que ces lieux me sembleront vides ! qu'ils me seront tristes ces sentiers où je croirai retrouver la trace de ses pas ! et quel deuil dans ces bois où je l'ai entendue rire ! L'air lui-même perdra sa couleur. Quel magicien que notre cœur et comme à son gré il enchante ou désenchante nos yeux !... Oui, après-demain elles seront parties, M. Bird les attend à Besançon, et elles feront avec lui un séjour de deux mois en Souabe et dans le Tyrol. Quand on m'annonça ce départ si prochain, j'eus peine à dissimuler mon trouble. Enfant que je suis, je ne m'imaginais pas que cela dût finir. J'ai obtenu que nous passerions ensemble la journée de demain. Demain mon cœur s'ouvrira, il ne peut plus cacher son secret ; demain décidera de ma vie.... Félix, je l'aime follement, je l'aime à en mourir !

LETTRE V

Saint-Cergues, 18 juillet.

Asseyez-vous près de moi, donnez-moi votre main, que vos yeux soient attachés sur les miens ! Je serai long, gardez de m'interrompre. Que ne puis-je repasser avec vous tous les instants de cette bienheureuse et ineffaçable journée ? Ami, j'étoufferais si je ne versais mon secret dans votre cœur.

Sur un parcours de deux lieues à partir de Saint-Cergues, règne le long de la croupe même de la montagne un étroit plateau demi-découvert, demi-boisé où serpentent des chemins pierreux. On dirait un repos entre deux étages du Jura. Comme le village, ce plateau se trouve aux confins de la région montagneuse et de la zone alpestre ; c'est là que finissent les hêtres, c'est là que commencent les sapins. Ce mélange d'essences diverses prête un charme de plus à cette jolie plate-forme, qui se termine à droite par

des précipices, et qui à gauche est bordée par les hauteurs du Noirmont. Parmi des champs d'orge et d'avoine croissent des bouquets de hêtres, de trembles et d'ormeaux; tout à côté s'étendent des sapinières et un peu au delà des pâturages. De partout on aperçoit le lac et les glaciers des Alpes. C'est au bout de ce plateau, au sommet d'un promontoire qui commande tout le bassin du Léman, que se trouve la ferme de la Violette, où nous devions aller. Jolie ferme dont le nom m'est doux, avant que je vous oublie, mon cœur aura cessé de battre.

Nous sommes partis de bonne heure; le temps était à souhait, une petite brise du nord tempérait la chaleur. Nous étions quatre, plus un âne portant sur son dos le panier aux provisions et un garçonnet qui, armé d'une gaule, harcelait les lenteurs de la bête paresseuse. Que la matinée fut belle! Des alouettes montaient dans l'air en chantant à tue-tête leurs antiennes; mon cœur se chargeait des répons. J'étais gai, je le suis toujours dans les hasards; mais qu'il y avait d'émotion sous cette gaieté! Paule n'en pouvait plus douter, clairvoyante comme elle est: aussi m'observait-elle du coin de l'œil; elle semblait pressentir une surprise. Cette attente redoublait son sérieux; folâtrant par instants avec Jane, dès que je la rejoignais, elle inclinait d'un air pensif son beau front, où

passaient des ombres pareilles à celles des nuages que je voyais courir devant moi sur les gazons. Plus d'une fois il me parut que sa voix tremblait. De quoi parlions-nous? De tout, de rien, qu'importe? Et, la regardant, je me disais en moi-même : « A quel jeu nous jouons! Sait-elle que ma vie est l'enjeu? »

Pour allonger la route, nous prîmes par le bois du Jonc. C'est une futaie de sapins séculaires de la plus belle venue. Nous nous reposâmes sur un tronc d'arbre couché en travers; nous admirions sans parler ces cimes altières, ces branches hérissées, ces lichens qui les décorent de leurs barbes argentées, dont l'éclat était avivé par de furtifs rayons de lumière égarés dans l'épaisseur des fourrés. Jane sautait, courait, tourbillonnait, puis elle imita des cris d'oiseaux; c'est un de ses talents. Plus d'un musicien emplumé, se méprenant, lui fit l'honneur de lui répondre; une gelinotte causa quelques instants avec elle. Cela nous fit rire; nous battions des mains, notre baudet se mit à braire, et le pauvre oiseau confus s'enfuit à tire-d'aile.

Il fallut partir; par un long circuit, nous gagnâmes la Violette. Cette ferme est charmante; David, qui s'y connaît, l'a surnommée le bijou du Jura. Assise sur le rebord même de la montagne, elle voit à ses pieds les précipices, l'espace et la plaine immense,

Tout autour les bois font retraite et laissent place à une large pelouse. L'herbe y est plus verte qu'ailleurs, plus luisante, plus choisie, plus douce et plus parfumée ; on dirait un parc anglais. Çà et là s'élèvent des bosquets de jeunes hêtres dont les branches entrelacées forment des berceaux. Nous nous arrêtâmes à l'ombre d'un de ces bosquets. D'où j'étais, j'apercevais la rive savoyarde du lac avec ses beaux golfes, ses sinuosités capricieuses, ses eaux claires endormies, tachetées de voiles blanches. Une bande épaisse de nuages blafards roulés en flocons recouvrait le sommet des Alpes ; le Mont-Blanc seul élevait son front superbe au-dessus de ces nuées, et sa triple cime, ainsi détachée de ses bases, semblait suspendue dans le vide. Du côté de Villeneuve, les rivages du lac et les hauteurs qui les bordent étaient à demi noyés dans une vapeur bleuâtre, fraîche et légère, où le regard s'enfonçait avec délices.

L'âne fut déchargé, les provisions étalées sur l'herbe ; on s'assit en cercle. La fermière, accorte et souriante, nous fournit des assiettes, des couverts, du café, de la crème. Le rustique repas fut exquis. Mme Simpson, qui avait pensé à tout, tira des paniers deux flacons de vin de l'Étoile et me les présenta en triomphe, car mon faible est connu. Les appétits, aiguisés par la marche, furent longtemps à se satisfaire. On

porta des santés ; la gaieté petillait sur les lèvres comme la mousse du vin dans les verres. Au dessert, Paule chanta des couplets avec Jane. Sa voix est pure, souple, étoffée, et elle chante comme elle peint ; quoi qu'elle fasse, son âme se met de la partie.

Ensuite vint le tour des jeux innocents : des gages furent donnés. Paule, qui en reçut le dépôt, condamna Jane à demeurer trois minutes immobile, vraie chimère, Mme Simpson à renoncer à jamais à son châle bleu, ce qui fit jeter les hauts cris à la bonne dame. Vous devinez quelle pénitence me fut imposée : il faut que dans un délai de deux ans mon gros livre sur le Liban soit prêt à paraître. Je fis mille objections, elles ne furent pas écoutées. Alors, m'emparant du gage de Paule (c'était un de ces jolis souliers brodés dont je vous ai parlé et qu'elle porte partout avec elle) :

« Je serai un juge moins rigoureux, lui dis-je ; je vous rendrai ce soulier, si vous me dites seulement d'où il vous vient et pourquoi vous y tenez. »

Elle me regarda fixement et me répondit sans hésiter :

« C'est un souvenir de ma mère ; elle avait ces souliers à ses pieds quand, à Venise, pour la dernière fois, elle dansa le ballet de *la Sylphide* sur le théâtre de la Fenice. »

Ce mot fut pour moi un trait de lumière.

« Elle est donc fille d'une sylphide ? me disais-je. C'est de sa mère qu'elle tient cette démarche aérienne, ces allures et ces tournoiements d'oiseau qui se grise d'air et de lumière ! Pieds légers qui ne tenez pas à la terre, je ne m'étonne plus que vous ayez des ailes !... »

Je tournai et retournai dans mes mains le joli chausson, puis je le baisai dévotement, et je le lui rendis.

Le soleil commençait à s'abaisser quand nous nous remîmes en chemin. Nous suivîmes le bord de la montagne. Après avoir traversé une ravine toute couverte de gentianes fleuries, nous entrâmes dans un bois qui s'étend jusqu'à une autre ferme nommée La Chèvrerie. C'est dans ce bois....

Paule et moi, nous nous étions attardés à cueillir des gentianes, nous perdîmes encore du temps à observer d'énormes fourmilières qui abondent en cet endroit. Mme Simpson, avec Jane et l'âne, avait pris un peu d'avance ; un détour du chemin les déroba à nos yeux. Que ce bois était beau ! Il est plus fourré que celui du Jonc. Entre les sapins, sur un terrain bosselé, croissent des genévriers, des framboisiers, mille buissons épineux qui forment d'inextricables fouillis. L'air était imprégné de parfums de

résine et de thym. Autour de grandes touffes de menthe voltigeaient des essaims de papillons jaunes ; çà et là, dans l'ombre épaisse, s'épanouissaient de larges flaques de lumière dormante ; du côté du couchant, près de la lisière du bois, d'étroites percées étaient pleines d'une poussière d'or où dansaient des insectes.... Je ne sais ce que je voulais lui dire ; la voix me manqua. J'avisai entre deux buissons un gazon moussu rouge de fraises ; je m'agenouillai pour les ramasser et les lui offrir. Quand je me retournai, elle était debout devant moi ; j'étais à ses pieds. Les fraises s'échappèrent de ma main ; je saisis les longs bouts flottants de sa ceinture, je les pressai sur mes lèvres, et je lui dis d'une voix étouffée :

« Paule, voulez-vous être ma femme ? »

Elle rougit, elle pâlit, ses lèvres tremblèrent ; les yeux tout grands ouverts, elle se pencha vers moi, elle souriait d'un air étrange, et ses regards fouillaient dans mon cœur ; ils n'y trouvèrent rien qui pût leur déplaire. Alors elle me tendit son bouquet de gentianes et s'enfuit. Je me relevai, je ne la vis plus. Est-ce un songe ? me disais-je. Mon cœur battait follement. J'appuyai mon front brûlant contre l'écorce d'un sapin. Tout tournait autour de moi. La vie m'apparut comme une féerie. De chaque buisson partait une voix qui murmurait : il est retrouvé. Et

je balbutiais : « C'est de moi qu'ils parlent, il faut les croire ! »

Un cri d'oiseau me réveilla. Je me mis à courir.

« Vous voilà donc, mangeur de fraises ! me dit Mme Simpson.

— Ce bois, répondis-je, est un lieu enchanté. Demain, après vous avoir fait mes adieux, j'y reviendrai, et je suis bien trompé si je n'y suis encore à la nuit.

— Oh ! demain, dit Jane, nous partirons à la fine pointe du jour. Les beaux messieurs ne se lèvent pas si tôt.

— Elle a raison, dit Mme Simpson. N'allez pas vous désheurer pour nous. Je déteste les adieux. Après tout se quitter n'est pas une affaire, cela arrive tous les jours.

— Il arrive aussi qu'on se retrouve, lui repartis-je, et dans deux mois....

— Ah ! dit-elle, dans deux mois.... Qui sait ?... Je connais des Curtius, ajouta-t-elle, qui à la rigueur, quand on les en prie, se jettent dans un gouffre et qui ne sauteraient pas un fossé large d'un pied. »

Je la priai de s'expliquer.

« Suffit, dit-elle. J'en suis pour ce que j'ai dit. Mon cher monsieur Marcel, ce monde est plein de petits fossés, en revanche les gouffres sont rares. Sautera-t-il, ne sautera-t-il pas ? C'est l'événement

qui en décidera ; mais soyez sûr que si dans deux mois vous revenez à nous, je tuerai le veau gras en votre honneur ; si vous ne revenez pas, je dirai : Tant pis pour lui, tant pis pour nous ! Oublions-le. »

Je me tournai vers Paule :

« Qu'en pensez-vous ? lui demandai-je.

— Oh ! dit-elle, je suis une croyante. Si c'est folie, je n'en veux pas guérir.... » Nos regards se rencontrèrent à la dérobée. Les choses qu'ils se dirent ne s'écrivent pas.

Nous n'arrivâmes au village qu'à la nuit. Dès que je les eus quittées devant leur porte, je revins sur mes pas, je traversai un champ, je suivis un sentier, je fus m'asseoir sur un banc de pierre pratiqué dans une niche au-dessus d'un précipice, en face du lac. Je passai là ces heures incertaines où la nuit s'épaissit lentement et peuple par degrés la plaine et les monts de ses vaines apparences. Le soleil, depuis longtemps disparu, avait laissé au couchant de vagues blancheurs ; la vallée s'emplissait d'ombre, les Alpes détachaient faiblement sur la pâleur de l'horizon leurs masses noires et opaques. Le vent avait changé ; une brise tiède venue du sud tirait de la cime émue des sapins des murmures à la fois doux et sauvages. Ce qui se passa alors entre moi, chétif atome, et les cieux immenses, et la terre, et l'espace, et le mystère

divin des nuits, je ne le puis comparer qu'à ces embrassements délicieux par lesquels deux amis, trop longtemps désunis sur la foi d'un soupçon, abjurent leur vaine querelle et renouvellent le pacte sacré de leur intelligence rompue. Malentendu dissipé par un mot, paroles mêlées de tristesse et de joie, oubli du passé, possession de l'avenir, inviolables serments, certitudes ineffables, mon âme a savouré toutes ces douceurs et, scellant son traité de ses larmes, elle a renoué son alliance avec l'ordre éternel des choses qu'avaient méconnu ses soupçons, qu'avaient insulté ses douleurs !

Je rentrai fort tard chez moi, j'y trouvai une lettre, je vous la transcris :

« J'ai tout dit à ma seconde mère, elle s'est récriée, elle a ri, elle a pleuré, m'a embrassée ; s'asseyant auprès de moi, mes mains dans les siennes, elle a rêvé longtemps, puis elle a dit : « Le bon Dieu nous « bénisse ! Faisons nos malles.... » Nos malles sont faites, je puis causer un instant avec vous.

« Nos cœurs, Marcel, ont marché bien vite, trop vite peut-être ! Au milieu des bois, dans un beau jour, tout est facile. La vie n'est pas ainsi. Hélas ! des barrières nous séparent, et vous aurez besoin de courage. Votre mère ne m'aime pas : auprès d'elle, dans son entourage, vous entendrez mal parler de

moi. Marcel, Paule vous jure qu'elle est digne de vous. Que ce serment vous suffise, n'exigez pas qu'elle s'explique, sa fierté gênerait sa défense. Je pars, je vous laisse seul avec le monde et ses jugements légers, et ses discours téméraires, et ses profanes erreurs, et ses sourires cruels, et ses préjugés, dieux frivoles que ses passions servent à genoux. Dans deux mois, si votre foi n'a point faibli, je vous attendrai, je vous conterai tout, nous pleurerons et nous rirons ensemble ; mais si votre cœur se surprenait à douter, ah ! ne venez pas, ne nous revoyons jamais ; que cette erreur d'un jour soit oubliée ! La divine pitié guérira peut-être ma blessure... Gentianes déjà fanées, mais qu'il gardera en mémoire de ce jour, parlez-lui de ce bois, de ce sentier où je le vis agenouillé devant moi, dites-lui.... Non, ne lui dites rien. Que mon cœur seul parle à son cœur et fasse taire la voix du monde ! Adieu, Marcel ; je vous aime, je crois en vous. »

Félix, est-ce que je rêve ? Du courage, des périls à vaincre ! Luttes risibles, victoires trop aisées. Eh quoi ! le monde.... Qu'il ose se mettre entre elle et moi, je marcherai droit à lui, je l'écraserai.... Que dis-je ? elle a raison : il faut du courage pour supporter le bonheur, car il est des joies qui écrasent....

DEUXIÈME PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

LETTRE VI

Genève, 20 août.

Vous ne me répondez pas. Si depuis mon départ quelque lettre m'avait été adressée à Saint-Cergues, David me l'aurait fait tenir. M'oubliez-vous ? êtes-vous malade ?... Vos occupations, me direz-vous, vos devoirs... Votre devoir est de m'écrire.

Après être retourné à Saint-Laurent, où j'ai demeuré trois semaines, me voici de nouveau à Genève. Ce n'est pas là que j'avais résolu de passer mes jours d'attente. Je comptais vous aller voir. Une lettre de ma mère m'a fait renoncer à ce projet. Elle m'a rappelé auprès d'elle avec une tendresse à laquelle elle ne m'a guère accoutumé. Mon cœur a été touché,

je suis parti, et je n'ai point jusqu'ici à m'en repentir.

Ma mère est une bonne et digne femme; mais, soit tempérament, soit plan de conduite, elle ne se départ point dans l'habitude de la vie d'une certaine réserve un peu sèche qui a souvent chagriné mon père, et de certaines allures politiques qui m'ont souvent désolé. Incapable de ruse et d'artifice, elle a cependant pour les voies détournées, pour les moyens obliques, un goût que ne réprouve pas la morale, mais qui tue le charme et l'abandon du commerce. Je ne me souviens pas que deux fois dans ma vie elle m'ait intimé un ordre, signifié une volonté. Elle nous insinuait discrètement ses désirs; si nous l'entendions à demi-mot, si notre empressement à lui complaire la dispensait de revenir à la charge, elle était contente, de belle humeur, sans toutefois nous savoir gré de notre docilité : après tout, elle n'avait rien demandé; en remplissant à notre insu ses souhaits, nous n'avions pris conseil que de nos convenances. Ses volontés secrètes au contraire avaient-elles été méconnues, elle ne se plaignait pas, son déplaisir se marquait seulement par un excès de sécheresse taciturne ou par une politesse affectée qui nous contristait. Que de fois ses froideurs m'ont été cruelles! Il m'est arrivé de demeurer huit jours sans

en pénétrer la cause. C'était ce que mon père appelait les jours de civilité de ma mère.

« Bon Dieu! disait-il, qu'elle nous batte et que cela finisse ! »

Et quand cela finissait, je le vois encore entrer dans ma chambre, se frottant les mains et s'écriant :

« Dieu soit loué ! Marcelin, nous tenons le dégel... En vérité, ajoutait-il, c'est une terrible femme que ma femme ; quand elle a tort, elle a toujours le ton de la raison. »

Ce n'est pas que dans certains cas on ne vît se démentir ce flegme désespérant. Comme en dépit de ces dehors son cœur est tendre et son esprit passionné, l'avions-nous inquiétée par une trop longue absence, rentrions-nous trop tard de la chasse, elle avait rêvé mille périls imaginaires, nous avait vus gisant au fond de quelque précipice, et pour le coup elle se fâchait, elle grondait. C'est alors que mon père lui disait :

« Grondez-nous bien, Henriette, toutes les femmes sages sont grondeuses. »

En effet, ces gronderies nous étaient chères ; nous nous sentions aimés.

Et voilà pourquoi sa dernière lettre m'a touché ; elle était grondeuse, tendre. Elle se terminait par ces mots ;

« Je viens de voir passer Mme G... au bras de son fils ; j'ai refermé tristement ma fenêtre et j'ai eu peine à ne pas pleurer. »

Je n'ai pu résister, le lendemain j'étais auprès d'elle. Elle m'a fait mille caresses. Peut-être les approches de la vieillesse ont-elles amolli ce cœur trop sévère à lui-même et aux autres. A peine étais-je arrivé, nous avons eu ensemble une légère difficulté, car, à ma vive surprise, elle m'a exprimé nettement son désir de me loger chez elle. Son appartement n'est pas grand, je l'aurais gênée. J'ai parlé de descendre à l'hôtel. Alors elle m'a dit son grand mot :

« Qu'en dira-t-on ? »

Heureusement nous avons pu accommoder le différend. Un appartement meublé était vacant au-dessus du sien ; je l'ai retenu pour six mois, et m'y voilà installé.

Je travaille, Félix, je travaille beaucoup. Vraiment je ne me reconnais pas. Vous savez quelle pénitence m'a été imposée : je l'accomplis fidèlement, et, ce qui est plus étrange, avec plaisir. Envoyez-moi donc au plus vite toutes ces paperasses que je vous laissai en dépôt : mes albums, mes cahiers de notes, mes herbiers. De tout cela je ferai quelque chose ; j'élèverai un monument. Je me sers de ce mot sans scrupule, car il est à la mode aujourd'hui.

Un Genevois, M. de P.... ancien ami de mon père, m'a introduit auprès de plusieurs de ses compatriotes qui sont des savants du premier mérite. Ils se communiquent volontiers et m'ont offert leurs services avec le plus cordial empressement; leur entretien me sera d'un grand profit. Par le même canal, j'ai fait d'autres connaissances qui me seront agréables. On a souvent médit des femmes de ce pays. Quand elles ont du charme, ce charme a du prix. Il y a une grâce genevoise qui est bien du terroir ; elle n'est ni sémillante, ni touchante, ni coquette, ni rêveuse : elle habite à mi-distance entre ciel et terre ; c'est le sourire du bon sens, et je la comparerais volontiers à de la prose ornée. Avez-vous appris, par hasard, homme silencieux, que naguère, dans un village du Jura, je fis rencontre d'une fille de vingt ans dont le souvenir ne m'est pas indifférent? Aux heures où elle n'était ni sylphide, ni artiste, elle était Genevoise, et je ne songeais point à m'en plaindre.

Avant-hier, je fus invité dans une fort belle villa, où je dînai dans la meilleure compagnie. La maîtresse de la maison a l'esprit fin, délicat, beaucoup d'agrément. La conversation fut tour à tour sérieuse sans pédanterie, gaie sans extravagance. Chère madame Simpson, je vous jure que ces gens-là ne s'occupaient pas de percher; *tutto il mundo è fatto come la*

nostra famiglia. On trouve ici comme partout des gens d'esprit et des sots, des têtes étroites et des cerveaux larges, des cous roides et des cœurs simples. Partout les âmes d'élite sont rares, partout les croquants font nombre; mais vous savez ce que je pense sur ce point, l'aristocratie, que je respecte, se recrute également dans toutes les classes; il y a des ouvriers gentilshommes, il y a beaucoup de manants millionnaires.

J'observe, je prends langue, je commence à m'orienter. Je définirais volontiers Genève la plus petite des grandes villes et la plus grande des petites villes. On y est informé de tout comme dans une capitale; les Genevois voyagent beaucoup, apprennent les langues étrangères; ils sont curieux, intelligents; il ne se dit rien dans tout le monde dont le bruit n'arrive jusqu'ici. En revanche, les choses du dehors sont jugées trop souvent par un esprit de clocher qui ne se pique pas de tolérance; les nouveautés sont mal vues, les novateurs sont suspects. M. de P. m'a expliqué que le tempérament calviniste, mélange de bile et de mélancolie, a survécu ici au dogme de Calvin, tant ce grand homme avait su repétrir de ses mains puissantes le cœur de sa nouvelle patrie! Voilà tantôt deux siècles que Genève ne croit plus à la prédestination; mais elle a retenu quelque chose des sévérités et des défiances de son antique disci-

pline. Michel Servet n'est plus mis à mort, mais on n'est pas fâché de lui rendre la vie difficile. Ajoutez que Genève est une ville française qui n'est pas en France et qui tient à n'y pas être. Se croyant en butte à des convoitises qu'elle redoute, elle est toujours sur la défensive, sur le qui-vive, et s'attache fortement à ce qui lui reste de traditions, pensant mériter son indépendance en ne ressemblant pas à ce qui l'entoure. Du reste, tout cela tend à changer depuis qu'un homme d'un esprit entreprenant et d'une habileté consommée s'est mis en tête de renverser de fond en comble ces restes d'un passé glorieux qui s'obstinait à se survivre. Il a démantelé la vieille cité, il a fait sortir de terre une nouvelle ville, il y convie les étrangers, la tolérance, l'esprit du siècle. De tels changements ne s'accomplissent pas sans bien des excès et des violences. C'est là l'histoire de toutes les révolutions : les appétits montent à l'assaut par la brèche qu'ont ouverte les idées.

Les idées ! chut ! parlons bas. Si les amis de ma mère nous entendaient ! Je parle de ce petit cercle d'intimes qui se réunit souvent le soir dans son petit salon. Elle n'est plus allante, ne sort guère ; mais deux ou trois fois la semaine on vient la voir. La soirée se passe à jouer au whist, à conter les nouvelles du jour, à gloser tout doucement sur le prochain.

Mon cher Félix, voulez-vous savoir quels mariages se célébreront à Genève d'ici à six mois, quels mariages presque faits se sont défaits, quels mariages presque défaits se sont renoués, adressez-vous à moi, je vous tiendrai au courant. Et croyez que je ne suis pas moins savant dans la chronique scandaleuse. On la conte malignement ; à chaque article, l'orateur se récrie, s'indigne, toute l'assistance fait chorus. Je tâche de dissimuler mon ennui ; ma mère a toujours les yeux sur moi, et je tiens à la contenter. Il est un seul de ses amis auquel je ne puis réussir à faire bonne mine. C'est un ecclésiastique, M. Gérard, qui me semble être son directeur de conscience, car la direction n'est point étrangère aux protestants. Ce digne homme ne manque ni d'esprit ni de savoir, mais il a le maintien superbe, le ton doctoral ; il se grime. Dès qu'il ouvre la bouche, on fait silence ; ses moindres propos sont des oracles. Je lui reproche de s'occuper un peu trop de moi ; quand il me parle, dépouillant sa morgue, il prend un air compatissant, un sourire mielleux et radoucit sa voix, comme s'il venait d'entrer dans la chambre d'un malade.

Que m'importent ces misères ? Je suis heureux, et mon bonheur me suit partout, d'autant plus cher à mon cœur qu'il est plus secret, douce lumière qui luit pour moi seul. Je pense à elle, et je pardonne aux

ennuyeux ; je murmure tout bas son nom, et la sottise me divertit ; je crois la voir passer devant moi, et tout fardeau me devient léger. Vous avez raison, Félix, j'en conviens. A mon insu, un souvenir funeste aigrissait mon âme et ma vie. La passion seule peut guérir la passion. Depuis qu'un nouvel amour m'est entré au cœur, je revois le ciel, je revois la terre ; les vents, les eaux courantes ont repris leurs voix d'autrefois et me redisent ces choses qui enchantèrent mon enfance ; mon sang rafraîchi ne connaît plus ni les tourments de la fièvre ni les désordres d'un pouls inégal qui tour à tour se précipite ou semble s'arrêter. Me voilà délivré de mes langueurs et de mes sombres visions ; dans mes extases, je crois contempler cette échelle de lumière qui relie la terre au firmament, et comme Jacob endormi, je vois les anges monter et descendre.

Pourtant, vous le confesserai-je ? je regrette mes bois, l'air pur et limpide de la montagne. J'étais mieux là-haut pour rêver. Ici je me sens à l'étroit, l'espace me manque, les rues me gênent ; elles ne sont pas assez fréquentées pour qu'on se sente perdu dans la foule, je m'imagine parfois qu'un passant va m'aborder et profaner, en le prononçant, le nom que j'aime. Cela ne m'empêche pas d'être heureux ; je le serais davantage dans mes bois.

P. S. Je reçois à l'instant votre lettre. Les bras me tombent. Sérieusement, Félix, quel langage est le vôtre? « Je suis prêt à parier, dites-vous, que mon cher Marcel a couru sans désemparer à Genève pour examiner les pièces du dossier. » Que ce mot est délicatement choisi! « Il est trop tôt ou trop tard, continuez-vous. Il fallait aller au greffe avant la déclaration ou n'y pas aller après, mais attendre qu'elle s'expliquât. Soyez homme, Marcel, on ne l'est que par le courage de l'esprit et la fermeté virile des décisions.... » Fort bien; l'enfant a dix ans, son gouverneur lui a donné le fouet, tout est en règle. Quel fut son crime? Il n'a pas fui le bonheur qui venait le chercher. Faute grave! Cependant, me trompé-je? Il n'avait fait que suivre les instructions de ce rigide mentor. Félix, faites votre métier, soyez philosophe : on ne l'est que par l'esprit de conséquence et la rigueur de la logique.

LETTRE VII

Genève, 10 septembre.

Oubliez ma dernière réponse, excusez mes amertumes. J'étais injuste, je ne vous avais pas compris. Vous me traitiez en enfant, mon sot orgueil s'est révolté; la vérité comme toujours parlait par votre bouche. De grâce, Félix, ayez tort une fois, une seule fois! Cela rétablira l'équilibre dans notre amitié désassortie où toute la raison est d'un côté, la folie de l'autre. Oui, je le confesse, mon premier tort fut de trop me presser; mon second tort fut de venir ici. Je devais attendre. Quand me laisserai-je gouverner par la sagesse?

Hier soir il s'est passé certaines choses.... N'allez pas croire que l'ombre d'un soupçon soit entrée en moi : je la respecte, je l'aime, je l'adore plus que jamais; mais que je hais le *vulgaire et ses pensers profanes!...* Qui m'expliquera cela? Un homme est sot,

grossier, méchant; vous le savez, et vous tremblez que sa sottise ne vous condamne; vous le savez, et ses noirs sourires inquiètent votre conscience; vous le savez, et un vain propos vous laisse un trouble, un insupportable malaise....

Votre lettre est charmante. Merci. La lance d'Achille guérit les blessures qu'elle a faites.... Comme vous parlez bien d'elle! vous la jugez, dites-vous, par *ses adieux*. Elle vous paraît unir à une âme ardente un esprit droit et sincère. Ce mot vous a plu : « Parmi les bois, dans un beau jour, tout est facile. La vie n'est pas ainsi. »

Les cheminées de Genève sont affreuses; nulle part on n'en voit de pareilles; la grimace de ces longs tuyaux anguleux me désole. O mes bois! qui me rendra mes bois?

LETTRE VIII

Genève, 15 septembre.

Un second assaut a suivi de près le premier. Faut-il croire à un complot? N'a-t-on point fait quelque rapport à ma mère? Son jeu est fort couvert : raison de plus pour que je me défie. Enfin je veux tout vous conter, cela me soulagera.

L'autre soir, je venais d'entrer dans ce salon où j'étouffe. On prenait le thé, on jouait, on causait. Seul dans mon coin, je feuilletais une gazette. M. Gérard entame une histoire. Je n'écoutai d'abord que d'une oreille. Il s'agissait d'une jeune fille dont l'air éventé et les manières un peu libres alarment ses parents. Tout à coup l'orateur éleva la voix :

« On fera bien, dit-il, de la tenir de court. Autrement elle nous donnerait une seconde édition des escapades de Mlle Paule Méré. »

A ce mot, je tressaillis, je cachai derrière ma ga-

zette mon visage en feu. C'était la première fois que j'entendais parler d'elle, et dans quels termes ! Je m'imaginais que tout ce que la malveillance des sots pouvait trouver à reprendre en elle, c'était ses opinions ou plutôt celles des gens avec qui elle vit. Les escapades de Paule ! je devins tout oreilles, mes mains tremblaient.

« Oh ! quel rapprochement ! répondit une vieille femme. Entre une fille coquette et une fille galante, Dieu merci ! la distance est grande.

— Pas de gros mots ! dit M. Gérard en souriant. La charité chrétienne les défend.

— Aussi bien, dit une autre femme, la fille d'une baladine a quelques droits à l'indulgence : bon sang ne peut mentir.... A propos, ajouta-t-elle, où donc s'en est allée cette belle chercheuse d'aventures ?

— Elle est en Allemagne, à Munich, dit-on.

— Oh bien ! reprit la même femme, on assure qu'en Bavière les mœurs sont fort libres ; elle y pourra courir la bohême tout à son aise.

— Je lui pardonne tout, dit ma mère, pourvu qu'elle ne revienne pas ici ; ses exemples ne sont pas bons pour nos fillettes.

— Mesdames, s'écria M. Gérard, ménagez donc vos termes. La pauvre fille regrette peut-être ses

erreurs, et elle cherche là-bas le mari qu'elle ne pourrait trouver ici. »

Je ne me possédais plus, j'allais éclater. Heureusement la porte s'ouvrit, et Mlle Angéline de Luz entra avec sa tante. Elles habitent à l'entre-sol. Mlle de Luz est une assez belle personne, mais elle a le regard dur, le ton décisif, je ne sais quoi de chagrin dans l'expression. Elle vient souvent chez ma mère, et la traite avec une sorte de condescendance qui ne me plaît point ; j'y sens percer une hauteur secrète que ma mère, si fière pourtant, semble accepter. Elle s'approcha de moi, m'honora d'un sourire assez gracieux, car j'ai le bonheur de ne pas lui déplaire. Je lui répondis par un salut un peu court, et après avoir échangé avec elle quelques phrases banales, je pris mon chapeau et je sortis. Il était temps, j'étouffais.

Hier ma mère me proposa une promenade en voiture. J'acceptai. En chemin, elle me parla de Mlle de Luz :

« Elle est charmante, me dit-elle.

— Oh ! permettez, lui répondis-je. Dites, si vous voulez, qu'elle a de beaux cheveux et de belles dents ; mais pour le charme....

— Vraiment, Marcel, vous êtes difficile.

— Très-difficile, bien qu'assurément je n'aie pas le droit de l'être.

— Allons, méchant garçon, que reprochez-vous à cette belle fille ?

— Elle ne me plaît pas, je ne sais qu'y faire. Faut-il m'expliquer davantage ? Elle vous parle sur un ton protecteur que je ne puis souffrir.

— N'est-ce que cela ? me dit-elle gravement. Apprenez que Mlle de Luz appartient à l'une de nos meilleures familles, et qu'elle et moi, nous ne sommes pas tout à fait de la même société.

— Pour Dieu ! m'écriai-je, qu'elle ne se déclasse pas en venant chez vous ! »

Elle me répondit sur cette note sèche, qui lui revient souvent :

« Pour un homme d'esprit, c'est prendre les choses bien au tragique. Mlle de Luz est toujours aimable et polie avec moi ; j'ai reçu d'elle mille marques d'attention qui me touchent. Pour l'en récompenser, je voudrais que mon fils l'accueillît moins froidement.

— Votre fils n'admet pas qu'on lui parle sur un certain ton et qu'on en prenne un autre avec sa mère.

— Bon Dieu ! Marcel, dit-elle avec un peu de dépit, je vous croyais incapable de petitesses. Il est tout simple que vous imposiez un peu à Mlle de Luz. Sans parler de votre mérite, vous êtes le fils d'un homme qui s'est fait un nom.

— Ce nom est le vôtre, ma chère mère, car je ne pense pas que vous le quittiez jamais.

— Ce n'est pas la même chose, » répondit-elle.

Et elle m'expliqua cette différence du même ton qu'elle eût commenté un article du décalogue.

Puis elle reprit :

« Voulez-vous que nous parlions affaires ? Mlle de Luz est un excellent parti. A la vérité, elle n'est pas riche, son père avait fait de mauvais placements, et le chagrin d'avoir gaspillé son bien l'a tué. Orpheline de bonne heure, Angéline a été élevée par sa tante, qui est un modèle de toutes les vertus et qui a cultivé avec le plus grand soin son heureux naturel. Aussi cette charmante fille (je tiens à mon mot) est-elle sage, instruite, réfléchie, pieuse, simple dans ses goûts ; tant de qualités valent bien une dot : ajoutez encore les avantages de la naissance et dites-vous que l'homme qui l'épousera sera très-bien placé à Genève.

— Mieux que les écus de M. de Luz ? repartis-je. Hélas ! Mlle de Luz n'est pas mon fait, je ne regarde qu'à la dot.

— Vous plaisantez, dit-elle. Vous êtes assez riche, Marcel, pour ne consulter, en vous mariant, que les convenances de caractère et de condition. Je ne pourrais souffrir que mon fils épousât une fille pour son argent.

— Vous en parlez bien légèrement, répliquai-je. La dot se palpe, se pèse ; les convenances sont un grand mystère. »

Elle me regarda dans le blanc des yeux.

« Je n'en crois pas mes oreilles, dit-elle. Quoi ! c'est vous, Marcel, vous à qui je reprochais de voyager toujours dans la lune...

— Vous voyez qu'on en revient. Je me suis formé, ma chère mère, je suis devenu très-positif. »

Elle prit un air rêveur, s'enfonça dans un coin de la voiture, demeura quelque temps sans parler. Sur ces entrefaites, nous arrivâmes à Fossaz, joli hameau que traverse un ruisseau nommé le Foron. Ma mère voulut faire quelques pas. Je fis arrêter, elle descendit, prit mon bras. Après avoir franchi un pont, tournant à gauche, nous suivîmes un joli chemin montant qui longe le cours de la rivière et que bordent d'un côté une haie, de l'autre un petit bois. Je savais où me conduisait ma mère. En haut de la montée se trouve une maison de campagne qu'on appelle le château des Terraux. A Saint-Cergues, j'avais entendu parler de ces Terraux, et je n'étais pas demeuré trois semaines à Genève sans m'informer ni sans venir faire un pèlerinage dans l'endroit du monde qui m'est le plus cher. Ce château est assurément le plus rustique des châteaux. Il se compose d'un mo-

deste corps de logis à un étage avec deux ailes en retour, décorées de longs balcons que portent de petits piliers ronds en pierre. Ces balcons, qui se font face, donnent sur une cour en pente qui règne de la maison jusqu'à la route. L'aile de droite se termine par une grosse tour carrée percée d'étroites ouvertures, vénérable donjon qui écrase de sa masse cette humble maisonnette. Telle qu'elle est, cette champêtre habitation m'enchante, elle est pleine de caractère et de poésie ; tout m'en plaît, jusqu'aux deux dauphins en tôle qui lui servent de girouettes.

M'arrêtant devant la grille :

« Voilà, dis-je, un joli réduit.

— C'est dommage, me répondit ma mère avec un geste de dégoût, c'est dommage qu'il soit si mal habité.

— On le croirait désert ; toutes les fenêtres sont fermées.

— Les locataires sont en voyage. Dieu veuille qu'ils ne reviennent jamais !

— Ce sont donc des gens de sac et de corde ?

— Ce sont des gens sans principes.

— Oh ! les maladroits ! m'écriai-je. Il est si facile d'en avoir sans que cela tire à conséquence !

— Vos plaisanteries, me dit-elle, ne sont pas toujours de mon goût.

— Allons, c'est dit, je ne plaisanterai plus ; mais vous m'avez rendu curieux, je veux savoir...

— Depuis deux ans, cette maison est louée par un Écossais, M. Bird, et sa sœur, mistress Simpson, qui l'un et l'autre ont le malheur de ne croire à rien.

— Cela ne m'apprend pas grand'chose. On est toujours l'incrédule de quelqu'un.

— Que pensez-vous, me répliqua-t-elle avec un peu d'impatience, d'un homme comme M. Bird qui, sur la foi de son air vénérable, se voit fort bien accueilli à Genève, invité, caressé, et qui s'avise un jour de faire des *lectures* à nos ouvriers, et de leur démontrer à grand renfort de blasphèmes, que Jésus-Christ n'était qu'un homme, et que tous les récits de miracles sont des légendes ?

— Ne sachant rien de plus, repartis-je, je pense que, pour avoir accepté quelques dîners, M. Bird n'était pas obligé de renoncer à ses opinions ; les droits d'un amphitryon ne vont pas si loin. Je pense aussi que la foi qui transporte les montagnes est une belle chose, et j'estime infiniment les hommes qui, en croyant aux miracles, se rendent capables d'en faire ; mais combien n'est-il pas de ces croyants-là qui sont fort peu miraculeux ! Superbes, vaniteux, vindicatifs, ces petits hommes font à Dieu le sacrifice de leur raison, à laquelle ils tiennent peu, et n'ont

garde de lui sacrifier la moindre de leurs passions, auxquelles ils tiennent beaucoup. »

Ma mère changea de couleur ; mais, se remettant bien vite :

« Marcel, me dit-elle, vous n'entendez pas, je pense, que j'entre en discussion avec vous. Je n'aurais garde. Vous avez couru le monde, mon fils ; vous avez laissé de votre laine aux buissons des grands chemins. J'en suis fâchée pour vous : c'est une chose précieuse qu'une bonne toison bien fourrée. A l'âge où le sang est moins chaud, il n'est pas de meilleure défense contre les intempéries de l'air ; mais je laisse à la vie le soin de vous ramener, de vous convertir. A la longue, l'expérience se fait toujours écouter des cœurs droits. Seulement j'espère qu'en attendant, si mon fils a des doutes, il aura le bon goût de ne pas les prêcher à tout venant. Je m'assure aussi qu'il a des règles de conduite moins flottantes que ses opinions, et qu'il serait incapable, par exemple, d'enlever une jeune fille à ses parents.

— Et quoi ! m'écriai-je, M. Bird se serait rendu coupable d'un enlèvement de mineure ?

— La jeune fille est venue à lui, il l'a déclarée de bonne prise ; cela ne change rien à l'affaire.

— Vous n'avez donc pas de tribunaux à Genève ?

— Que vous êtes simple ! me dit-elle. Ne savez-

vous pas qu'il y a des remèdes pires que le mal ? Oh ! la triste histoire ! tout Genève en a parlé.

— Contez-la-moi ; elle me fera faire peut-être de salutaires réflexions.

— Ne me demandez pas de détails ; je n'aime pas à m'appesantir sur un triste sujet. Qu'il vous suffise de savoir qu'un de mes meilleurs amis, l'un de nos négociants les plus considérés, M. Méré, essuya, il y a quelque vingt ans, un bien cruel chagrin. Son fils unique, jeune homme d'un tempérament maladif et d'un esprit faible, partit pour faire un voyage en Italie. A Venise, il eut le malheur de contracter une liaison avec une danseuse de seize ans, native d'Arles, belle comme les femmes de son pays, et qui venait de débuter au théâtre de la Fenice. Il se laissa prendre dans ses filets. Cette fille sans scrupule l'ensorcela si bien qu'il résolut de l'épouser secrètement. Jugez de ce que ressentit mon vénérable ami quand tout lui fut découvert. Le mariage était nul : son fils, alors âgé de vingt-deux ans, n'avait pu se passer d'un consentement qu'à tout âge, je pense, il est bon de rechercher ; mais une enfant était née de cette union si bien assortie. M. Méré et sa femme montrèrent alors ce qu'ils sont : surmontant leurs justes ressentiments ils se décidèrent à tout accepter et à tout pardonner à deux conditions : leur bru devait s'engager

à ne jamais mettre les pieds à Genève, et l'enfant devait être confiée à leur garde pour être élevée sous leurs yeux. Cette double condition fut agréée : les femmes de théâtre ne sont pas de bien tendres mères ! Notre danseuse se félicita d'être débarrassée de sa fille, et sa dupe repentante rendit grâces à la bonté paternelle qui se chargeait de réparer sa folle imprudence. L'enfant fut amenée à Genève. Vous dire les soins dont fut entourée cette petite Paule (c'était son nom), la tendresse vigilante dont elle fut l'objet !... J'ai tout vu de mes yeux, j'allais souvent dans la maison. Malheureusement tant de peines furent mal récompensées. Toute petite, cette fillette faisait déjà paraître une humeur rebelle, impatiente de toute règle. Avec le temps, le mal empira ; ses penchants se déclarèrent. Tour à tour emportée, fiévreuse, se livrant à des transports qui blessaient la modestie ou s'abandonnant à une sorte de langueur rêveuse qui n'était pas de son âge, le désordre de son humeur, ses curiosités indiscrètes, les libertés qu'elle se donnait, inquiétèrent ses grands parents. Ils redoublèrent de vigilance : tendresses, sévérités, rien ne put réduire cette âme indocile et ce cœur ingrat. « Mlle Paule, me disait un jour M. Gérard, est atteinte de deux maladies incurables : le mépris des convenances et le goût du fruit défendu. »

Elle avait dix-sept ans quand son père, devenu veuf, se remaria. Cette fois, son choix fut digne de lui et de sa famille. On attendait beaucoup de cet heureux événement pour la guérison de Mlle Paule. Il n'en fut rien : elle repoussa sèchement toutes les avances de sa belle-mère, affecta de mépriser ses remontrances et ses conseils. Aussi dure que passionnée, cette jeune fille s'est toujours complu à payer d'ingratitude les marques d'affection dont on fut trop prodigue envers elle. Enfin, oubliant toute retenue, elle lâcha la bride à ses passions et se perdit d'honneur. Elle sortait souvent sous prétexte d'emplettes; on la fit suivre, on découvrit qu'elle s'en allait dans la campagne à de mystérieux rendez-vous. Un jour de l'an dernier, elle s'échappa de grand matin et ne rentra qu'à la nuit. Un de nos amis l'avait rencontrée cheminant sur une grande route au bras d'un inconnu. Désespérés, indignés, son grand-père et sa belle-mère résolurent de la garder à vue. Elle sut tromper leur surveillance et s'enfuit. Deux jours se passèrent sans qu'on eût de ses nouvelles; on apprit enfin qu'elle s'était réfugiée dans ce joli réduit que vous admirez tant. Cette charmante équipée, vous pouvez le croire, fit de l'éclat; mille bruits en coururent; chacun commenta l'aventure à sa façon. Les uns affirmèrent que M. Bird était son amant; je n'en crois rien. D'autres

pensèrent que ce galant homme, prêtant, par pure charité, son obligeant ministère... Mais qu'avez-vous donc? Vous venez de casser votre jonc. C'est dommage, il avait du prix. »

Je fis un violent effort sur moi-même :

« Mais enfin, balbutiai-je, qu'a dit le père? qu'a fait le père?

— Il était encore absent, car il a le goût des voyages. Quand on l'eut informé, il fit remettre à sa fille la petite fortune qu'elle tenait de sa mère, et lui écrivit qu'elle était libre de demeurer dans l'asile qu'elle s'était choisi, qu'il renonçait à tous ses droits sur elle, et qu'à partir de ce jour elle était morte pour lui. Ne croyez pas que cette déclaration l'ait bien vivement affectée. On assure qu'elle ne fut jamais plus gaie ni mieux portante, que toutes les roses de la santé fleurissent sur son beau visage. La vie qu'elle mène ici doit la charmer. Il y a, dit-on, beaucoup d'allants et de venants, des ouvriers qui viennent s'éclairer sur les miracles, des étrangers, des passants, des aventuriers, des artistes, de mystérieux inconnus, toutes les variétés humaines, sauf peut-être celle des honnêtes gens. »

Je lui dis gaiement :

« Pas de réflexions! vous gâteriez votre petite histoire, qui est charmante. Ma chère mère, vous avez appris de M. Gérard l'art de conter. »

Nous remontâmes en voiture et reprîmes le chemin de la ville; je riais, je plaisantais. Après un premier accès de fureur, une sorte d'évidence délicieuse s'était emparée de mon âme; je me disais avec l'accent triomphant de la certitude : Impossible! impossible! Et les nuages, les buissons, les cailloux même de la route me redisaient comme autant d'échos : Impossible!

Nous fûmes bientôt à la ville. Comme nous passions près de la Treille (c'est une belle promenade en terrasse), ma mère se pencha vivement à la portière et salua de la main un couple d'époux septuagénaires qui, appuyés l'un sur l'autre, cheminaient à pas comptés le long d'une allée de marronniers.

« Voilà justement, me dit-elle, les grands parents de Mlle Méré. »

Je me souvins que les jours précédents j'avais déjà rencontré à la même place ces deux graves personnages. Habillés de noir, il y a dans leur démarche, dans leur air de tête, je ne sais quoi de solennel; leur front respire une morgue empesée, ils sentent que l'univers a les yeux sur eux.

Je crus entendre la voix moqueuse de Mme Simpson qui criait : « Ce sont de très-honnêtes gens, mais ils sont perchés sur leur deuil. »

LETTRE IX

Saint-Cergues, 20 septembre.

Je ne pouvais plus y tenir, j'avais perdu le sommeil, je me suis enfui dans mes bois.

La sotte manie de questionner s'était emparée de moi. Je m'imaginais toujours que quelqu'un m'allait dire : N'en croyez rien, c'est une calomnie infâme.

Je vous ai parlé de Mme B.... Je vais souvent chez elle. Je trouve là des gens qui me plaisent, leur conversation est à la fois solide et piquante, ils ont ce genre d'esprit qui fait penser et qui est si rare. Bref, c'est là seulement que je respire, que mes ennuis sont trompés, que je sens ma douleur s'engourdir. Avant-hier, après de longs détours, je vins à parler de Paule à Mme B.... Son front se rembrunit :

« Cette histoire m'a été contée plus d'une fois, me dit-elle. Je connais peu Mlle Méré. Je l'ai rencontrée à Interlaken il y a trois ans. Je ne puis dire combien

sa figure et son maintien me frappèrent. Elle a l'air si noble, si intelligent.... Mais elle me parut triste, renfermée en elle-même. Je m'aperçus que les personnes avec qui elle vivait étaient de bonnes gens, d'un cerveau étroit et incapables de la comprendre; la supériorité de son esprit inquiétait leurs préjugés, irritait leur orgueil; ils semblaient se plaire à la gourmander, à la régenter. — Cette charmante fille, me dit l'un de mes amis, est muette comme un francolin en captivité. — Et il m'expliqua que le francolin est un oiseau rare qui chante en liberté, qui se tait en cage. Elle m'intéressait, je l'engageai à venir me voir. Un jour elle vint, s'assit où vous êtes. J'eus peine à la reconnaître, elle avait le front épanoui, le regard vif et brillant. Nous causâmes beaux-arts, peinture; dans ses moindres propos se révélait une grande et belle âme d'artiste, pleine à la fois d'aspirations profondes et de curiosités d'enfant. J'aurais voulu qu'elle me contât ses peines; mais le francolin captif était fier, il me parla de tout, sauf de sa cage. Je demeurai sous le charme. Quelques jours après, j'allai la voir; elle ne me reçut pas, et nous ne nous sommes plus revues. On assure qu'elle a fort mal tourné. La faute en est à ceux qui l'ont mal conduite, mal dirigée. Peut-être aussi la malveillance, qui grossit tout, a-t-elle transformé en lourds péchés de regrettables impru-

dences. Malheureusement elle est tombée dans de mauvaises mains. Mme Simpson, assure-t-on a l'esprit dérangé; quant à M. Bird... »

Elle n'en put dire davantage. Quelqu'un vint nous interrompre.

« Étiez-vous hier soir au concert? » Il ne fut plus question que de ce concert.

En sortant de là, je courus chez M. de P.... J'avais un air si étrange qu'il s'informa de ma santé. Je n'osai le questionner; mon trouble, mon accent m'auraient trahi. Je retournai chez lui le lendemain : cette fois je sus composer mon visage et mes regards.

« Ah ! ah ! me dit-il en riant, vous avez entendu parler des hauts faits de Mlle Méré ! (Et d'une main il jouait avec ses breloques, de l'autre il présentait un morceau de sucre à son chien). Cette petite fille peut se vanter d'avoir fait parler d'elle. Au bruit de ses aventures, toute notre bourgeoisie a frémi d'horreur. Ces braves gens ne veulent pas comprendre que le génie est une espèce de possession, que les grands artistes ne s'appartiennent pas, qu'ils sont la proie du démon qui les hante, et qu'on ne peut appliquer aux êtres d'exception les petites règles de la morale vulgaire. »

A ces mots, me prenant par le bras, il me conduisit devant une petite toile qui décorait l'un des panneaux

de son salon. Ce tableau représente une chèvre, un mouton et une vache qui semblent deviser ensemble dans un pré. C'est à la fois naïf, parlant et héroïque, comme une fable de la Fontaine.

« Et voilà, me dit-il, ce que sait faire cette petite fille. Paul Potter, prenez garde à vous ! Paule Méré vous damera le pion. *Nescio quid majus nascitur Iliade...* Mon cher ami, j'ai dû faire pendant deux mois une cour assidue à M. Bird pour qu'il consentit à me céder ce petit chef-d'œuvre. Que Mlle Paule nous en donne trois ou quatre pareils chaque année, et que dans l'intervalle, pour se remettre en haleine, elle fasse toutes les fredaines qu'il lui plaira, nous n'aurons pas à nous plaindre d'elle. Eh morbleu ! qu'on ne s'avise pas de la tourmenter. Sinon, foi de vieux soldats, je mets flamberge au vent pour ses beaux yeux ! »

Non, Félix, je ne pouvais plus y tenir.

« Que vous êtes pâle ! m'a dit hier soir ma mère. Êtes-vous malade ? »

Je ne m'en suis pas défendu, et, m'en prenant au vent du sud, un vrai siroco qui souffle depuis quelques jours, je lui annonçai que j'allais chercher à Saint-Cergues la fraîcheur des monts. Elle m'a proposé de m'accompagner Vous pouvez croire que j'ai décliné son offre.

Je suis parti ce matin. Le chemin de fer m'a con-

duit à Nyon. J'ai gravi la montagne à pied. Arrivé à Saint-Cergues, je n'ai fait que traverser le village, et j'ai couru tout d'une haleine à la Violette. Avec quelle joie j'ai revu la bonne fermière qui nous avait fait fête! Elle du moins ne sait rien, sinon que Paule est bonne, que Paule est belle! Bienheureuse ignorance! Je ne pouvais me lasser de causer avec cette excellente femme. Ma gratitude était si vive qu'en la quittant je baisai avec transport sa main rude et hâlée. Elle me regarda avec surprise.

« C'est que vous ne savez rien! » lui dis-je et je m'enfuis.

J'ai traversé le bois de la Chèvrerie. Lui non plus il n'a entendu parler de rien. Il m'a reconnu, tout frémissait autour de moi. J'ai revu le sentier, j'ai revu la place...,

Mais dans l'état où je suis, les joies sont courtes et se payent cher. A peine étais-je sorti du bois, mon exaltation fit place à un sombre accablement; mon cœur était lourd comme du plomb. L'éclat du jour m'affligeait; la montagne, inondée de lumière, célébrait une fête où je n'étais pas convié. Je voulus fuir la lumière, fuir le jour.

A cinq minutes du village, dans une échancrure de la montagne, est une petite combe encaissée et sauvage où l'on descend par de rapides sentiers. Les roches abruptes qui la dominent sont couronnées d'or-

mes antiques qui se penchent sur l'abîme. Au pied de ces âpres murailles, d'autres arbres bizarrement inclinés et contournés font des arcades de verdure. Un grand frêne déjeté s'est couché en travers d'un éboulis et laisse traîner à terre sa cime touffue. Dans le fond, des hêtres entrelacés forment une ogive où pendent des festons de feuillage. Sur le devant, parmi des blocs et des rocailles en désordre, s'étale un impénétrable fourré de ronces, de framboisiers, de fougères, auquel un sorbier entremêle ses grappes de fruits rouges, pareilles à des colliers de corail. Au pied des sapins, au milieu des broussailles, s'élèvent de grandes touffes de millepertuis jaune; çà et là croissent parmi les épines des astrances, des épilobes, d'autres fleurs pâles. A quelques pas plus loin, le sentier disparaît tout à coup dans un fouillis de gigantesques orties, et les rochers gris, se resserrant, ne laissent aux regards qu'une étroite échappée sur la plaine et sur le ciel.

Ce lieu sauvage convenait à ma tristesse; j'allai m'y asseoir sur une pierre, et je cachai mon visage dans mes mains. Au-dessus de ma tête retentissaient des croassements de geais, que l'épervier dominait par instants de sa plainte lugubre et stridente. Alors sortit de mon cœur une voix que j'avais longtemps étouffée, et elle jeta dans l'air ce cri terrible : « Qui

sait ? tout est possible. » Il me sembla qu'à ces mots mon être se brisait ; une main de fer étreignit comme dans un étau ma poitrine haletante. Dans un transport de fureur, je jetai loin de moi le bouquet de gentianes desséchées que j'avais gardé tout le jour à la main, et, me couchant à terre, je me pris à sangloter.

Les larmes que je répandis me soulagèrent. En rouvrant les yeux, j'aperçus un rayon du soleil couchant qui se glissait comme une lame d'or à travers l'épaisseur des feuillages ; il venait me chercher. Une vague espérance se ranima dans mon sein.

Je me levai et me ressouvins du bouquet de gentianes. Je m'élançai pour le reprendre au travers des ronces et des orties. Il me fallut du temps pour en retrouver les restes. Je pressai convulsivement sur mes lèvres ce cher débris, et je sortis en hâte du lieu sombre où le désespoir m'avait donné rendez-vous.

Je montai à l'observatoire. Denis était arrivé de Saint-Laurent pour faire visiter à David. Je les surpris comme ils se mettaient à table. Je soupai avec eux, car j'étais encore à jeun. Ensuite, malgré la fraîcheur, nous fûmes nous asseoir sur la galerie.

« Avez-vous des nouvelles de notre excellent M. Bird ? me demanda Denis.

— Et de sa belle pupille ? » ajouta David.

Je leur répondis gaiement :

« Que vous êtes simples, bonnes gens de la montagne! Apprenez que l'excellent M. Bird est un homme sans principes, et sa belle pupille une aventurière.... Et je leur récitai la légende. »

Ils m'écoutèrent gravement. Quand j'eus fini, ils secouèrent la tête.

« Avez-vous jamais vu sourire cet homme? » me dit Denis, et après une pause, il reprit : « Vous connaissez le curé de Saint-Laurent, un saint homme qui se dépouille de tout pour les pauvres, un peu original comme tous les saints. Le général le goûtait et se plaisait à citer ses mots. C'est lui qui disait un jour à une dévote restée mondaine : « Madame, avant d'en« trer au paradis, vous tiendrez à vous assurer que le « contrôle délivre des contremarques. » Il prétend aussi que se tromper avec passion vaut mieux que croire sans ferveur, qu'auprès de la plupart des chrétiens d'aujourd'hui, la religion ne jouit que d'un succès d'estime, et que la plus cruelle passion que Dieu ait encore endurée est la politesse de nos contemporains. Notre digne abbé s'est lié d'amitié avec M. Bird; ils se voient souvent, raisonnent, disputent, s'échauffent et s'embrassent. « Je n'ai jamais vu d'homme plus « croyant que cet incrédule! » me disait-il l'autre jour. »

David prit à son tour la parole.

« Connaissez-vous les sirènes? me dit-il.

— Peut-être, lui répondis-je ; mais ce que je puis faire de mieux, c'est de les oublier.

— Permettez, reprit-il ; vous savez ce qu'elles criaient à Ulysse pour l'attirer chez elles : « On sort « d'ici charmé et sachant plus de choses qu'en entrant. » Moi qui vous parle, je me suis instruit chez les sirènes, elles m'ont révélé leurs secrets. Faut-il dire jusqu'où va ma science ? A la façon dont une femme rit, marche, s'assied, se lève et traverse une chambre, je reconnais sur-le-champ ce qu'elle est. Allez, je ne m'y trompe pas ; j'ai là-dessus des lumières supérieures. Or s'il est une jeune fille dont je voulusse répondre, s'il en est une dont je puisse dire avec assurance : Elle n'a jamais failli, son passé est pur comme un beau ciel d'été ! — Monsieur Marcel, cette jeune fille est Mlle Paule Méré.... Quant aux bruits que vous avez recueillis, continua-t-il, je les connaissais : certaine caillette m'avait tout dit. Calomnies affreuses que j'aurais eu honte de vous rapporter ! Cependant, n'exagérons rien. Le monde est esclave de sa paresse et de son plaisir ; il n'est pas méchant : haïr est une fatigue ; il n'est pas bon : la bonté est un effort. Il est frivole, léger, avide de tout ce qui amuse son ennui ou caresse sa vanité. Oui, le monde est avant tout paresseux et suffisant, trop suffisant pour crier facilement au miracle et s'incliner

devant ce qui condamne sa médiocrité, trop paresseux pour goûter ce qui dérange ses habitudes. Ne lui demandez pas de démêler péniblement le vrai du faux ; il ne juge que sur les apparences ; tant pis pour la vérité si elle ne saute pas aux yeux ! D'ailleurs il se défie des raretés, il ne croit guère aux exceptions. Il estime par exemple que les femmes ne sauraient s'émanciper des préjugés sans s'affranchir aussi de la morale ; il croit que leur ingénuité est le plus sûr garant de leur modestie, et il charge les ignorances de leur esprit de monter la garde autour de leurs vertus. S'offre-t-il à ses yeux une vertu qui a congédié ses gardes de la marche et se charge de se défendre toute seule, il se défie, il doute, il soupçonne, il hoche la tête, il ne se rendra qu'à l'évidence.... » Et, me regardant du coin de l'œil il ajouta finement : « Quant à moi, si j'avais quelque intérêt à débrouiller ce mystère, je n'en voudrais croire que mes yeux et tout juger par moi-même. Nos erreurs nous sont utiles ; celles des autres ne nous servent de rien. Ces étrangères nous imposent, et le respect nous empêche de nous expliquer avec elles ; une fois entrées dans la place, elles ne s'en vont plus. »

C'est ainsi que ces deux âmes droites que le monde n'a point gâtées fortifiaient la mienne. La pleine lune s'était levée au-dessus des Alpes. Un nuage noir la

déroba quelques instants à nos yeux ; mais elle reparut bientôt, répandant ses sereines clartés sur l'immense étendue, sur le lac, sur les monts. Une bouffée de vent fit osciller la cime éclairée des sapins. On eût dit que les forêts s'inclinaient avec un frémissement de joie sous le sceptre bienfaisant de la blanche reine des nuits.

LETTRE X

Genève, 27 septembre.

Félix, je l'ai revue. Tous les fantômes qui m'obsédaient se sont évanouis.... Avez-vous jamais vu un vol d'alouettes partir brusquement à vos pieds ? Ainsi se sont envolés mes doutes. Un seul regard a fait ce miracle. Ses yeux m'ont dit dans leur muet langage ces mots que j'espérais, que j'attendais :

« N'en croyez rien, c'est une calomnie infâme. »

Je ne puis écrire. A demain.

LETTRE XI

Genève, 28 septembre.

J'arrive. La grille est ouverte, les volets aussi. Je traverse la cour. Un frisson me prit. Le cœur me battait à coups redoublés. A droite d'un petit corridor, j'avise une porte entre-bâillée. Je la pousse.... Elle était là, me tournant le dos, debout devant une cheminée qui fait face à la porte, et que surmonte une grande glace. Elle s'occupait à disposer des pots de fleurs sur le chambranle. Elle m'aperçoit dans la glace, pousse un petit cri ; le vase qu'elle tenait à la main lui échappe et se brise en éclats. Elle se retourne, essaye de parler ; ses lèvres tremblaient. Pas un mot, mais quel regard ! Sans voix, sans couleur, elle se laisse tomber sur une chaise.... Me voyez-vous à ses pieds, couvrant ses mains de baisers ?

J'entendis un bruit de pas ; je me relevai bien vite.

Mme Simpson entra et me tendit la main ; puis, regardant Paule :

« Pauvre petite ! dit-elle. Vous lui avez fait peur. »

Paule essaya de sourire, mais les larmes lui vinrent aux yeux, et elle se glissa hors de la chambre.

« Or ça, vous avez brisé mon pot de giroflées, reprit Mme Simpson. Vous êtes en veine, monsieur le héros. »

Alors m'attirant dans l'embrasure de la fenêtre et attachant sur moi ses petits yeux vifs : *Certainly ?* me demanda-t-elle.

« *Certainly !* lui répondis-je en posant ma main sur mon cœur.

— Pas de gestes ! dit-elle. Les grands sentiments n'en font point.

— Cependant, chère madame, vous en faites quelquefois.

— Oh ! moi, c'est autre chose. Je ne me pique pas de grands sentiments. J'y crois comme les enfants croient aux contes de fées : tout en croyant, ils ne croient pas.... Avancez votre main droite ; posez-la sur cette table, la paume en l'air. »

Et, tirant de sa poche le cachet d'ivoire, elle le pressa fortement sur mon poignet.

« Ah ! doucement, lui dis-je en riant ; vos moyens sont violents.

— Avec vous autres, jeunes gens d'aujourd'hui, répliqua-t-elle, on ne saurait trop appuyer.... Mais attendez, je sais que vous êtes curieux de cachets ; je veux vous montrer celui de Paule. »

Elle tira d'un coffret un cachet d'argent, alluma une bougie, prit un bâton de cire rouge, en laissa tomber une goutte sur une carte de visite, y appliqua le cachet.

« Examinez cela ! » me dit-elle.

Je vis sur la cire l'image d'une fourmi ailée avec cette légende : *Fière à outrance.*

« Emportez cette carte, reprit-elle, et soir et matin récitez votre leçon : *Certainly ! Fière à outrance.* »

Ses mouvements étaient si prompts, son ton si belliqueux, que j'étais embarrassé de ma contenance. Heureusement M. Bird survint. Il me prit par le bras, m'emmena sous une charmille qui est à droite de la maison, et, s'asseyant avec moi sur un petit banc, il me regarda un instant en silence avec cet air frais et serein qui n'est qu'à lui ; puis, baissant les yeux, il me dit d'un ton grave :

« Monsieur, vous aimez à réfléchir, et sûrement vous savez ce que vous faites en venant ici ?

— Regardez-moi, lui dis-je ; il me semble que mes yeux doivent vous répondre.

— Bien, bien, reprit-il. Songez que vous tenez dans

vos mains le sort d'une pure et noble enfant. Le ciel l'a richement dotée ; elle n'a pas seulement la grâce, la beauté, le génie, le sens des harmonies divines des choses, et le don de les révéler aux autres par les prestiges magiques de l'art ; elle a encore l'âme la plus droite, la plus vraie, la plus simple que je connaisse. Son cœur est un cristal sans tache que la lumière pénètre de toutes parts. Ce n'est pas à dire qu'elle soit parfaite. La perfection n'est pas de ce monde. Voulez-vous savoir son plus grand défaut ? Cette chère enfant a mauvaise tête. On a toujours les défauts de ses qualités. Sa droiture est cause qu'elle manque de souplesse ; elle ne sait pas se plier aux circonstances ni patienter avec la vie, et quand la vie lui manque de parole, la chaleur de ses ressentiments trouble la justesse naturelle de son jugement. Vous voyez que je vous dis tout, le bien et le mal, et j'ajouterai que cette ardeur irréfléchie qui est dans son caractère lui a fait commettre des imprudences dont elle vous doit le récit. La prudence est la dernière vertu qu'apprennent les âmes généreuses. Mais peut-être qu'en attendant ce récit vous vous surprendrez à chérir ses fautes. Vous êtes ainsi faits, vous autres amoureux ! Un père (et je suis un peu son père) n'est pas tenu à tant d'indulgence. Vous l'aimez, monsieur, c'est bien ; mais ne vous y trompez pas : jusqu'ici votre

amour lui a causé plus de peines que de joies. Avant de vous connaître, elle était heureuse. Grâce à moi, j'ose le dire, grâce à ma sœur, grâce au bon air qu'elle respire dans cette retraite, elle avait son âme en paix. Certaines paroles que vous lui avez dites au fond d'un bois ont rompu le charme. Un sentiment tout nouveau pour elle a envahi son cœur. Ce cœur fier, un peu sauvage, qui ne respirait que l'art et la liberté, s'est donné soudain, et ne se reprendra plus. Pendant le voyage que nous venons de faire, elle a été inquiète, songeuse. Je la comparais en moi-même à une jeune muse qui, désertant la cour d'Apollon, s'est choisi un maître parmi les humains. Confuse de sa défaite, elle s'accoutume avec peine à sa nouvelle captivité. Servir un homme après avoir servi les dieux! Non que sa fierté se sentît humiliée : un cœur qui aime ne connaît plus la honte; mais les dieux n'ont qu'une parole, parce que leurs pensées sont éternelles, et dans ce que disent les hommes il y a une vanité qui l'inquiétait. Ils sont si voisins du néant! ils ont tant de peine à disputer leur être au vide qui les enveloppe! Plus d'une fois elle fut en proie à de cruelles appréhensions, et je craignis pour sa santé. Heureusement le temps et la distance, loin de renforcer ses craintes, les apaisaient; de jour en jour sa confiance se raffermit.... Monsieur, j'attends de vous cette fermeté et

cette sagesse sans lesquelles les plus beaux desseins avortent au milieu même du succès. »

Vous ne vous représentez pas, Félix, ce qu'il y a de force à la fois et de charme dans la parole de cet homme. La persuasion coule de ses lèvres. Le timbre de sa voix sonne bien à l'oreille et fait vibrer le cœur; c'est la voix d'une âme.

« Allons, ne nous attendrissons pas, me dit-il en me regardant avec des yeux humides. C'est dans la joie que se retrempent les courages. Occupons-nous gaiement de cette chose sérieuse et compliquée qu'on appelle la vie. »

Il se leva et m'emmena visiter son domaine. Cette petite terre, que le grand chemin divise en deux portions inégales, a je ne sais quelles grâces agrestes qui m'enchantent. Autour de la maison règne un verger qu'entoure comme d'une ceinture un petit cours d'eau nommé la Bédière, ruisseau plus profond que large, dont l'onde murmurante s'écoule entre deux rangées de saules bas. De l'autre côté de la route se trouvent un jardin potager et un bouquet d'arbres que borde le Foron. M. Bird me fit passer en revue ses arbres, ses fleurs, ses légumes; puis à brûle-pourpoint :

« Vous a-t-on dit bien du mal de nous? » me demanda-t-il.

Je lui répondis sans déguisement, mais non sans réticences. Il hochait la tête, il souriait. Enfin il me dit :

« On m'en veut donc bien de mes pauvres homélies ? Ne croyez pas cependant qu'emporté par un zèle indiscret je prêche mes opinions à tout venant. Je n'ai jamais cherché à inspirer des doutes aux âmes qui ont gardé la foi du charbonnier ; je réserve mes enseignements pour celles qui l'ont perdue. C'est pour cette raison que je m'adresse de préférence aux ouvriers. Au siècle dernier, le doute était une occupation ou un plaisir de grand seigneur ; il roulait carrosse, ne voyait que la bonne compagnie : financiers, traitants et marquis le priaient à leurs petits soupers et lui faisaient parfois les honneurs de leur petite maison ; mais tout à coup la terre se prit à trembler, une tempête effroyable éclata au ciel. Cette catastrophe fit réfléchir la finance et les talons rouges ; ils se dirent que, si la terre avait tremblé, c'est que la terre avait cessé de croire ; ils se repentirent, ils se rangèrent, ils prirent de l'eau bénite. Instruits par l'expérience, il en est plus d'un qui aurait voulu achever le voyage de la vie en portant sa tête sous son bras, comme saint Denis, assuré ainsi et contre le danger de la perdre et contre la crainte de s'en servir. Depuis ces terribles journées, les heureux du monde ont honni le doute ; ils regardent la foi comme

un préservatif contre les tremblements de terre, ils croient par mesure de sûreté. Éconduit de ces cercles brillants où il avait mené joyeuse vie, le doute est descendu dans le peuple ; il est allé frapper à la porte des échoppes, il s'est assis au foyer du pauvre, s'est lié d'amitié avec l'artisan et le prolétaire. Le peuple a perdu la foi : est-ce donc un crime que de lui en vouloir donner une nouvelle ? Est-ce offenser Dieu et les hommes que de rassembler des ouvriers pour leur dire : « Malheur à qui ne croit qu'à ses convoitises et à ses appétits ! Les vieux dogmes n'ont plus de prise sur vos intelligences affranchies ; vous n'admettez plus ni les prophètes ni les thaumaturges ; ne laissez pas pour cela de chérir et de vénérer dans le Christ l'une de ces âmes sublimes en qui Dieu se révèle avec plus d'éclat que dans les splendeurs mêmes du firmament !... » Voilà ce que j'ai dit à mes auditeurs. Les ouvriers genevois sont une race intelligente, raisonneuse ; ils ont le goût de s'instruire, d'argumenter. Quelques-uns goûtèrent peu mes discours et m'accusèrent d'être un *mômier qui faisait peau neuve ;* d'autres m'assurèrent que je les avais instruits et édifiés. Plusieurs sont devenus mes amis.... Le bien ne se fait qu'en détail.

« Mais convenez que par instants, ajouta-t-il, vous

avez été tenté de me prendre pour un scélérat... Oh! ne vous en défendez pas. Je connais la puissance des préjugés sur ceux mêmes qui n'en ont pas. Un malheur de ce temps, c'est que l'éducation et la vie ne sont plus d'accord. Dans votre enfance, jeunes gens, on vous enseigne qu'il est des lisières sacrées sans lesquelles on ne saurait marcher droit. En vain votre propre expérience vous démontre le contraire. Jeunes gens sans préjugés, qui vous affranchira des préjugés des autres? »

Nous rentrâmes dans la maison. Ces dames nous attendaient. Paule avait recouvré tout son calme; sa voix ne tremblait plus, un tendre incarnat avait remplacé la pâleur de ses joues. Que cette soirée passa vite! Mes regards ne pouvaient se détacher d'elle; mon cœur se fondait dans une adoration silencieuse. Au souvenir de mes doutes, le rouge de la honte me montait au front.

« Cruelle! disais-je en moi-même, pourquoi m'avais-tu abandonné? Toi présente, je crois, j'aime, j'adore.... » Je frémissais à l'idée de la quitter; comme un enfant peureux, j'aurais voulu me cramponner à l'un des plis de sa robe, m'attacher à ses pas, et, me couchant à ses pieds, m'enivrer de sa présence, qu seule me rassurait contre les fantômes de la nuit et contre mes folles crédulités.

Cependant il fallut partir. Je traversai lentement la cour. Arrivé près de la grille, je me retournai, je contemplai longtemps cette maison, asile de paix, d'amour et d'innocence. Il me sembla que toutes les étoiles du ciel se penchaient vers cet humble toit et le regardaient avec amitié.

LETTRE XII

Genève, 30 septembre.

La nuit tombait. Je m'assis en face de Paule dans l'embrasure d'une fenêtre. M. Bird et sa sœur se retirèrent dans le fond de la chambre. L'air était d'une douceur charmante. Des rosiers fleuris, le réséda et l'héliotrope nous envoyaient par bouffées leurs exquises senteurs ; on entendait le léger babil de la Bédière qui jasait à voix basse avec les saules, et au loin, par intervalles, des aboiements de chiens de garde. Paule demeura un instant silencieuse, son beau front dans ses mains ; puis, relevant la tête, les yeux baissés, elle commença son histoire en ces termes :

« Vous savez de qui je suis née. C'est à Venise que je vins au monde. J'avais deux ans quand on m'amena à Genève, dans la maison de mes grands parents, où je suis demeurée jusqu'au milieu de l'an dernier. Pourquoi j'en suis sortie, voilà ce que vous tenez surtout à

savoir. Patience ! souffrez que je reprenne de plus haut mon histoire. Paule désire que vous connaissiez Paule comme Paule se connaît elle-même.

« Je n'ai guère conservé de mon enfance que des souvenirs vagues et incertains. Jamais, je pense, esprit d'enfant ne fut plus confus que le mien et ne se débrouilla plus lentement. Je n'étais ni curieuse, ni questionneuse ; repliée en moi-même, je regardais voler les mouches sans penser à rien. Seulement il se faisait tout à coup de grands jours dans mon esprit, et j'apercevais avec surprise des choses tout ordinaires que j'aurais dû voir depuis longtemps et qui me semblaient nouvelles. Alors toute fière de ma découverte, je disais d'un ton grave : « Le ciel est bleu, les « cerises sont rouges, l'eau coule ! » Et je m'étonnais que les autres ne parussent pas aussi frappés que moi de ces sublimes vérités.

« On m'a souvent répété que je n'avais appris qu'à grand'peine à lire et à écrire, et que j'avais été le désespoir de mes premiers maîtres. Bonnes gens, veuillez me pardonner ! L'alphabet me semblait une chose contre nature. Je crois voir encore la vieille demoiselle à lunettes qui me donna mes premières leçons. Un jour qu'elle me demandait comment on écrit le mot *oiseau*, je lui répondis : « On prend un « crayon et on fait le portrait d'un canari. » Aussi,

quand plus tard j'entendis parler des hiéroglyphes des Égyptiens, je m'écriai : « Je les avais inventés « avant eux ! » Ce mot malencontreux me fut reproché à la fois comme une marque de sottise et comme un trait d'orgueil. Je crois cependant que, si j'avais l'esprit lent, j'étais bonne, douce, facile; j'aimais à plaire, j'aimais qu'on m'aimât; un reproche un peu vif me faisait fondre en larmes. Je ne crois pas m'être jamais fait punir.

« En grandissant, mon humeur devint plus inégale. Je ressentais des joies et des tristesses dont la cause m'était inconnue. Certains jours je m'éveillais dans une disposition riante qui me suivait dans mes travaux enfantins et dans mes jeux. Tout me charmait; les objets les plus simples, les plus vulgaires, me paraissaient beaux et intéressants. Un rideau agité par le vent, une fumée s'élevant au-dessus d'un toit, une vieille chatte sommeillant sur un poêle, me plongeaient dans l'extase. Je soupçonnais partout des mystères; la vie me faisait l'effet d'un conte de fées.

« La chambre où je couchais dominait un beau paysage. Le matin, à peine éveillée, je courais pieds nus à la fenêtre, et je contemplais le lac et le ciel. Ce qui me plaisait le plus, c'étaient les lignes des montagnes et des coteaux. Ces lignes onduleuses ou coupées me racontaient de longues histoires; j'y

voyais de profonds symboles dont je me piquais de pénétrer le sens. Que de niais raisonnements je faisais à ce sujet ! Sottes, mais douces chimères, dans votre chère société comme le cœur me battait follement ! Heureuse quand d'aventure, seule et libre, je réussissais à mettre la main sur un crayon ! Ivre de joie, je m'appliquais à copier de mémoire les lignes de mes montagnes, après quoi j'en inventais de nouvelles ; c'étaient des enroulements, des rinceaux, des arabesques infinies, à chacune desquelles j'attachais un sens occulte. La musique, que je commençais d'apprendre, me fournissait des termes pour classer mes courbes ; je les distinguais en majeures et en mineures, il y en avait de tristes et de gaies. Je me rappelle une certaine ligne en zigzag que je ne pouvais regarder sans m'attendrir ; elle était pour moi l'emblème d'une vie orageuse et traversée. Il me souvient aussi qu'un jour, à un grand dîner, au milieu d'une conversation qui, je m'assure, était fort grave, je m'écriai, comme sortant d'un songe : « Certainement « le bonheur est rond. » On se mit à rire ; mais mes grands parents me lancèrent à travers la table un regard terrible qui me fit rentrer sous terre.

— Il est bon que vous sachiez, monsieur Marcel, cria de sa place Mme Simpson, que ce grand-père est un butor et cette grand'mère une oie.

— Oh ! ma chère sœur !... lui dit M. Bird d'un ton de reproche.

— Mon grand'père et ma grand'mère, reprit Paule en souriant, n'étaient pas obligés d'admettre que le bonheur fût rond, ni d'admirer mon sot galimatias. Au reste, dans mes bons jours, une gronderie ne m'affectait pas longtemps : le plaisir de vivre, d'habiter un monde plein de belles courbes, la présence assidue de ces divines amies en moi et autour de moi, dissipaient bien vite mes soucis ; mais en revanche il était des semaines néfastes pendant lesquelles tout me semblait aller de travers. Je ne comprenais plus rien à rien ; mes pauvres montagnes désenchantées me regardaient d'un air lugubre, elles me disaient : « Il n'y a plus rien entre toi et nous. » Les choses et mon âme d'enfant n'étaient plus d'accord ; il était survenu je ne sais quoi qui avait rompu leur amitié. Que ces brouilleries m'étaient fâcheuses ! Mes courbes aussi me semblaient toutes changées ; elles ne répondaient plus à mes questions, elles me faisaient sentir par un certain air de hauteur que cette terre n'était pas leur patrie, et qu'elles méprisaient ce pauvre monde sublunaire et les petites filles qui l'habitent. Hélas ! je ne sentais plus leur présence en moi. Mes sentiments, comme mes gestes, me paraissaient roides, anguleux ; je n'osais plus marcher ni remuer la tête, tant je pre-

nais en déplaisance ma petite personne! Il va sans dire que dans ces moments-là, sévère pour moi-même, je n'étais pas indulgente pour les autres. Je ne voyais plus autour de moi que des figures vulgaires, désavenantes; les femmes se présentaient mal, les hommes marchaient gauchement, personne ne savait porter ses bras, les têtes tournaient avec effort comme des girouettes rouillées, tous les souliers mettaient à la gêne; on riait à faux, les voix étaient rudes ou grêles, les portes même criaient en roulant sur leurs gonds; bref, tout chagrinait mes yeux et mes oreilles. C'était la faute de mes courbes qui, soit orgueil, soit dépit, ne voulaient plus se mêler des affaires du monde.

— Il me semble, interrompis-je, que vous n'avez guère changé depuis lors. Ne me disiez-vous pas à Saint-Cergues que l'artiste apprend à danser aux passions, et que ces apprenties n'ont pas toujours l'air à la danse?

— Il est possible, poursuivit-elle, que mes idées de petite fille me soient restées, non toutefois sans se transformer un peu; mais je dois dire à ma louange que mes nerfs sont devenus plus sages: ils ne se cabrent plus comme des chevaux ombrageux. Quand je suis mécontente des autres, je ne le leur dis plus; quand je suis mécontente de moi, je me le dis tout

bas, et nous restons bonnes amies. Ce n'est pas que dans ce temps je me livrasse sans contrainte à tous les mouvements de mon humeur; à part quelques vivacités, quelques petites quintes qui passaient vite, je tâchais de prendre sur moi. D'ailleurs mes ennuis et mes joies étaient si étranges que j'avais peine à m'en démêler, et je les dissimulais de mon mieux, de peur qu'on ne m'en demandât des explications que j'eusse été fort empêchée à donner. Je n'avais qu'un seul confident, un petit cahier vert où chaque soir, avant de m'endormir, j'écrivais ce que j'appelais pompeusement mes pensées, car j'avais fini par me réconcilier avec l'écriture. J'ai gardé ce cahier. En voici les premières lignes :

« Aujourd'hui grand-papa était de bois, grand'-maman avait des ressorts d'acier ; moi-même j'ai été de carton tout le jour. Les fées m'ont abandonnée et j'ai perdu mon talisman. En vérité je suis bien malheureuse ! »

« Il était temps que mon esprit commençât à se débrouiller ; sortant de mon chaos, j'oubliais quelquefois mes chimères pour raisonner un peu sur moi-même et sur le caractère des personnes qui m'entouraient. Ces réflexions, toutes nouvelles pour moi, n'étaient pas toujours couleur de rose... O mes chers grands-parents, ne craignez pas que jamais je parle

mal de vous ! Nous nous sommes fait les uns aux autres bien des chagrins ; j'accuserai le sort et non vos cœurs. Nous nous aimions, tous nos différends sont nés d'un malentendu. Qui sait ? un jour peut-être...

— Paule, n'achevez pas votre phrase ! s'écria l'impétueuse Mme Simpson ; Paule, taisez-vous ! Vous alliez dire qu'un jour peut-être vous iriez demander à vos grands-parents pardon de tout le mal qu'ils vous ont fait. Ce serait une lâcheté que je ne souffrirai pas. Ces gens-là ont l'âme plus dure qu'une barre de fer !

— Ma sœur, ma chère sœur, lui dit de nouveau M. Bird, en ce moment Paule est plus sage que vous ; mais nous vous connaissons : votre férocité s'évapore en propos. Si l'on en venait au fait, vous vous mettriez au feu pour les gens qne vous détestez.

— C'est possible, mon cher frère, répondit-elle ; mais soyez sûr que je ne me le pardonnerais de ma vie.

— Mon grand-père, reprit Paule, négociant retiré, est un modèle de vertu et de probité ; son seul défaut est de pousser l'exactitude jusqu'à l'esprit de minutie et l'amour de l'ordre jusqu'à la superstition. Il tient son grand-livre de la vie en partie double : tout à ses yeux est dépense ou recette, et quiconque ne passe pas son temps à faire l'inventaire de sa conscience et

à dresser le bilan de ses actions est, à l'entendre, en état de faillite. Le plus grand inconvénient de cette morale est qu'à force de se regarder vivre on ne vivrait plus; un parterre attentif lorgnerait une scène vide. Quant à ma grand'mère elle est bonne, charitable, affectueuse ; mais puisqu'il faut tout dire, elle parle un peu trop de son cœur et le fait intervenir où il n'a que faire. Son exclamation favorite est : « Ménagez mon cœur ! Vous avez offensé mon cœur ! » Aussi à la moindre peccadille qui m'échappait, après que mon grand-père, lugubre comme le tribunal des Dix, m'avait fait subir un minutieux examen de conscience, ma grand'mère me faisait agenouiller devant elle, et d'une voix émue, les yeux pleins de larmes : « Vous avez offensé mon cœur, me disait-elle. Faut-il croire que vous-même vous n'en avez point? Avez-vous réfléchi à toutes les obligations que vous nous avez? » Suivait un long dénombrement de tous les bienfaits dont j'étais comblée; la litanie se terminait par cette phrase sacramentelle : « Vous recevez de nous le pain du corps et le pain de l'âme. » Tant de paroles m'étourdissaient, je restait parfois comme ensevelie sous cette avalanche de grands mots ; de quoi s'agissait-il pourtant? de quelque étourderie, d'un pot à lait renversé, d'un accroc fait à une robe neuve. Deux mots : Paule, vous êtes

une écervelée ! — et une tape sur la joue, m'eût-elle fait un peu de mal, voilà ce que je méritais ; mais me parler de mon cœur ! A l'âge que j'avais, on ne sait où le prendre.

« Jugez de ce qu'éprouvait en présence de ces deux graves personnes une fillette un peu trop éprise de billevesées, mais douce, candide, dont le plus grand bonheur eût été de s'épancher sans contrainte, de savourer les douceurs d'une confiance ingénue. Je ne sais ce que je redoutais le plus, les sermons et la majesté solennelle de mon grand-père ou les effusions de sensibilité de ma grand'mère. Peu à peu je pris l'habitude de tout écouter en silence : retirée dans ma coquille, je laissais passer l'orage, après quoi le limaçon remontrait timidement ses cornes, car il croyait au soleil et l'attendait ; mais le soleil qui luisait chez nous n'était qu'un soleil frileux d'hiver. Mes grands-parents se déridaient rarement : l'un par sévérité d'humeur, l'autre par sentiment, ne trouvaient pas dans la vie le plus petit mot pour rire ; tout tirait à conséquence, les moindres détails étaient des affaires d'État, tout était gravement pesé, discuté. Je sais bien que la vie est une personne sérieuse, mais elle n'est pas collet-monté, et il ne lui déplaît pas qu'on sache par instant jouer avec elle. Assurément celui qui a créé le monde n'est pas un pédant.

« Plus je m'habituais à rentrer dans ma coquille, plus je devenais réfléchie, perspicace, *car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?* et ma sagacité naissante faisait des découvertes dont je n'avais pas lieu de m'applaudir. Ce que j'aperçus d'abord et qui me chagrina beaucoup, c'est que j'étais pour mes deux tuteurs un sujet d'inquiétudes, de perpétuelles alarmes. Leur défiance faisait sans cesse le guet autour de moi, ils m'épiaient, soupçonnaient mes intentions. Ce qui dans un autre enfant eût passé pour une saillie de jeunesse, m'était imputé à crime. Dans mes actions les plus innocentes, ils croyaient voir percer des penchants dont la perversité les effrayait. Mes penchants ! que de fois n'ai-je pas entendu mes grands-parents s'entretenir d'un ton de mystère de mes penchants ! A quoi bon ces longues consultations, ces hochements de tête, ces soupirs entrecoupés ? Dieu sait qu'être aimée, mais aimée comme je l'entendais, et pouvoir parler de mes courbes à ceux qui m'aimaient, c'est le terme où s'arrêtait l'audace de mes rêves de bonheur les plus effrénés.

« Il est dur de se sentir suspect. A tout âge, mais surtout dans l'enfance, un cœur bien né ne s'y accoutume qu'avec peine. Sur quelque ton que fût montée mon humeur, on y trouvait toujours quelque chose qui passait les bornes de la discrétion et trahissait un

naturel déréglé. Dans mes bons jours, me sentant le cœur libre et léger, m'arrivait-il de sauter, de gambader, un regard sévère mettait aussitôt fin à mes ébats. Un matin, comme j'étais entrée au salon en dansant, ma grand'mère fit un geste d'épouvante, et, se penchant à l'oreille de mon grand-père, je l'entendis murmurer d'un ton tragique : « Elle a fait un entrechat ! » A coup sûr, c'était sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose. Je répétai plus d'une fois entre mes dents, avec un mélange de terreur et d'orgueil, cette phrase mystérieuse : « Elle a fait un entrechat ! » Le soir j'écrivis dans le cahier vert : « Aujourd'hui grand'maman a eu peur, parce que j'ai fait un *entre... !* » Mais qu'était-ce qu'un entrechat ? Je n'en avais qu'une idée fort confuse.

« Après cela, si l'on me reprochait d'être trop gaie, ne croyez pas qu'on approuvât davantage l'état de langueur et de rêverie où me jetaient par instants le départ des fées et la perte de mon talisman. « Que faites-vous près de cette fenêtre ? Je n'aime pas à vous voir muser. L'oisiveté est la mère des mauvaises pensées. » Et, pour écarter les mauvaises pensées, on me condamnait pendant de longues heures à tricoter d'arrache-pied et à ourler des mouchoirs, deux manières de passer le temps que j'avais en aversion.

« La seule tristesse qui plaise à Dieu, me disait-on encore, c'est la contrition. — Qu'est-ce que la contrition, bonne maman? — C'est le regret d'avoir péché. » Ainsi à dix ans on me demandait d'avoir le cœur contrit, et souvent, par certains regards pleins à la fois de reproche et de pitié, on me faisait sentir que j'avais quelque chose à me faire pardonner, qu'il y avait dans mon passé si court je ne sais quelle tare secrète, qu'on s'en taisait par charité, que le monde consentait à fermer les yeux, mais que j'étais tenue à racheter ma honte par de grandes soumissions et les humilités d'une pénitente. Je ne me doutais guère que mon crime fût d'être née, que ma honte c'était ma mère, et que mes grands-parents tremblaient jour et nuit que je ne ressemblasse à cette mère coupable dont le souvenir s'était effacé de mon cœur, dont le nom souillé n'avait jamais été prononcé devant moi... Elle a fait un entrechat! Grand Dieu! n'y avait-il pas de quoi trembler?

« C'est ainsi qu'avec le progrès de l'âge et de la réflexion ma vie allait s'assombrissant. Heureusement j'avais un fonds naturel de gaieté qui résistait. Je pleurais quelquefois, mais mes yeux étaient bientôt secs, ma gaieté de papillon buvait mes larmes. Cependant, lorsque plus tard je me trouvai en face de la douleur, je me souvins de l'avoir entrevue

autrefois, et je dis : C'est une figure de connaissance... Oh ! combien de fois je fus sur le point de me jeter aux genoux de ma grand-mère en m'écriant : Chère bonne maman, vous m'aimez, je le sais ; jamais je n'eus à me plaindre de vos rudesses, vous voulez mon bien, vous me prodiguez vos soins, et pourtant, en dépit de vos bontés, je crains de devenir malheureuse auprès de vous. Écoutez-moi, vous me donnez le pain à discrétion, mes joues pleines le prouvent assez ; de grâce, accordez-moi aussi la vie à discrétion !... — Mais je n'osais lui tenir ce langage, j'aurais craint d'*offenser son cœur*. Je me taisais, et je songeais, et je sentais que ses alarmes et mes silences élevaient entre nous une barrière qui de jour en jour nous séparait davantage.

« J'avais douze ans lorsqu'un propos imprudent amena une crise dans ma vie. Ma grand'mère avait depuis peu à son service une femme de chambre qui avait su capter toute sa confiance par son ton réservé et ses airs radoucis. La fine pièce, que son métier de sainte-nitouche fatiguait, se dédommageait avec moi ; dans nos tête-à-tête sa langue allait toujours, et cette langue-là était bien affilée. Un soir, en me déshabillant :

« — Vous avez les yeux rouges, me dit-elle, vous avez pleuré ? Il faut ménager vos beaux yeux, made-

moiselle. C'est avec ces pipeaux-là que vous attraperez un jour un mari.

« — Suzanne, lui répondis-je, je ne me soucie pas du tout d'avoir un mari; mais j'ai été bien triste ce soir parce que grand'maman m'a beaucoup grondée. Elle avait été bien bonne avec moi tout le jour, elle avait même ri une fois; mais tantôt, en tricotant, j'ai laissé couler deux ou trois mailles, et elle m'a dit : « Paule, à quoi rêvez-vous? » Je lui ai répondu que c'était à un vieux chêne que nous avions vu à la promenade. Un moment après, une de mes aiguilles est tombée : « Ah çà! a-t-elle répété avec humeur, à qui donc en avez-vous? — Bonne maman, c'est encore à mon vieux chêne. Il est si beau! » Mais je n'ai osé lui confier que le chêne et moi nous nous étions parlé, et que je pensais à lui, parce que j'étais sûre qu'il pensait à moi. « Vous êtes une folle! m'a-t-elle dit, et on se rirait de vous, si on vous entendait. — Mais, bonne maman, c'est le chêne qu'il faut gronder; je vous jure que je ne cours pas après lui et que c'est lui qui vient me chercher. » Alors elle se fâcha tout de bon, et me dit d'un ton très-sévère qu'un chêne n'est qu'un chêne et que je ferais mieux de m'occuper de mon tricot que d'avoir de mauvaises pensées.

« — Rêver à un chêne! murmura Suzanne entre ses dents, passe encore si c'était à un joli garçon!

« — Tu ne sais ce que tu dis, répondis-je. Tu ne me comprends pas plus que les autres. Ah! je suis bien malheureuse!... Et je recommençai à pleurer.

« — Allons, ne vous désolez pas, reprit-elle. Il est certain que votre vie n'est pas trop gaie. Vous n'avez point d'amies de votre âge avec qui jaser, vous n'allez jamais au bal, vous êtes du matin au soir avec de vieilles gens qui ne rient pas tous les jours. Patience! petit poisson deviendra grand; vous n'aurez pas toujours douze ans, et vos fameuses fées, que vous me rabâchez sans cesse, vous feront cadeau d'un joli mari....

« — Que tu m'ennuies avec tes maris! lui dis-je avec impatience. Tout ce que je voudrais, c'est que mes fées rajeunissent un peu grand'maman. Avoir une maman jeune, cela doit être bien agréable!

« — Ah! par exemple, dit-elle étourdiment, ce n'est pas ce qui vous manque.

« — Oui, fis-je en soupirant : je sais bien que j'ai eu autrefois une jeune maman; mais je sais aussi qu'elle est morte depuis longtemps. »

« Elle ne répondit pas; mais il lui échappa un sourire, accompagné d'un claquement de langue. J'étreignis son cou entre mes deux mains :

« Parle, lui dis-je, serait-il vrai....

— Ah! doucement, dit-elle, vous m'étranglez!...

Mais je suis sûre que vous ne saurez pas tenir votre langue.... Vous me promettez le secret?... Eh bien! oui, votre jeune maman vit encore. »

« Je me sentis rougir jusqu'au blanc des yeux, et je crus que le souffle allait me manquer; tout tournait autour de moi. Dès que je pus parler :

« Si elle vit encore, dis-je d'une voix étouffée, pourquoi ne vient-elle pas ici?

— Dame ! c'est une autre affaire. Vos grands-parents la détestent; ils lui en veulent de s'être fait épouser de votre papa.... Et puis, ajouta-t-elle d'un ton mystérieux, vous n'avez pas à vous glorifier de votre jeune maman. Elle passe son temps....

— A quoi, Suzanne? à quoi?

— A faire des pirouettes devant le monde avec des jupes bouffantes qui lui viennent aux genoux. »

« J'eus peine à la laisser partir; je l'accablais de questions. Un monde de pensées nouvelles venaient de s'ouvrir à moi; mon cœur battait à éclater. De toute la nuit je ne pus fermer l'œil. A déjeuner on remarqua ma pâleur, mes yeux cernés. J'alléguai un malaise, une migraine; mais tout à coup, malgré moi, la bombe partit :

« Bonne maman, dis-je en changeant de couleur à chaque mot, est-il vrai que j'ai une jeune maman qui est la première danseuse de Venise? »

« Je renonce à vous peindre la scène qui suivit; elle fut terrible. Ma grand'mère fondit en larmes, eut une attaque de nerfs. Non, jamais elle ne s'était écriée avec autant de véhémence : « Vous avez offensé mon cœur! » à quoi mon grand-père ajouta d'un ton funèbre : « Vous nous avez offensés, Dieu et moi! » C'était la formule qu'il réservait pour les grandes occasions. Le lendemain, le surlendemain, il y eut bien des larmes versées, bien des coups de tonnerre; ce ne fut qu'à force de soumissions et de promesses que j'obtins mon pardon. Il va sans dire que Suzanne fut chassée; elle n'eut que le temps de faire ses paquets. Ce fut peut-être un bonheur pour moi, car cette fille ne tenait pas école de sagesse. Je ne laissai pas cependant de la regretter beaucoup, et il se mêla un peu de remords à mes regrets : je l'avais mal payée de sa complaisance.

« Vous croirez sans peine que je ne reparlai à âme qui vive de ma jeune maman; mais cette chère inconnue devint le centre et presque l'unique objet de toutes mes pensées; je lui vouai un culte pareil à celui qu'une bénédictine rend au saint-sacrement : c'était vraiment l'adoration perpétuelle. Adieu mes courbes! Elles furent détrônées, — ou plutôt tout se concilia dans ma tête. En dépit du ton cavalier dont s'était exprimée Suzanne, j'avais deviné que la danse

est un art; je me persuadai que ma jeune maman était la favorite de mes fées, une prêtresse vouée au service de leurs autels, et qu'elle avait reçu de ses divines patronnes la mission d'inspirer aux hommes l'amour des belles lignes et de leur enseigner les lois de la cadence, les secrets de l'harmonie, l'art d'exprimer par les grâces de l'action l'accord des sentiments et des pensées. Quand j'étais seule, fermant les yeux, je croyais voir un rideau se lever, et ma jeune maman m'apparaissait, pétrie de grâce, éblouissante de beauté; ses yeux rayonnaient comme des étoiles, un rhythme cadencé réglait tous ses mouvements; par ses postures et ses attitudes, elle révélait à une foule émue le grand mystère des lignes onduleuses, que connaissent les soleils et les oiseaux, et qui échappe au vulgaire humain, — et cette foule enthousiaste abjurait sa grossièreté native en tombant aux pieds de la prêtresse.... Oh! que n'eussé-je pas donné pour la voir une fois, une seule fois, en chair et en os! Avec quelle contention d'esprit je cherchais à me représenter ses traits! J'avais décidé que je lui ressemblais un peu, mais comme une pâle copie ressemble à un parfait modèle. Je décidai aussi qu'elle m'aimait comme je l'aimais, et que nos âmes communiquaient à travers l'espace. Je la sentais errer autour de moi, elle me regardait, elle me parlait.

Bien souvent je m'éveillais en sursaut dans la nuit en poussant un cri et inondée de larmes ; elle m'était apparue en songe et m'avait embrassée.

« Dix-huit mois s'étaient écoulés depuis l'expulsion de Suzanne, quand un matin ma grand'mère m'annonça une nouvelle si extraordinaire que j'en demeurai muette d'étonnement. Un grand bal de souscription devait être donné au casino à l'occasion de je ne sais quelle fête patriotique. Mes grands-parents avaient décidé de me conduire à ce bal. Voilà ce que m'annonça ma grand'mère. Elle eût battu un entrechat devant moi que ma surprise n'aurait pas été plus grande. Je fus livrée sur-le-champ aux mains des couturières, qui me firent la plus jolie robe du monde. Ces apprêts m'enchantaient ; je croyais rêver. Enfin le grand jour arriva. Vêtue de blanc, avec des nœuds de rubans sur les épaules et au corsage et un bouquet à la main, je partis, la tête pleine de chimères et portant toutes les fées dans mon cœur. J'avais peine à me reconnaître dans ma gloire ; il me semblait que je venais de prendre l'habit de religion des grâces et que j'entrais dans mon noviciat, et assurément j'avais une ferveur de novice. Nous arrivons ; il n'y avait encore dans la salle que quelques groupes qui stationnaient çà et là, laissant entre eux un grand espace vide. A travers cet espace, mes regards se portèrent

sur une belle jeune femme d'une merveilleuse beauté et d'une exquise élégance qui dans le fond de la salle, assise au bout d'une banquette, un éventail à la main, semblait considérer avec attention tous les arrivants. En m'apercevant, elle ne put retenir un geste ; ce mouvement me frappa comme sa beauté et ses grâces exotiques. Nous fîmes quelques tours dans la salle. Elle me regardait toujours avec une étrange fixité, et mes yeux ne pouvaient non plus se détacher d'elle. Je ne sais ce qui se passait en moi ; apparemment mes rêves la reconnaissaient. Au bout de quelques instants, mes grands-parents semblèrent embarrassés ; ils se dirent à l'oreille quelques mots mystérieux que je saisis au vol, et battirent en retraite du côté du vestibule. Alors un trait de lumière traversa mon esprit ; m'arrachant de leurs mains, ivre, ne voyant rien, et comme poussée par une force magique, je m'élance, je vais droit à cette femme, je la regarde, et je couche ma tête sur ses genoux en lui disant : « C'est vous qui êtes maman. » Une étreinte passionnée, un baiser convulsif fut la réponse.

« Que s'était-il passé ? Ce n'est pas sans de violents combats intérieurs que ma pauvre mère s'était décidée à me céder à mes grands-parents. Elle avait longtemps résisté et ne s'était rendue qu'aux supplications de mon père, heureux d'acheter à ce prix

son pardon et la reconnaissance de son mariage. Depuis qu'elle m'avait perdue, mon image n'avait cessé de la hanter, et je ne me trompais pas quand j'aimais à me figurer que nos deux âmes se cherchaient l'une l'autre à travers les distances. Avec le temps, son désir de me revoir était devenu un supplice ; mais mes grands-parents n'avaient répondu à ses requêtes que par le plus mortifiant des refus. Sans se laisser décourager par leurs duretés, elle venait de leur faire écrire par mon père qu'elle avait contracté un engagement avec le théâtre impérial de Saint-Pétersbourg, qu'en quittant Venise elle passerait par Genève, qu'il lui fût permis du moins d'avoir en leur présence une entrevue de quelques heures avec son enfant. Après bien des hésitations, ils lui accordèrent sa demande. Il fut décidé qu'on me conduirait à ce bal, que ma mère s'y rendrait incognito ; mais elle dut s'engager à ne me point approcher, à ne point se faire reconnaître, à ne pas m'adresser un seul mot. C'était de leur part une recherche de cruauté qui flattait leurs ressentiments ! Ils avaient compté sans l'imprévu.

« Ma joie fut courte. Malgré mes supplications, on m'arracha des bras de ma jeune maman ; on m'emporta, on me ramena au logis éplorée, sanglotante. Il paraît qu'à peine arrivée je fus prise du plus violent

accès de fièvre et de délire ; je me tordais les bras, je battais la campagne, j'appelais ma mère à grands cris. La tendresse de mes grands-parents s'alarma ; ils firent mander un médecin. Mon état lui parut grave. Ce ne fut qu'au bout de douze heures que la fièvre se ralentit. Dès que j'eus repris connaissance, serrant les mains de ma grand'mère dans les miennes, je lui dis avec une netteté d'accent et de décision qui n'était pas de mon âge : « Si vous ne voulez pas que je meure, permettez-moi de revoir ma mère. Je vous aime, je ne veux pas vous quitter ; souffrez seulement que je passe quelques heures avec elle, après quoi je reviendrai ici, et vous aurez en moi la petite-fille la plus docile et la plus reconnaissante que vous puissiez désirer. » Du ton dont je les prononçai, ces paroles firent impression ; d'ailleurs le médecin plaida ma cause, déclara que, si on me refusait, il ne répondait plus de moi. Ma prière fut écoutée, et à deux jours de là, à la nuit tombante, un beau monsieur vint me chercher, m'enveloppa dans un grand manteau et, m'emportant dans ses bras, s'élança avec moi dans une voiture. C'était mon père.

« Un vieux colonel genevois, très-dévot à Terpsichore et lié d'ancienne date avec mes parents, leur avait offert l'hospitalité dans sa maison située à l'extrémité d'un des faubourgs. C'est là que ma mère

m'attendait. En chemin, mon père ne pouvait se lasser de me regarder, de m'embrasser. Je me prêtais à ses caresses, sans les lui rendre. Émue, confuse, je ne savais où j'en étais. « Comme tu lui ressembles ! » me disait-il, — et il me parlait de ma mère en amoureux, car après treize ans de mariage ils s'aimaient encore comme deux tourtereaux, ce qui alors me parut fort naturel et ne m'étonna qu'après coup, quand je connus un peu mieux la vie. Enfin la voiture s'arrêta, nous descendîmes. Poussant la porte d'un grand salon bien éclairé, mon père s'écria : « Nous voici ! » Ma mère était seule, au coin du feu, ses coudes sur les genoux, son front dans les mains. Elle tressaillit, se leva, se jeta sur moi comme une lionne sur sa proie. Elle m'enleva dans ses bras, me pressa contre son cœur à m'étouffer, me couvrit de baisers délirants. Ses étreintes étaient si violentes que je sentais tous mes os craquer ; mais je n'avais garde de me plaindre. N'avais-je pas soupiré longtemps après de telles meurtrissures ?

« Quand elle eut assouvi sa première fureur de tendresse, elle m'assit dans un fauteuil et se mit à genoux devant moi. Ses cheveux dénoués tombaient en désordre sur ses épaules, ses yeux étincelaient, ses noirs sourcils se contractaient ; son cœur outragé était à l'orage et se soulagea par un torrent de paroles entrecoupées :

« Elles nous méprisent donc bien, s'écriait-elle, ces sottes bourgeoises avec leurs airs guindés et leurs figures de magots ! Dieu ! que je les hais, qu'elles me semblent ridicules ! En est-il une seule qui sache marcher, se tenir ? Va, je ne m'y trompe pas, elles nous jalousent, elles nous envient nos grâces, nos talents, notre gaieté, la couronne de reine que nous portons au front. Elles, nous mépriser ! Oui-da ! Et qu'ont-elles donc de plus que nous ? Qui voudrait donner deux liards de leurs fausses vertus confites dans l'orgueil et dans le fiel ?... Et tirant de son sein un crucifix, elle s'écria en l'agitant dans l'air : « Crois-moi, petite, mes pirouettes sont plus agréables à ce Dieu qui nous regarde que toutes les singeries et les roulements d'yeux de ces bégueules ! »

« Je l'écoutais en silence, un peu effrayée, immobile, si ce n'est que par instants je passais mes petites mains sur son front pour en effacer les plis qu'y dessinaient ses sourcils contractés. Peu à peu elle se calma.

« Tu n'aimes donc pas mes colères ? me dit-elle. Je m'en vais rire un peu pour te faire plaisir. »

Son visage s'éclaircit, elle devint gaie, badine ; son âme était douée d'une mobilité d'oiseau. Elle me pressa de questions, et la naïveté de mes réponses la fit sourire. Elle me demanda si j'étais heureuse ; je l'assurai qu'oui ; je ne me plaignis de personne, je

lui parlai de mes grands-parents avec un tendre respect.

« Ah çà ! me dit-elle, en se reculant, est-ce que tu aurais passé à l'ennemi ?

« — Chère maman, répondis-je, que parlez-vous d'ennemis ? Un jour on s'expliquera, et nous nous aimerons tous. »

« Elle partit d'un éclat de rire, et se tournant vers mon père :

« Frédéric, elle est bien votre fille. Elle croit comme vous à la vertu magique des explications. Malheureusement voilà plus de douze ans que j'attends sous l'orme. »

« Quand elle m'eut bien questionnée, elle me demanda quel était le plus grand plaisir qu'elle pût me faire. Je me jetai à son cou, et je lui dis en rougissant :

« Petite maman, j'ai bien souvent rêvé de vous. Je voudrais vous voir une fois comme vous vous montrez au théâtre.

— Qu'à cela ne tienne ! » me répondit-elle, et elle sortit du salon en courant.

« Après vingt minutes d'attente, la porte se rouvrit et donna passage à une créature éblouissante, celle que j'avais vue dans mes rêves, une vraie sylphide vêtue de gaze blanche, et les épaules ornées de deux ailes mignonnes. Elle se mit à voltiger dans le

fond de la salle ; elle allait, venait, glissait, courait, sautait ; par instants immobile sur la pointe du pied droit, elle se penchait vers moi avec des ondoiements de cygne, tandis que sa jambe gauche, rejetée en arrière, agitait l'air de ses frémissements mutins, — tout à coup elle bondissait jusqu'au plafond. On eût dit un papillon qui, posé et bercé sur une fleur, a vu s'approcher un doigt menaçant et prend sa volée. Une légèreté aérienne, une grâce enchanteresse animaient toute sa personne, et il s'y mêlait une sorte de mélancolie capricieuse, la sauvagerie charmante d'un être ailé qui a peine à s'apprivoiser avec la terre et qui médite sa fuite dans l'espace. Insensiblement elle se rapprochait de moi, et bientôt elle se mit à tournoyer rapidement autour de ma chaise, décrivant des cercles toujours plus étroits. Éperdue d'admiration, je la contemplais en silence, quand soudain elle me saisit dans ses bras et m'emporta en tourbillonnant. Alors je murmurai à son oreille :

« Bonne sylphide, ouvrez vos ailes et partons ensemble pour le ciel ! »

Elle me posa sur un sopha, et, s'asseyant près de moi :

« Ah ! petite, me dit-elle, tu t'imagines donc que les sylphides font des *parties de ciel* quand il leur plaît ! Hélas ! on les tient de bien court ici-bas ! elles

sont les esclaves des directeurs, des auteurs, des compositeurs, des maîtres de ballet, des journalistes, des coiffeurs, des habilleuses, et, pour brocher sur le tout, de sa majesté le public, sotte majesté, je t'assure, qui bâille aujourd'hui de ce qu'elle admirait hier, qui sifflera demain ce qu'elle applaudissait aujourd'hui, et dont il faut mendier les suffrages et adorer la sottise.... Et puis il y a des jours, vois-tu, où tout pèse, tout chagrine, tout blesse, des jours de guignon où les cheveux font mal, où les épingles piquent, où les souliers gênent....

« — O petite maman, interrompis-je, à qui le dites-vous ? Il est des jours où je sens que tout va de travers et où je n'ose plus penser à moi, tant je me prends en grippe.

« — Ah ! tu connais ça ! dit-elle. Et ces jours-là, que fais-tu donc ?

« — Je pousse de gros soupirs quand grand'maman n'est pas là.

« — Moi, je souris et je fais des pirouettes. Tu vois que je suis plus heureuse que toi ; mais, pour supporter mon bonheur, il faut avoir, je te le jure, une gaieté robuste, des nerfs d'acier, la fièvre du mouvement, le diable au corps et un bon ange qui s'appelle Frédéric, et avec lequel on se console en riant de toutes les misères de ce bas monde. »

« A ces mots, elle s'élança vers mon père, le prit par la taille, et me montrant du doigt :

« Comme on voit bien, dit-elle, que cette petite fille est à nous et qu'elle est née d'une sylphide et d'un bourgeois de Genève ! Elle a mes yeux, ma bouche, mes cheveux, mes pieds. L'autre soir, quand elle a traversé la salle de bal, elle glissait dans l'air comme une sylphide. O que nenni ! regardez son dos, elle n'a point d'ailes. Petite, vous avez beau glisser, vous ne serez jamais qu'une *marcheuse*. C'est que votre père n'est pas un sylphe. En vérité, vous tenez de votre grand-père, rue des Chanoines, n° 23, un petit air de gravité où je ne me reconnais pas. Je ne sais quel poëte parle de ces gens qui *pèsent sur tout et sur qui tout pèse*. Vous en tenez, ma fille, et on s'aperçoit que vous réfléchissez. Une sylphide qui réfléchit ! cela ne s'est jamais vu. »

« Elle fit cinq ou six entrechats ; puis, revenant vers moi et me pinçant la joue :

« Écoute-moi bien, dit-elle. Je vais danser dans un pays où il fait froid. J'y resterai trois ans, après quoi je rentrerai mes jambes dans le fourreau, car je me fais vieille, bien qu'il n'y paraisse pas. Alors je reviendrai ici, et, comme tu dis, on s'expliquera avec ta bégueule de grand'mère ; je lui montrerai qu'une danseuse sait tenir une maison, faire la cuisine. Jus-

que-là, tâche de l'aimer, si faire se peut, et oublie ce que je te disais tantôt. J'étais en colère, cela arrive à tout le monde. »

« Elle ôta ses chaussons et me les présenta en disant :

« Je les avais aux pieds quand pour la dernière fois j'ai dansé *le pas de l'ombre* à Venise. C'est pour cela que je les ai gardés. Je te les donne ; ils te parleront de moi. »

« Et après m'avoir considérée un moment en silence :

« Je lis dans ton cœur, s'écria-t-elle ; je te calomniais, tu as des ailes, mais tu es une fourmi ailée. Une vie bourgeoise et une âme d'artiste, que ce soit là ta devise. Je m'en vais la graver sur ton front avec un baiser. »

« C'est sur ce mot, sur ce baiser que nous nous séparâmes. Quand je fus remontée en voiture, je fondis en pleurs ; mais je pensai à ma grand'mère, je résolus d'avoir l'air content en la revoyant. Je refoulai mes sanglots. Je l'abordai le sourire aux lèvres. Elle parut étonnée, m'interrogea, essaya de me faire causer. Je me tins sur la réserve.

« J'ai été contente de voir ma jeune maman, lui dis-je en l'embrassant, mais je suis bien contente aussi de vous revoir.

« — A d'autres ! à d'autres ! » fit-elle en haussant les épaules.

« Mais je vis bien que mes manières et mon ton lui plaisaient. Cependant, convaincue que je venais de respirer un air infecté, elle me traita en conséquence ; pendant plusieurs jours, je fus catéchisée, et l'on travailla à me purifier par de grandes fumigations de morale.

« Béni soit le médecin qu'on avait fait appeler pour couper ma fièvre ! C'était un homme de sens et de cœur ; j'ai pleuré sa mort, et sa mémoire me sera toujours chère. J'avais prononcé dans le délire je ne sais quelles paroles dont il fut frappé, et qui le touchèrent. Il fit entendre à mes grands-parents que dans l'intérêt de ma santé ils ne devaient pas trop contrarier mes goûts :

« C'est une âme ardente, faites la part du feu. »

« Après avoir pris le temps d'y réfléchir, ils se décidèrent à me laisser apprendre le dessin et la peinture ; mais auparavant ils me mirent en garde contre tous les dangers de ce qu'ils appelaient les arts d'agrément.

« Une jeune fille qui se respecte, me disaient-ils, ne prend au sérieux que le tricotage, la couture et le catéchisme. »

« Dans notre voisinage demeurait un bon vieux peintre à cheveux blancs ; trois fois la semaine il tenait école pour les jeunes filles. Je fus envoyée chez lui, et bien m'en prit, car, sans être un grand peintre,

il savait enseigner. Je fus bientôt son élève favorite. Il était confondu, disait-il, de la rapidité de mes progrès ; il m'appelait son cher prodige. Dans son enthousiasme, il m'assurait qu'un jour je ferais parler de moi, prophétie à double sens qui ne s'est que trop accomplie. Mais comment vous dire mes transports, mes ravissements ? J'étais enfin initiée à ces grands mystères qu'avait pressentis mon enfance. Je me comparais à un muet qui vient de recouvrer l'usage de la parole ; après avoir langui longtemps dans la captivité du silence, il peut enfin révéler aux autres et à lui-même les pensées confuses qui fermentaient sourdement en lui ; les mots les plus communs lui sont sacrés, car ils portent dans son esprit des clartés imprévues ; il ne les peut prononcer sans une religieuse émotion, et il bénit ses divins libérateurs. Tel était mon état. Les lignes et les couleurs étaient la seule langue dans laquelle je pusse exprimer mes pensées, et je sentais que je ne mourrais pas sans m'être connue.

« Mes grands-parents durent s'applaudir de leur complaisance, car mon caractère devint plus égal. Je fus délivrée de cette inquiétude qui faisait mon tourment et le leur. J'ai toujours pensé que la joie n'est pas en nous la récompense de la vertu, mais qu'elle en est la source. M. Bird m'a fait connaître qu'un

philosophe l'avait dit avant moi. Il paraît que je n'ai pas devancé en toutes choses les Égyptiens. Quoi qu'il en soit, en devenant plus heureuse, je devins plus sage et meilleure ; je redoublai d'attentions pour ma grand'mère, j'appris à lui sacrifier gaiement mes caprices, à lui mieux cacher mes répugnances.

« Aussi bien mon entretien avec ma mère avait laissé en moi des traces profondes. Elle m'avait fait rabattre de mes idées sur la félicité des sylphides. Une vie bourgeoise et une âme d'artiste, cette devise me revenait souvent à l'esprit. Je me fis faire en secret un cachet qui représentait une fourmi ailée, et je décidai que ce serait là mon emblème. Plus mon esprit mûrissait, mieux je comprenais que la poésie est une chose qu'on porte avec soi partout, qu'elle s'accommode à toutes les situations, qu'une vie réglée et uniforme est une bonne vie pour qui aime à se chercher et à se trouver, qu'il est un art de se laisser bercer par l'habitude sans s'endormir, et que nos plus belles aventures sont nos pensées. Un nid tranquille, et de ce nid regarder le ciel !... Quel sort serait plus beau ? Dans mes rêves de bonheur, je me figurais une maison écartée fort semblable à celle-ci ; ma mère en était l'âme, j'en étais la ménagère ; un trousseau de clefs pendait à ma ceinture et ne me gênait point pour charger ma palette ; autour de la

maison, un verger, une charmille, des bruits d'eau courante. Je vivais là avec mes grands-parents guéris de leurs préjugés, réconciliés avec les sylphides, et dont le front s'éclairait d'un rayon de douce gaieté. Ah! les bons amis qui venaient nous voir, cœurs simples et profonds, âmes indulgentes et douces, voyant la vie de haut et se plaisant à raisonner sur les belles choses... Monsieur Bird, madame Simpson, comme mon cœur vous appelait!... Mais, l'avouerai-je? dans la maison de mes rêves, il n'y avait point de place pour un Marcel.

— Que vous aviez raison! cria Mme Simpson, ce sont de vrais trouble-fête que les Marcel.

— C'est ce que nous verrons, madame, lui répondis-je.

— Malheureusement, reprit Paule, la société que voyaient mes grands-parents ne répondait guère à mes souhaits. Ils aimaient à recevoir et toujours à grands frais. Après un dîner qui ne durait guère moins de trois heures, on passait au salon. Assise dans mon coin, j'aurais bien voulu me boucher les oreilles, car ce que j'entendais n'était pas propre à me dilater le cœur. Mon grand-père avait un faible pour les gens médiocres; il semblait croire que l'étroitesse d'esprit est une garantie de moralité. C'est là-dessus qu'il s'était réglé en choisissant ses amis, et je vous assure

qu'il avait eu la main heureuse. Le commérage et la médisance défrayaient le plus souvent la conversation; on parlait aussi de Dieu et des affaires, et ces deux sujets étaient traités sur le même ton, ou, pour mieux dire, ces gens-là parlaient de Dieu en hommes d'affaires et des affaires avec une sorte de religieuse onction. En revanche, s'ils n'entendaient pas raillerie sur certains chapitres, moins conséquents que mon grand-père, qui, lui, ne riait jamais, ils faisaient sur tout le reste assaut de plaisanteries. Ils ne respectaient rien; l'admiration leur semblait une grande duperie. A leurs yeux, poëtes et artistes n'étaient que des bateleurs qui faisaient plus ou moins bien la parade; il n'était pas de belle action qu'ils ne trouvassent moyen d'expliquer par de sordides motifs d'intérêt, ni de grand homme qu'ils ne mesurassent à l'aune des valets de chambre, de telle sorte qu'à les entendre, les sermons exceptés et les écus, ce pauvre monde n'était qu'un théâtre de la foire.... Quant aux femmes, elles n'avaient pas envie de rire; tout leur semblait grave et périlleux : elles regardaient l'enthousiasme, l'imagination, toute supériorité de l'esprit comme autant de dangers et de piéges tendus à la vertu; elles se savaient beaucoup de gré d'avoir su s'en garantir, et se faisaient un mérite de leur médiocrité, dont la nature cependant avait fait toutes les avances. Leur morale

se composait d'une foule innombrable de petites observances et de petites conventions qu'elles prétendaient imposer à tout le monde. Malheur à qui s'en écartait! il était condamné sans rémission. Leur mot favori était : « cela se fait, cela ne se fait pas. » La plupart faisaient apprendre la musique à leurs filles, parce que *cela se fait*; mais un jour je les entendis déclamer à l'envi contre une malheureuse jeune fille qui, dans une soirée, s'était permis de chanter *avec expression*. Ce fut un tolle général. « Elle est perdue! disait-on; elle ne trouvera jamais à se marier. » Toutes ces puérilités, tous ces petits propos débités d'un ton aigre-doux, toutes ces petites passions hargneuses qui se déguisaient en vertus, m'inspiraient un éloignement mortel; l'air me manquait, j'étais oppressée de tristesse. Ma seule ressource était de porter toujours dans la poche de ma robe l'un des jolis chaussons de satin rose que m'avait donnés ma mère. Quand il me prenait envie de pleurer, je tâchais de le toucher du bout du doigt, et je sentais mes larmes s'arrêter comme par un charme magique.

« La médiocrité est malveillante et soupçonneuse. Quelques efforts que je fisse pour me faire bien venir des amis de mes grands parents, leurs sourires sardoniques, leurs regards sévères, leurs airs froids et guindés m'avertissaient que je perdais mes peines.

J'avais beau m'observer, mes manières, mon ton, mes silences même, tout déplaisait. En vain la pauvre fourmi ailée montrait ses pattes et cachait ses ailes; on devinait en elle une habitante de l'air; elle était au moins suspecte de savoir voler, et *cela ne se fait pas*. Dès que j'avais le dos tourné, quelque langue charitable daubait sur moi, et ces propos chagrinaient ma grand'mère. « Prends donc garde, me disait-elle. On t'accuse d'être absente de la conversation, d'avoir quelquefois le regard vague, de glisser en marchant, de remuer le pied en parlant, de pencher la tête, de porter souvent la main dans la poche de ta robe; on te reproche aussi d'avoir des mouvements trop prompts, trop de feu dans les yeux, et, ce qui est plus grave, de paraître exaltée, opiniâtre et dédaigneuse.... Paule, ajoutait-elle en poussant un gros soupir, quand donc serez-vous comme tout le monde? »

« Au milieu de tous ces tracas, mes penchants traversés, combattus, se développaient avec une indomptable énergie; la fièvre s'était déclarée; ma vocation était certaine. La jeune novice avait fait profession, et jamais vœux ne furent prononcés avec plus de ferveur. Plus je m'instruisais cependant, plus je m'effrayais de mon ignorance. Il me semblait que, pour être artiste, la première condi-

tion est d'avoir quelque chose à dire, et la seconde de savoir le traduire dans le langage des dieux. Sentir, imaginer, avoir un tour particulier dans l'esprit et dans le cœur, étendre, agrandir son âme dans tous les sens en lui conservant son caractère natif et en même temps dérober à la nature tous ses moyens d'expression, s'approprier tous les signes à la fois si savants et si simples par lesquels elle représente les sentiments et les passions.... quelle tâche! quel labeur! Mon vieux maître qui était confondu, disait-il, de mes divinations, avait montré mes premiers essais à quelques-uns de ces excellents peintres dont s'honore Genève. Ils vinrent me voir dans son atelier, et prodiguèrent leurs encouragements à l'enfant-prodige. Ivre des fumées de ma gloire future, le bonhomme, qui ne se doutait de rien, s'en fut trouver mes grands-parents et les somma de me donner la clef des champs et de m'envoyer courir, une palette à la main, par monts et par vaux. Ma pauvre grand'-mère faillit tomber en syncope; elle répliqua que si elle pouvait penser que sa petite fille fût un jour une artiste de profession, elle l'étranglerait de ses mains, et termina son discours en menaçant de jeter au feu mes portefeuilles et mes pinceaux; mais le bon docteur, qui m'était venu en aide, intervint encore. Comme elle se plaignait de fréquents maux de tête,

il lui conseilla de changer d'air, et deux années de suite, dès la mi-avril, nous dîmes adieu à notre triste rue des Chanoines pour aller nous établir dans une maisonnette située au penchant d'un coteau, près d'un bois, et, ce qui me touchait encore plus, à deux pas de la plus belle ferme du canton. Le propriétaire, qui était fort riche, avait monté ses étables sur un grand pied, et rassemblé dans une bergerie modèle toutes les variétés de menu bétail. En s'éloignant de ses bonnes amies et en rompant avec la monotonie de ses habitudes, ma grand'mère devint plus traitable. Une de nos voisines, femme du monde, parut s'intéresser à mes talents naissants, et lui en fit un éloge qui la flatta. Aussi, à force de caresses et d'importunités, j'obtins qu'elle me permît de passer chaque jour plusieurs heures à la ferme. Quelle école pour moi que ces vergers, ces étables, cette bergerie ! Quels trésors d'instruction j'y puisais ! Chaque soir j'en rapportais tout un butin d'observations nouvelles que mon petit orgueil décorait du nom pompeux de découvertes.

« La troisième année, le bon docteur nous envoya plus loin encore : il ordonna à ma grand'mère une cure de petit-lait. Cette fois nous nous établîmes parmi les forêts et les rochers, dans un joli chalet où nous demeurâmes deux mois, qui furent un temps de

délices sans nom. La nature me mettait dans ses confidences ; il me semblait que les puissances élémentaires reconnaissaient en moi la fille d'une sylphide et me livraient tous leurs secrets de famille. Les frémissements de l'air, les murmures des eaux courantes, les cris rauques des oiseaux de proie, les plaintes du vent, les formes changeantes des nuages et l'immobilité des rochers gris, l'effort des hautes cîmes vers le ciel et les ondoiements des vapeurs traînantes, les troupeaux surtout, leurs attitudes diverses, leur démarche paresseuse, leur superbe indolence et les transports soudains qui agitent par instants la lenteur de leur vie, je comprenais tout, et partout je devinais la présence d'une passion divine qui remplissait de son mystère et les choses et mon cœur. Du matin au soir, j'observais, je dessinais, je peignais, je rêvais. Souvent, il est vrai, ma grand'mère me réveillait brusquement de mes extases.

« La part du feu ! disait-elle. La maison brûle du haut en bas ! »

Et elle ajoutait :

« Étrange enfant ! A douze ans, elle rêvait d'un vieux chêne ; à dix-sept ans, elle raffole des bêtes à cornes. Bon Dieu ! comment cela finira-t-il ? »

Elle avait raison, ma grand'mère. Je raffolais des bêtes. De tout temps, les êtres inférieurs me furent

chers ; j'adore leur simplesse, leur candeur, leurs appétits naïfs, et mon âme nourrit des sympathies secrètes pour ces existences obscures qui se cherchent à tâtons dans la nuit sans se trouver jamais, et que gouverne l'instinct, ce maître aux volontés souveraines et aux sagesses courtes, mais infaillibles. En vérité, ma passion pour les bêtes m'a longtemps rendue injuste pour les hommes ; ces fiers dominateurs du monde, qui la plupart ne cachent sous leur pourpre qu'une faiblesse armée de ruse, me semblaient moins intéressants et plus éloignés de Dieu que mes chers et humbles philosophes à quatre pattes ; mais un jour, outrés de mes dédains, les rois de la terre m'ont dépêché un habile avocat qui a plaidé leur cause avec une éloquence bien persuasive.

« Et l'a-t-il gagnée ? lui demandai-je.

« Hélas ! poursuivit-elle sans me répondre, tandis que je me livrais à la joie, le malheur, sous les traits d'un humble messager, gravissait le sentier de la montagne et frappait de son bâton noueux à la porte de notre chalet. On lui ouvrit, il entra. Je ne sais à quel signe je le reconnus, je fus saisie d'une émotion subite. Une lettre tomba sur la table. Ma grand'mère l'ouvrit et jeta un cri. Je lus à mon tour : ma mère était morte ! Hélas ! oui, cette jeune maman dont le souvenir me hantait comme une vision, l'unique et

cher objet de tous mes rêves d'avenir, venait de succomber à une courte maladie, et il ne me restait d'elle que des souliers roses que je ne pouvais assez dévorer de baisers, assez inonder de mes larmes. Ma grand'mère eut la bonté de supporter ma douleur et de me cacher sa joie ; je vis cependant se peindre sur son visage un certain air de délivrance qui me perça le cœur. Nous retournâmes à Genève. Mon malheur m'accablait, il me semblait infini, et pourtant il n'était encore qu'ébauché.

« Au bout de six mois, mon père arriva ; mes grands-parents le reçurent à bras ouverts, l'accablèrent de tendres caresses. Ils rentraient enfin en possession de ce fils adoré qu'une vile suborneuse leur avait ravi. Leur joie triomphante ne prenait plus la peine de dissimuler ; elle éclatait dans leurs discours, dans leurs regards, dans leurs sourires. Mon père ne disait rien, se laissait choyer, adorer, et pleurait en cachette comme un enfant. Je m'aperçus bientôt qu'il y avait entre eux et lui un débat secret, qu'il résistait à des prières qui l'obsédaient, mais que de jour en jour sa résistance semblait mollir.

« Un matin, il me prit à part et me dit : « Ma chère enfant, j'ai passé dix-huit années de ma vie comme dans un rêve. Ta mère était une femme unique : à ses grâces, à sa gaieté d'oiseau, elle joi-

gnait un grand cœur, une loyauté à toute épreuve, et des vertus qu'on ne s'avise guère d'aller chercher au foyer de la danse. Ma vie auprès d'elle n'a été qu'une longue fête, et je ne mourrai pas sans avoir connu la perfection du bonheur. Elle n'est plus, je n'ai nul espoir de la remplacer, je ne cesserai jamais de la pleurer. Désormais le seul bien où je puisse encore prétendre, c'est la paix et les douceurs d'une vie tranquille. Tes grands-parents m'engagent à me remarier ; ils me représentent qu'après les chagrins que je leur ai causés et les peines qu'ils ont prises pour toi, ils ont droit à quelque dédommagement. Ils me supplient de leur donner enfin une bru selon leurs goûts. J'ai résisté, je résiste encore, mais, je te l'avouerai, je suis sur le point de me rendre.

« Je ne pus comprimer mon désespoir ; une infidélité si prompte à des souvenirs adorés me navrait ; j'éclatai en sanglots. « O mon cher père, m'écriai-je en serrant ses mains dans les miennes, vous êtes-vous assuré du moins que sa cendre est déjà froide ?

« — Je te le répète, me dit-il, je ne songe pas à la remplacer, et mon cœur repose avec elle sous la terre ; mais ta grand'mère me tourmente, m'obsède. La paix, la paix à tout prix ! Aussi bien, chère enfant, à mon âge, un homme prend difficilement son parti d'être seul, et, à défaut des joies d'un

amour partagé, il sent le prix des attentions et des soins. »

« Ces derniers mots me fermèrent la bouche. Que répondre? Mon visage, je pense, parla pour moi. Il semble que le sentiment soit tout : qu'il est peu de chose pour la plupart des hommes! Dans tous leurs arrangements, c'est toujours lui qui est sacrifié, et quand ils vous parlent de leur cœur, soyez sûr que vous allez entendre une oraison funèbre.... Trois mois plus tard, j'avais une belle-mère, et dans cette belle-mère je voyais déjà poindre la marâtre.

« Je voudrais parler sans passion d'une femme qui m'a fait beaucoup de mal....

— A merveille, Paule! interrompit Mme Simpson. Pendant que vous y êtes, faites-nous son éloge; vantez-nous sa douceur, sa bonté... Grand Dieu! monsieur Marcel, quelle ménagerie que la famille de Paule! Une grand'mère, un grand-père,... vous les connaissez. Ajoutez à cela une belle-mère qui est une pie-grièche et un père qui a une tête de linotte et un cœur de serin, l'un de ces égoïstes sensibles et charmants qui ont les larmes aux yeux en s'occupant de leur bonheur.

— Je dirai cependant, à l'éloge de ma belle-mère, reprit Paule, qu'elle était sérieusement éprise de mon père, et qu'elle n'avait consulté que son cœur en

l'épousant. Ce pauvre père a toujours eu le don de se faire adorer.

— Je le crois bien, dit Mme Simpson, c'est le privilége des égoïstes.

— Ma chère sœur, dit M. Bird, laissez-la donc parler.

— Par malheur, vive et abandonnée à tous les mouvements de son humeur, poursuivit Paule, ma belle-mère est une de ces personnes qui se plaisent à tourmenter leur vie, et se consolent du chagrin qu'elles se causent à elles-mêmes par celui qu'elles donnent aux autres. Sa tendresse pour mon père était ombrageuse et tyrannique ; elle était jalouse du passé, et l'image vivante du passé, c'était moi. Dès l'instant même où je lui fus présentée, je sentis que ma vue lui était pénible, que sans le vouloir j'évoquais devant elle un fantôme importun qui l'irritait. De mon côté, je ne lui pouvais pardonner d'avoir sitôt ravi à ma mère un cœur qui désormais n'aurait dû vivre que de souvenirs. A certains regards que nous nous lançâmes, il me sembla que nous croisions le fer.

« Le mariage se fit au printemps. Les nouveaux mariés occupèrent un appartement dans la maison de mes grands-parents ; nous demeurions porte à porte. Ma belle-mère était sans cesse chez nous. Dès l'abord, elle le prit avec moi sur un ton d'autorité que ne justifiait pas la différence de nos âges : elle

avait alors vingt-cinq ans, et j'en avais dix-huit. Plus complaisante et plus docile, aurais-je réussi à me concilier son affection ? Je ne le pense pas ; mais il est certain que je n'en fis pas l'essai. Oui, je le confesse, je fus roide, pointilleuse; je résistai avec trop de hauteur à des conseils impérieux qui ressemblaient à des ordres ; la douleur m'avait aigrie. Ce fut vers ce temps que, par un enfantillage dont je rougis, je fis graver sur mon cachet cette légende : *fière à outrance*. Mes fiertés outrées ne servirent qu'à changer en aversion l'antipathie que j'inspirais à ma belle-mère. Sa malveillance se déclara. Elle me harcelait de picoteries incessantes, me faisait de mauvaises chicanes, se plaisait à me citer sans cesse à sa barre. Mes robes, ma coiffure, mon maintien, mon ton, rien n'échappait à ses censures ; elle se mêlait même de critiquer ma manière de peindre, et Dieu sait qu'elle aurait eu peine à distinguer un Téniers d'une enseigne à bière. En toute occasion, elle affectait de me traiter en enfant. Plus d'une fois, en ma présence, elle égaya à mes dépens les bonnes amies de ma grand'mère en contrefaisant ma démarche et ce qu'elle appelait mes *glissades*, après quoi elle me reprochait d'un ton doucereux ma sournoiserie et mes froideurs. J'avais rencontré à Interlaken une femme distinguée, Mme B..., qui avait conçu quelque amitié

pour moi. Elle vint me voir. Sans me consulter, ma belle-mère, piquée que la visite ne fût pas pour elle, fit répondre que je ne recevais pas, rompant ainsi une relation qui pouvait m'être précieuse.

« Mais ce qui m'affligea davantage, ce fut de découvrir qu'elle m'avait supplantée dans l'affection de mes grands-parents. Comme elle était d'une bonne famille et qu'elle avait apporté à mon père une dot considérable, ils l'avaient en grande estime, quand ils prononçaient ces deux mots : *notre bru*, leur front s'épanouissait d'orgueil. Avec cela, elles les ensorcela si bien par ses manières insinuantes, par ses caresses et toute sorte de petites chatteries dont je n'avais pas le secret, qu'ils ne juraient plus que par elle, et voyaient tout par ses yeux. Elle se chargea de leur révéler le fond de mes pensées, de leur expliquer à sa façon mes moindres gestes, et, les animant sourdement contre moi, elle fit si bien que je sentis de jour en jour leur cœur se refroidir. Ils me traitaient désormais avec une sécheresse à laquelle ils ne m'avaient pas accoutumée ; ils avaient avec elle des intelligences occultes et une foule de petits secrets dont j'étais exclue. On chuchotait sans cesse devant moi, on se parlait à l'oreille, on échangeait des regards mystérieux, on me faisait entendre que j'étais de trop.... Petits souliers roses, chère relique, vous

étiez ma seule société ! L'art, la vie belle et facile, des pieds et des pensées ailées, vous étiez pour moi l'emblème de tout cela. Nous aussi, nous chuchotions ensemble, et pendant nos douces et tristes causeries je voyais une figure divine se pencher vers moi et me bénir du sein de l'éternelle lumière.

« Quant à mon père, il courait au plus près du vent et cinglait de son mieux entre les écueils. Après tout, il n'avait pas trop à se plaindre de son sort. Quand ma belle-mère était contente de lui, elle lui parlait à genoux, l'encensait. Il est vrai qu'en revanche, quand il lui avait donné quelque sujet de plainte, elle lui faisait des scènes terribles, accompagnées de crises de nerfs et de syncopes. Comme il aimait les caresses et détestait les scènes, il réglait là-dessus sa conduite, et dans tous les petits différends dont il était témoin il ne s'appliquait qu'à tirer son épingle du jeu. M'avisais-je de me plaindre à lui des procédés de ma belle-mère, de lui représenter que je n'étais pas heureuse, son front se plissait. « Bah ! disait-il, tout s'arrangera ; vous finirez par vous entendre. Ce monde est plein de contrariétés. Il faut marcher dans la vie à pas de loup ; on ne saurait appuyer sans enfoncer.... » Et, me donnant une petite tape sur la joue, il s'écriait : « Glissez, mortels, n'appuyez pas ! » Et cependant il m'aimait ;

j'étais pour lui le débris d'un passé qu'il adorait en secret. Dans nos tête-à-tête, qui étaient toujours plus rares (on y mettait bon ordre), ses souvenirs lui revenaient tout à coup comme par bouffées : il s'attendrissait, me parlait d'*elle*, me pressait contre son cœur. « Voilà, disait-il, tout ce qui me reste de ma sylphide. » Mais, en présence de sa femme, il me tenait à distance, et si je m'approchais de lui pour le caresser, il m'arrêtait court par un regard qui voulait dire : « Tu vas me compromettre; la paix à tout prix! »

« Dans les premiers jours de novembre, mon père et ma belle-mère partirent pour Paris, où ils passèrent l'hiver. Restée seule avec mes grands-parents, je m'efforçai de me remettre dans leurs bonnes grâces, de regagner le terrain perdu. J'y perdis mes peines, ma place était prise. Que j'aurais voulu que ma grand'mère me grondât comme autrefois! On lui avait donné des préventions qui ne daignaient plus même s'expliquer. Elle restait froide malgré mes empressements, je n'obtenais d'elle que des réponses brèves et sèches : quand je brodais auprès d'elle, des heures se passaient sans qu'elle ouvrît la bouche; mais arrivait-il une lettre de Paris, son front rembruni s'éclaircissait tout à coup. « Une lettre de Mathilde! » s'écriait-elle avec emphase. Elle courait

chercher mon grand-père : ils lisaient et relisaient ensemble la précieuse missive, dont chaque ligne leur arrachait des cris d'admiration; on en faisait ensuite lecture aux bonnes amies, qui se récriaient à l'envi sur les incomparables mérites de cette chère Mathilde, pendant que leurs yeux, braqués sur moi, me reprochaient de manquer de cœur et de nourrir une basse jalousie contre mon angélique belle-mère. Un jour, la joie de ma grand'mère ne connut plus de bornes; la lettre qu'elle venait de recevoir commençait par ces mots, qu'on eut la charité de me lire : « Réjouissez-vous, chère maman; dans six mois, *Frédéric sera père!...* » Allons, ma pauvre Paule, pensais-je, il ne te reste plus qu'à te faire enterrer.

« Mes parents revinrent à Genève dans les premiers jours du printemps. Mon père fut très-ému en me revoyant; dans un moment où nous étions seuls, il s'écria : « Mon Dieu! comme tu lui ressembles! » Et il m'embrassa en fondant en larmes. Il avait à peine prononcé ces mots que ma belle-mère apparut comme un spectre sur le seuil de la porte, qui était restée entr'ouverte; elle s'avança d'un air terrible, elle voulut parler, la voix lui manqua, et, se laissant tomber dans un fauteuil qui se trouva là fort à propos pour la recevoir, elle eut une crise de nerfs qui dura plus

d'une heure. De ce jour, mon père n'osa presque plus m'adresser la parole, il évitait même de rencontrer mes regards. Je ne sais en quels termes cette scène fut contée à mes grands-parents, mais ils en conçurent contre moi une indignation que partagèrent tous les habitués de la maison.

« Une tristesse amère et profonde s'empara de moi. Je n'avais plus le cœur à rien, je sentais mon talent dépérir, je prenais la vie en dégoût. Un matin j'allai trouver mon père :

« Vous m'avez appris, lui dis-je, que ma mère m'avait laissé quelque fortune. J'en ai assez, je pense, pour entretenir à mes frais une gouvernante d'un âge respectable; avec un tel chaperon, je pourrais me donner quelques distractions, aller prendre des croquis dans la campagne, voir de temps en temps des arbres et des moutons, les seuls êtres qui me veuillent du bien. Songez-y, je me ronge, je me dévore, il faut à tout prix que cela change. » Il me reprocha d'un ton fort tendre de prendre trop vivement les choses. « Quant à ce que tu demandes, je ne dis pas non, me répondit-il, il en faudra parler à ta grand'mère ; mais cela la fâchera. Comment faire ? Nous verrons plus tard. Ne nous pressons pas. Mathilde est malade. Un peu de patience. Tout s'arrangera. » Je m'aperçus que pendant notre entretien il était sur le gril; il

craignait qu'on ne nous surprît ensemble. Je le quittai la mort dans l'âme.

« La seule distraction qui me restât, et qui aurait fini, je pense, par m'être retranchée comme les autres, était de passer quelques heures, deux fois par semaine, chez un de nos meilleurs paysagistes dont je fréquentais l'école depuis deux ans. Il me dit un jour : « Que venez-vous faire ici? Vous perdez votre temps. Je n'ai plus rien à vous apprendre. Courez un peu les champs. Vous avez votre façon de voir les choses. La nature, qui a du style et qui n'a point de manière, est le seul maître qui puisse désormais vous instruire sans compromettre l'originalité de votre talent. — Vous en parlez fort à votre aise, lui dis-je, mais me garderez-vous le secret? » Il me le promit, et le lendemain, au lieu d'aller chez lui, je m'acheminai de mon pied léger vers la ferme où j'avais passé autrefois de si douces heures. Les propriétaires étaient absents; le fermier, qui me connaissait, me reçut en amie non de la maison, mais de l'étable, et me servit selon mes goûts. Je rentrai au logis à l'heure accoutumée, rapportant une provision sinon de joie, du moins de force, et j'en avais grand besoin.

« Le succès de cette petite escapade m'encouragea à la renouveler. Dans l'espace d'un mois, je fis à six

reprises diverses excursions, recherchant les lieux solitaires et les chemins écartés. Assurément c'était peu sage, mais avant tout, me disais-je, il faut vivre. Un jour je rencontrai à la lisière d'un bois un ami de mon grand-père, je rabattis précipitamment mon voile sur mes yeux; je ne sais s'il me reconnut. Un autre jour j'eus encore une alerte. Je fus rejointe en chemin par un jeune freluquet qui m'avait suivie de loin et qui m'aborda cavalièrement en m'offrant son bras. Je le regardai d'un air qui lui fit sentir sa méprise. Il perdit un instant contenance; mais, au lieu de s'excuser, son sot orgueil le fit s'obstiner, et il s'attacha à mes pas. J'étais fort émue, mes jambes se dérobaient sous moi. Malheureusement la route était déserte. Enfin, après cinq minutes de mortelles angoisses, j'avisai par-dessus la haie un paysan qui bêchait son jardin. Je le hélai, et aussitôt le jeune beau tourna les talons et disparut. Cette aventure me causa un profond chagrin. « Que tout est difficile! me disais-je en me tordant les mains. Je n'aspire pourtant plus au bonheur, je ne demande qu'à vivre. » Au retour, craignant de rencontrer de nouveau l'ennemi, je pris un autre chemin beaucoup plus long, et je rentrai un peu tard. Je fus mal reçue, on me pressa de questions; j'y répondis avec quelque embarras, et je vis briller dans les yeux

de ma belle-mère comme un éclair d'infernale malice.

« Le lendemain, mon père partit pour Paris, où l'appelait une affaire pressante. Un instant avant son départ, il réussit à me rencontrer seule dans un corridor. « Je te cherchais, me dit-il ; je ne sais ce qui se passe, mais il y a de l'orage dans l'air. Sois sage, sois prudente, ne fais pas de coup de tête ; autrement... » Il ne put en dire davantage ; nous entendîmes la voix de ma belle-mère qui l'appelait. Il m'embrassa à la hâte et se sauva. Je demeurai fort inquiète. Quelques heures plus tard, je fus mandée au salon, où siégeait un conseil de famille. Ma grand' mère, à demi couchée sur une causeuse, tenait un mouchoir devant ses yeux ; mon grand-père, debout devant la cheminée, avait une figure sépulcrale. Ma belle-mère s'avança au-devant de moi et me présenta un papier en me disant : « Lisez ! » Je pris le papier ; c'était un billet sans signature et d'une écriture inconnue ; il était ainsi conçu :

« Depuis quelques semaines, Mlle Paule Méré prend la clef des champs pour s'en aller à de mystérieux rendez-vous. Le succès de ses escapades l'enhardissant, on l'a vue hier se promenant sur une grande route avec son Lindor. C'est ce qui s'appelle s'afficher. A bon entendeur, salut. »

« Je crus d'abord à une plaisanterie. « Voilà, dis-je, une mystification de fort mauvais goût. »

« Mais mon grand-père me cria d'une voix terrible : « Où êtes-vous allée hier après midi ?

« — Je suis allée, lui dis-je, au village de Pregny, où j'ai dessiné pendant deux heures.

« — Vous le voyez ! » dit ma belle-mère.

« A ces mots, ma grand'mère poussa des cris perçants et donna toutes les marques du plus violent désespoir. Je sentis tout mon sang bouillonner ; je jetai à terre le billet, je le piétinai avec fureur. « Celui qui a écrit cette lettre, dis-je en regardant fixement ma belle-mère, est un infâme, et ceux qui font semblant d'ajouter foi à de si misérables impostures me font un outrage que je ne pardonnerai jamais. »

« Je passai deux jours dans un état affreux. Je ressentais pour la vie et pour les hommes une indicible horreur. Tantôt je me promenais dans ma chambre en répétant machinalement comme une idiote : « Mon Lindor, j'ai un Lindor !... » Moi, pauvre innocente, qui préférais à tous les Apollons une vache de Potter ! Le plus souvent je restais étendue dans un fauteuil, les yeux au plafond, agitée d'un frisson de fièvre et entendant mes dents claquer. Mon grand-père entra deux fois pour m'interroger ; j'avais la gorge si serrée que je ne pus lui répondre un mot. Ma grand'mère

vint aussi, et je crus découvrir sur son visage une impression de pitié. Je m'élançai vers elle et lui baisai la main en pleurant; mais en cet instant, ma belle-mère entra. « Confessez-nous tout, me dit-elle avec une douceur hypocrite, nous plaiderons votre cause. » Je recouvrai la force de parler. « Sortez d'ici, lui répondis-je, je ne veux plus vous voir. — Quel cœur de bronze! » dit-elle à ma grand'mère, et elle l'emmena.

« Le troisième jour, dans l'après-midi, je m'échappai de la maison. Je gagnai le bois de la Bâtie et ces falaises qui dominent l'Arve. Je m'assis au bord de la rivière, je n'avais qu'un mouvement à faire, et j'en avais fini avec la vie; mais, je vous l'avoue, cette onde trouble me donna le frisson. Je résolus d'attendre la nuit. « Quand je ne verrai plus l'eau, me dis-je, je n'aurai plus peur. » Je pris dans mes mains les deux souliers roses, et, les regardant fixement, je restai là abîmée dans mes pensées.

« Tout à coup je sentis une main se poser sur mon épaule. Je retournai la tête et j'aperçus deux figures qu'il me sembla avoir vues autrefois dans mes rêves.

C'était M. Bird et sa sœur. « Que faites-vous donc là, chère enfant? » me dirent-ils. Ils me forcèrent de me lever, de les suivre. Me tenant chacun par la main, ils m'interrogèrent avec une bonté délicate

dont le charme avait quelque chose de divin. Je crus voir en eux des messagers du ciel. Mon cœur s'ouvrit, je leur dis tout. « Pauvre enfant! » disaient-ils en échangeant parfois un regard. Quand j'eus fini mon récit, M. Bird me parla avec cet empire qui n'appartient qu'aux âmes pures et saintes. Il me reprocha d'avoir manqué de sagesse, il me fit sentir la gravité de mes imprudences. « Vous n'avez pas su patienter avec la vie, me dit-il; il est vrai qu'elle nous demande toujours du temps, et qu'elle en a si peu à nous donner. — Ne la grondez pas, lui dit sa sœur, vous la faites pleurer. Le ciel nous la confie, emmenons-la bien vite. » M. Bird n'y consentit pas; elle eut beau se fâcher, il tint bon.

« Non, répondit-il, nous n'avons pas le droit de l'emmener. Encore un peu de patience, ajouta-t-il en me regardant avec des yeux de père, et surtout ayez confiance en moi. Je ne puis aller parler à vos grands-parents, je gâterais vos affaires, ils me regardent peut-être comme le loup blanc; mais apprenez que je connais votre père. Je l'ai vu, il y a quatre ans, à Berlin, où il était avec votre pauvre et charmante mère. Nous logions au même hôtel; nous nous voyions tous les jours, et nous avons passé bien des heures ensemble. Je ne déplaisais point à votre mère. Un soir que nous prenions le thé chez moi,

elle a dansé au son de mon flageolet; c'est un grand honneur qu'elle me faisait. Dès que votre père sera de retour, je lui parlerai, il m'écoutera. En attendant, rentrez bien vite chez vous; ayez la foi et soyez bonne, sage, douce. Vous ne savez pas tout ce que peut la douceur; c'est elle qui transporte les montagnes. »

« Je me comparais en moi-même à un voyageur qui s'est laissé surprendre par le sommeil de la mort en traversant les neiges éternelles, et qu'un bon religieux du Saint-Bernard rappelle à la vie en lui faisant avaler quelques gorgées d'un salutaire cordial. Quel cordial que la parole d'un homme de bien! Je rentrai à la nuit tombante; il était trop tard, on venait de s'apercevoir de mon évasion, on me cherchait partout. En ouvrant la porte, je me heurtai contre mon grand-père, qui, son chapeau sur la tête, s'apprêtait à sortir. Il me saisit par le bras, m'entraîna dans sa chambre avec une violence qui m'effraya. « Malheureuse! s'écria-t-il, d'où venez-vous? Voulez-vous donc me faire mourir de honte et de douleur? » Je m'agenouillai devant lui. « Je voulais mourir, lui-dis-je; vos outrageants soupçons m'avaient réduite au désespoir. »

« A ces mots, ma belle-mère parut; je ne pouvais lui échapper.

« Quand on veut se tuer, dit-elle avec un sourire

sarcastique, on se tue. Apparemment Lindor vous a consolée. » Puis, se rappelant son nouveau rôle, elle ajouta d'un ton mielleux : « Ne soyons pas trop sévère. La pauvre enfant a été mise au monde dans les coulisses d'un théâtre, entre deux pirouettes; elle a de qui tenir, il n'y a pas de sa faute. »

« Adieu ma douceur! Je m'étais sentie cinglée au visage. Je me relevai en bondissant. « Ne parlez pas de ma mère, m'écriai-je, vous n'êtes pas digne de prononcer son nom. » Elle fit un geste de colère, voulut se jeter sur moi. Mon grand-père la retint; elle se laissa tomber dans ses bras à demi pâmée. Il la fit asseoir, et, se retournant vers moi : « Otez-vous de devant mes yeux! » cria-t-il.

« Je m'élançai hors de la chambre, je gagnai l'escalier, je descendis comme une folle. A l'entre-sol, je rencontrai deux personnes de notre connaissance. Elles poussèrent un cri de surprise, essayèrent de m'arrêter. Je leur échappai. Je ne sais ce qu'elles dirent. J'entendis seulement ces mots : quel esclandre!... J'arrivai dans la rue. Une averse commençait à tomber. Je traversai la place en courant, je gagnai des rues écartées, je sortis de la ville. Je savais à peu près où étaient situés les Terraux, mais j'ignorais les chemins. Je m'égarai, j'arrivai tard. J'étais hors de moi, éperdue, mouillée jusqu'aux os. Je frappe à la

porte, on m'ouvre; comme si j'eusse connu les êtres de la maison, je vais droit au salon, j'entre. A la clarté d'une lampe posée sur une table ronde, Mme Simpson brodait; à côté d'elle, Jane feuilletait un volume de gravures avec M. Bird. Je me jetai à leurs pieds en criant : « C'est ici le ciel! Ne me chassez pas, ou je mourrai. »

Paule était si émue qu'elle ne put continuer.

« Deux mots encore, dit M. Bird, et l'histoire sera finie. Le lendemain, poursuivit-il, je me présentai chez les grands-parents de cette pauvre enfant, je ne fus pas reçu. Je leur écrivis, point de réponse; j'écrivis aussi à son père; huit jours plus tard, je reçus une lettre conçue à peu près en ces termes (fiez-vous à ma mémoire, cette lettre me frappa) : « Je me félicite, monsieur, que ce soit à vous que Paule est allée demander un asile. Je vous ai connu dans un heureux temps : vous avez toute mon estime et ma confiance. Vraiment je n'ose blâmer cette chère enfant, elle était bien malheureuse. Qu'elle travaille, qu'elle devienne une grande artiste! Ce sera la meilleure réponse aux calomnies auxquelles ses imprudences ont donné prise. Ce pauvre monde adore le succès. Un jour, je l'espère, tout s'arrangera, et je pourrai l'embrasser comme je l'aime . Rendez-la heureuse, je vous en remercierai au nom de sa pauvre mère,

dont vous avez sûrement gardé le souvenir. Ma fille possède une fortune personnelle dont je vous ferai tenir les titres; je désire que vous en ayez la gestion.

« Donnez-moi quelquefois de ses nouvelles en adressant vos lettres à un intermédiaire qui me les remettra en secret. »

« Et maintenant, monsieur, ajouta-t-il, dites-moi, je vous prie...

— Silence! silence! interrompit vivement Paule. De grâce, ne l'interrogez pas. Il est libre, il n'a point de comptes à nous rendre, et s'il lui restait quelque doute...

— Ah! n'achevez pas, » m'écriai-je, et, m'agenouillant devant elle, je tirai d'une boîte un anneau d'or, et je le passai à son doigt.

Elle pleurait en silence, M. Bird se leva.

« Allons, monsieur Bird, dit-il, souvenons-nous de notre ancien métier; bénissons, je vous prie, ces fiançailles. »

Et, venant à nous, il étendit ses mains sur nos têtes en disant :

« Que ces deux cœurs soient liés l'un à l'autre pour la vie! qu'ils partagent ensemble la bonne et la mauvaise fortune, et que la mort seule puisse rompre les nœuds que je bénis! »

TROISIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

LETTRE XIII

Genève, 20 août.

J'ai passé tout ce jour dans un état d'esprit singulier. Du matin jusqu'au soir, j'ai vécu comme dans une sorte de rêve. C'est cette voix que j'entendis avant-hier..... L'ai-je entendue? — Silence! si je rêve, ne m'éveillez pas.

Félix, est-il insensé de croire qu'il n'y a de réel dans ce monde que nos pensées, et que tout ce qui semble s'agiter autour de nous n'est qu'un jeu, une vaine fiction de notre esprit? Ce ciel sans nuages, cette verdure si douce au regard, et que l'automne nuance d'or et de pourpre, n'est-ce pas en moi que je vois tout cela? Nous croyons voir, et nous créons; le

monde où nous vivons est notre ouvrage ; c'est de notre cœur que sortent, comme d'une ruche trop pleine, ces essaims de fantômes dont nous peuplons l'univers. Et qu'importe après tout, pourvu que cette illusion soit durable?

Cependant je voudrais savoir à quoi m'en tenir; j'aimerais à m'assurer si mon bonheur n'est pas une histoire que mon cœur se raconte à lui-même. Est-il vrai qu'il existe dans ce monde une Paule? Est-il vrai qu'il y a quelque part une petite maison qui a un air de château?... Si j'essayais de la revoir et d'y retourner, la retrouverais-je en place? Ne se serait-elle pas évanouie comme un brouillard du matin? Est-il certain qu'une fois au milieu d'un bois, une autre fois près d'une fenêtre, au bruit d'une eau courante?... Mais était-ce hier ou il y a deux siècles? La scène se passe-t-elle au ciel ou sur la terre? Et serait-il vrai que, depuis ce temps, mon pauvre cœur, surchargé de lui-même, s'est senti délivrer comme par magie de ses ennuis et de ses années? Sûrement il y a là-dessous quelque mystère : un invisible musicien se tient auprès de moi, son luth chante et soupire, et cette musique me fait rêver,... à moins que ce luth magique ne soit cette voix que j'entendis avant-hier, que je crois entendre aujourd'hui, que je ne cesserai d'entendre tant que le cœur me battra.

J'avais résolu d'annoncer dès ce soir mon dessein à ma mère, mais je me suis accordé un délai de quelques heures. Il m'en coûtait de dénoncer si vite l'armistice. J'ai voulu savourer jusqu'au bout cette journée de rêverie et de parfait bonheur. L'affaire, je le prévois, sera chaude, mais je prendrai mes mesures pour qu'elle soit courte.

P. S. Votre lettre aussi est fort courte. « *Presto! presto!* » Est-ce un conseil? est-ce un reproche? Convenez en vérité que j'aurais le droit de me fâcher. Dans ma candeur, je m'imaginais que vous m'écririez : « Hâtez-vous lentement. A quoi bon vous presser? Le bonheur a sa folie, qui n'est pas faite pour durer. Délirez en paix pendant quelques jours. »

LETTRE XIV

Genève, 2 octobre.

La scène a été plus vive encore que je ne pensais. Je connaissais ma mère pour une personne accoutumée à se posséder; je comptais sur de l'aigreur, de l'amertume, du mépris : je ne m'attendais pas à tant de violence. A peine eus-je ouvert la bouche, qu'elle perdit contenance. Pâle, les traits bouleversés, elle s'écria que je me déshonorais, et, cachant son visage dans ses mains, elle poussa des sanglots déchirants. Je m'approchai d'elle, je lui parlai d'une voix tendre et soumise. Elle me repoussa d'un geste impérieux, me somma de la délivrer de ma présence. Je sortis. Quand la reverrai-je?

Une telle scène, vous pouvez le croire, m'a été pénible; mais tant de déraison me met à l'aise. Puisqu'on refuse de m'entendre, je me tairai. Me voilà dispensé de discourir, d'argumenter, de répondre

aux objections. Sot labeur dont je m'affranchis avec joie, car quel fruit en aurais-je retiré? La passion se laisse-t-elle convaincre, et connaissez-vous des préjugés qui ne soient morts dans l'impénitence finale? Non, je ne parlerai plus, j'agirai. C'est pour le coup que je m'écrie avec vous : *Presto! presto!*

LETTRE XV

Genève, 3 octobre.

Ma mère s'est ravisée, La nuit porte conseil. Dois-je m'en féliciter! J'ai toujours aimé les situations nettes et tranchées. Après ce grand éclat d'hier soir et ce refus de rien entendre, je n'avais plus rien à ménager, plus de mesure à garder..... Vaincu par de tendres supplications, j'ai pris un engagement qui me coûte. Peut-être me blâmerez-vous. Je veux tout vous dire, vous en jugerez par vous-même.

Il y a deux heures, ma mère m'a fait demander une entrevue. Je me suis empressé de descendre auprès d'elle. Elle était assise dans sa chaise longue. Elle s'est levée, m'a ouvert ses bras. Jugez de la surprise que me causa un si grand changement! J'en fus comme étourdi. Je la questionnais du regard. Elle me fit asseoir en face d'elle, et prenant mes mains dans les siennes : « Je vous ai fait de la peine, me dit-elle;

pardonnez-moi. J'ai cédé à un emportement de douleur que j'aurais dû maîtriser. J'en ai été punie la première. Une mère ne chagrine pas impunément son enfant. Le regret, le repentir, m'ont tenue éveillée toute la nuit. »

Elle essuya ses yeux, et se forçant à sourire : « Allons, mon cher fils, reprit-elle, tâchons d'être raisonnables. Ne nous fâchons pas, causons tranquillement. Essayons de supporter patiemment, vous ce que vous appelez peut-être mes préjugés et ma dévotion bourgeoise, moi ce que j'appelle vos imprudentes et dangereuses chimères. Vraiment il me semble impossible que nous ne finissions pas par nous entendre. Je ne désire que votre bonheur ; ce que je vous demande, c'est de le désirer autant que moi. Sans doute il me serait cruel de vous voir contracter une union que le monde et mes amis condamneraient, et qui vous exposerait au blâme des uns, aux dérisions des autres ; cependant, je vous le jure, si j'acquérais la certitude que cette union vous offre des garanties de bonheur, je n'hésiterais pas à immoler toutes mes répugnances à la seule considération de votre avenir. Donnez-moi donc les preuves qui me manquent ; tâchez de me convaincre, de me persuader. Je ferai taire mes préjugés, ma conscience même, pour n'écouter que mon cœur. »

Que faire? Je dus entamer un long récit, rude et ingrate corvée à laquelle je m'étais promis d'échapper; je contai à ma mère comment j'avais fait la connaissance de Paule, je la lui peignis telle qu'elle est, je rétablis les faits, je confondis la calomnie. Peines perdues! ma mère m'écouta avec attention; mais tantôt elle hochait la tête, tantôt elle levait les yeux au ciel, tantôt elle me regardait d'un air de compassion et avec un sourire qui voulait dire : Pauvre dupe, comme ta passion t'aveugle! Quand j'eus fini, elle se renversa dans sa chaise, demeura immobile, les yeux fermés, et pendant quelques instants il régna un de ces silences embarrassants où l'on entend voler les mouches. Enfin elle me dit en soupirant : « Mon Dieu! que je voudrais croire! Mais j'ai beau faire, la foi ne me vient pas.

— Quand la vérité ne nous persuade pas, lui dis-je, c'est qu'au fond nous avons peur d'elle.

— Je pourrais vous répondre, me dit-elle, que nous sommes peu disposés à nous défier d'une erreur qui nous charme; mais Dieu me garde de rien vous dire de blessant, car j'ai des torts à réparer. Aussi, quoique j'eusse mille objections à vous faire, je les garderai pour moi. Je ne demande qu'à me laisser convaincre; malheureusement l'histoire que vous venez de me conter est assez extraordinaire.

— Qu'y voyez-vous de si singulier?

— Une jeune fille irréprochable que tout le monde s'entend à condamner.

— Ce ne serait pas la première fois que tout le monde se serait trompé.

— Ah! permettez, dit-elle, je veux que les apparences soient quelquefois trompeuses, que plus d'une fois l'innocence ait été en butte à d'injustes soupçons, mais soyez sûr qu'il se trouve toujours quelqu'un pour prendre en main sa défense. Parmi les personnes qui ont pu suivre de près cette triste affaire, trouvez-m'en une qui prenne le parti de Mlle Méré, et je suis prête à me rendre.

— Qu'à cela ne tienne! nous avons d'abord pour nous un père.

— Quel témoignage! De bonne foi, serait-il reçu en justice? Aussi bien, si j'osais tout dire...

— Parlez, parlez, lui dis-je, vos réticences me sont cruelles.

— Eh bien! soyez certain que M. Méré juge sa fille comme je la juge.

— M. Bird m'a cependant donné connaissance d'une lettre...

— M. Bird! M. Bird! repartit-elle en levant les bras au ciel. Pauvre fille! elle a des répondants qui eux-mêmes ont grand besoin qu'on réponde d'eux.

— M. Bird est un saint, lui répliquai-je avec un peu d'emportement; mais laissons cela. Savez-vous qui me répond de Paule? C'est Paule elle-même. Quiconque l'a vue et peut la soupçonner de mentir...

— Ah ! prenez garde, interrompit-elle; à votre tour vous allez me dire des duretés. Vous avez eu jusqu'ici l'avantage de la modération, conservez le. Mon Dieu! je connais Mlle Méré, je l'ai souvent vue, je vous accorde qu'elle a de très-beaux yeux; mais il ne m'a jamais paru qu'elle eût le charme de l'ingénuité, de l'ouverture de cœur. Dans l'entourage de sa grand'-mère, on l'accusait d'être un peu sournoise; elle parlait peu, éludait toutes les questions, ne disait son secret à personne.

— Et à qui l'eût-elle dit, je vous prie? A sa belle-mère? à ses grands-parents? aux amis qu'elle n'avait pas? Pauvre belle âme, tenue en chartre privée par la malveillance et la sottise!

— Je me défie, dit-elle, de ces pauvres belles âmes dont la supériorité consiste à se mettre au-dessus des petits devoirs.

— Et moi je me défie de la médiocrité qui hait ce qu'elle ne comprend pas, et de la petite morale qui tue la grande. »

Elle parut rêver un instant, puis elle reprit :

« Voyons, Marcel, je fais appel à votre bon sens. Y

a-t-il jamais de fumée sans feu? Est-il possible qu'une jeune fille soit en butte à la médisance sans y avoir donné prise, et qu'elle perde sa réputation sans l'avoir hasardée? Vous qui affectez de ne pas croire aux miracles, pouvez-vous admettre celui-là? Que Mlle Méré renonce à vous faire croire l'impossible! qu'elle vous dise plutôt : Un jour je me suis oubliée. Je m'ennuyais; emportée par la légèreté de mon âge et de mon humeur, j'ai voulu tromper mon ennui par de coupables distractions; mais j'ai assez expié ma faute par mon malheur et mon repentir... A tout péché miséricorde. Cet aveu même me toucherait; je serais disposée à la plaindre, à lui pardonner...

— Est-ce bien sûr? lui dis-je. Mais, quoi qu'il en soit, pouvez-vous exiger que pour vous faire plaisir elle s'accuse d'une faute qu'elle n'a pas commise?

— Encore un coup, reprit-elle, point de fumée sans feu. Ce billet anonyme, ce Lindor...

— Ah! parlons-en, m'écriai-je avec une vivacité dont je ne fus pas maître. Ce Lindor, qui est-il? où se tient-il? qui l'a vu? qui le connaît? qui a jamais donné son signalement? Eh quoi! une jeune fille contracte une liaison coupable, elle s'affiche sans pudeur, elle court les grands chemins avec son amant, et cet amant, personne ne le pourrait nommer? Est-il brun ou blond, jeune ou vieux? Point de réponse.

Cet amant est un être de raison. La même journée l'a vu naître et mourir. A qui s'informe de son nom, on répond qu'il s'appelle Lindor. A qui demande à le voir, on répond qu'on ignore ce qu'il est devenu. La comédie jouée, on n'avait plus besoin de lui, il a disparu par une trappe. Et vous exigez que je prenne au sérieux une si méprisable imposture! Et voilà l'épouvantail dont vous voudriez me faire peur! Et quand le bonheur est là qui m'attend, qui m'appelle, vous vous imaginez que ce ridicule fantôme planté sur mon chemin va mettre mes espérances en fuite et mon amour en déroute?

— Que diriez-vous, me répondit-elle d'une voix émue, si cet être de raison dout vous plaisantez avec tant de grâce ressortait un beau jour de sa trappe...

— Je l'attends sans inquiétude, m'écriai-je; mais plaise à Dieu que je me rencontre aussi face à face avec l'ingénieux romancier qui l'inventa! Oh! trop modeste anonyme, que j'aurais de joie à vous marquer l'estime que je fais de vous, et à vous payer le tribut d'hommages qui vous est dû!

— Calmez-vous, Marcel, me dit-elle, et discutons tranquillement, ou je quitte la place. J'admets; puisque cela vous plaît ainsi, que les amours de Mlle Méré n'aient été que d'idylliques amourettes...

— Au nom du ciel, lui dis-je, changez de langage, ou c'est moi qui quitterai la place.

— Eh bien! je consens que ces amourettes elles-mêmes ne soient qu'une fable; mais, je vous prie, si dans vingt ans d'ici vous aviez une fille qui s'en allât, sans vous en rien dire, s'ébattre toute seule dans les champs...

— Ma fille n'ira pas courir les champs toute seule, parce qu'elle aura un père qui lui offrira son bras.

— Qui sait? votre fille sera peut-être une belle âme. Elle aura des caprices, des fantaisies. Les belles âmes ont des priviléges; les petites règles de la morale commune ne sauraient enchaîner la liberté de leurs mouvements; elles ne reconnaissent point d'autre loi que leur inspiration du moment. Les belles âmes sont des souveraines par la grâce de Dieu; elles sont impatientes de tout contrôle, et, les blâme-t-on d'avoir manqué à quelque devoir essentiel, elles se plaignent avec hauteur qu'on ne les comprend pas... Non, ne secouez pas la tête, je sais ce que je dis. Je me défie de toute la race des incomprises. Mlle Méré a de beaux yeux, des talents; je veux lui accorder du génie. Allez la visiter dans son atelier, causez avec elle d'idéal et de poésie, enflammez-vous pour elle d'un beau caprice, fort bien; mais l'épouser! C'est une affaire grave que le mariage.

Vivre ensemble pendant quarante ans peut-être, et dès la seconde année se voir l'un l'autre tel qu'on est, sans qu'aucune illusion soit possible.... voilà le mariage, Marcel. La beauté, les conversations sur l'idéal, on se lasse bien vite de tout cela. L'amour avec son cortége d'erreurs ne vit qu'une saison; l'estime et la confiance réciproques sont les seuls sentiments qui puissent durer autant que nous, et c'est là tout le secret du bonheur domestique. Aussi la compagne que je vous souhaite est une femme douce, bonne, agréable, sans dons exceptionnels et partant sans orgueil, attachée à ses devoirs, ne se croyant dispensée de rien, entendue dans la conduite d'un ménage, capable de s'oublier, de se dévouer, capable aussi de vous aider à bien vivre et de vous apprendre à croire.

— A merveille, ma chère mère! lui repartis-je; mais que voulez-vous? j'estime que la conformité dans les goûts est quelque chose. Une bonne ménagère ne me suffirait pas. Certes je tiens à pouvoir estimer ma femme, mais je ne serai pas fâché de l'admirer un peu. Qu'elle m'aide à bien vivre, j'y consens de grand cœur; mais penser à deux est une joie d'une douceur infinie, et c'est là, selon moi, le vrai secret du bonheur domestique. Après cela, ne vous figurez pas qu'auprès de Paule ni ma conscience ni mon pot-au-

feu courussent les périls que vous redoutez. Vous la connaissez bien peu, vous ignorez tout ce qu'il y a de candeur dans son génie, de bon sens dans son enthousiasme, de sagesse dans ses rêves, de vertu dans sa poésie. L'esprit de Paule est l'esprit d'un cœur, le cœur de Paule est le cœur d'un esprit, et voilà pourquoi je l'aime autant que je l'admire, et je la révère autant que je l'aime. »

Elle s'écria en souriant :

« Amoureux ! amoureux ! vous êtes tous les mêmes !... Oh ! que vous êtes jeune ! poursuivit-elle. Vraiment, mon cher fils, j'en suis charmée, votre cœur a vingt ans ! Moi qui le croyais hors de page ! Mais que me disiez-vous l'autre jour ? A vous entendre, vous étiez revenu de tout, vous ne regardiez qu'à la dot.... Se moque-t-on ainsi de sa mère ?... Eh bien ! mon enfant, puisque vous êtes si jeune, permettez-moi de vous réciter un de ces contes bleus dont j'amusais autrefois votre enfance.... Je ne vous prends pas sur mes genoux, ils ont vieilli.

« Il y avait une fois.... M'écoutez-vous ?... Il y avait une fois en Bretagne un petit génie qui s'appelait Gwyn. C'était le roi des fées, le souverain légitime du monde enchanté. Bien qu'il n'eût pas trois pieds de haut, sa beauté était merveilleuse. A son cou pendait un cor d'ivoire, et quand il en sonnait, l'homme de

l'humeur la plus grave ne pouvait se tenir de chanter et de danser. Un jour, Gwyn pria un sage ermite nommé Kollenn à dîner. Grave imprudence! mais s'avise-t-on de tout? Le bon ermite se défiait du génie. « C'est peut-être un diable! » pensait-il, et à tout hasard, par précaution, il prit avec lui un flacon d'eau bénite. Il fait son entrée dans le palais féerique. Le roi des génies était assis sur un siége d'or. Autour de lui voltigeaient mille apparitions charmantes, sylphes, lutins, toute la troupe ailée des songes et des plaisirs. Kollenn se crut au paradis. « Prends place à cette table, lui dit le roi ; tu n'as qu'à le vouloir, et à l'instant les vases d'or et les coupes de diamant que tu vois vides devant toi se rempliront d'ambroisie et de nectar. » Mais le sage : « Je ne suis pas dupe de tes prestiges, je ne vois ici que des feuilles sèches. » Et, prenant son flacon d'eau bénite, il le versa sur la table, qui disparut soudain avec les vases, les coupes, le palais et le roi. Adieu, lutins! Rien ne resta, hormis une poignée de feuilles sèches.... M'avez-vous compris, Marcel ?

— Pas trop, lui dis-je.

— Que vous avez l'esprit lent! Le roi des génies, l'habile enchanteur, le musicien consommé qui fait entrer tous les cœurs en danse, Gwyn en un mot, c'est l'amour. Les coupes de diamant, les féeries sont

ses prestiges. Par malheur, dans le voisinage de son palais habite un vieux sage, d'une humeur revêche ; on l'appelle, je crois, le Bon-Sens.... Ne le prions pas à dîner ! me direz-vous. Hélas ! il est effronté : un beau jour il s'invite lui-même, et gare à son eau bénite ! Marcel, croyez-moi, le mieux est de le faire venir avant le mariage, car il est fâcheux de croire aux vases d'or et de se voir condamné aux feuilles sèches à perpétuité.

— Votre allégorie me touche peu, lui répliquai-je. Je crois à Gwyn et à son cor d'ivoire. Bon Dieu ! sans lui que serait la vie ? Quant à votre ermite, je le connais. Lui, un sage ! Il ignore que la poésie est une vérité! Ce sot brutal est un enchanteur de la pire espèce. Jaloux de tout ce qui brille, il transforme l'or pur en une vile poussière. Dieu nous garde de son eau bénite !... Vases d'or, coupes de diamant, je vous ai vus, mes mains vous ont touchés ! Ah ! malheur, trois fois malheur à qui ne voit dans ce monde que des feuilles sèches ! De toutes les folies, c'est la plus triste, car les Paule sont dans la nature et les Marcel sont nés pour les aimer. »

De nouveau ma mère demeura quelque temps silencieuse ; enfin elle me dit :

« Nous rions, Marcel, et cependant il s'agit de votre avenir, de votre destinée. Hélas ! il suffit d'une erreur

pour empoisonner toute une vie ! Écoutez-moi : j'ai une grâce à vous demander. Une seule. Je l'implorerai, s'il le faut, à mains jointes, et vous ne pourrez la refuser à mes larmes. Vous me reprochez de faire trop de cas des opinions du monde : faiblesse bien pardonnable dans une femme et surtout dans une mère ; mais, je vous le jure de nouveau, je donnerai mon consentement à ce mariage, si j'ai l'assurance qu'il fera votre bonheur, et cette assurance, c'est de vous seul que je veux la recevoir. J'ai une confiance absolue dans votre jugement, mais je sais aussi quelles sont les illusions d'une passion naissante et les étranges désordres où elle jette les esprits les mieux réglés. Donnez-vous le temps de revenir à vous ; qu'on ne puisse pas vous reprocher d'avoir agi sous le coup d'une surprise, car de bonne foi, si vous épousiez Mlle Méré, que pourrais-je répondre aux étonnements du monde ? Un seul mot : « Il la vit un matin dans les bois, il la revit un soir près d'un ruisseau, et il décida que toute une ville avait menti.... » Oh ! de grâce, pensez-y bien ! Vous êtes juge dans un procès très-grave ; les deux parties ont plaidé devant vous ; vous avez à prononcer entre deux versions, l'une confirmée par plus de cent témoignages, l'autre qui n'a pour garant que deux beaux yeux, témoins suspects que la cour devrait récuser. Ah ! prenez du

moins le temps de la réflexion. Si, dans trois mois, il ne vous est venu aucun doute, aucun soupçon, toutes mes défiances s'évanouiront. Un sursis de trois mois, c'est peu quand il s'agit du bonheur de toute une vie! Et si vous me répondez que votre conviction est faite et qu'elle est fondée sur l'évidence, je réclamerai ce délai pour moi, pour ma faiblesse, pour mes préjugés... Les préjugés d'une mère méritent d'être ménagés... Et je vous le demanderai aussi au nom de la femme que vous aimez, car il ne peut lui être indifférent de ravir un fils à sa mère par ces violences mal déguisées qu'on appelle des sommations respectueuses, mot affreux que je ne prononce qu'à regret, ou de trouver en moi une vraie mère qui dira hautement : nous nous étions trompés, elle est pure, elle est innocente, je la reconnais pour ma fille, et mes bras lui sont ouverts. »

A ces mots, je devins pensif. Cette dernière considération me frappa; ma mère venait de toucher une corde sensible. Si elle est de bonne foi, comme j'aime à le croire, quel triomphe nous est assuré au prix de trois mois de patience! Néanmoins je résistai longtemps. Pendant une heure entière, elle me pria, me supplia. Quelle triste violence je dus faire à mon amour! Mais l'intérêt de Paule parla plus haut dans mon cœur que l'intérêt même de ma passion. J'ai

cédé, j'ai promis. Paule me remerciera, j'ai besoin de l'espérer.

Je m'aperçois, Félix, que j'ai trente ans et que cette fois je songe à me marier. Pourquoi, je vous prie, la société a-t-elle fait du mariage une affaire et de quel droit mêle-t-elle sa prose à cette divine poésie?

LETTRE XVI

Genève, 3 octobre.

Pendant tout un jour, j'avais cru rêver, — et le lendemain ma mère s'est avisée de me conter l'histoire de Gwyn. N'admirez-vous pas cette rencontre bizarre? Pour moi, j'en fus tellement frappé qu'hier après midi, en approchant des Terraux, l'inquiétude me prit. Kollenn, avec son odieux flacon d'eau bénite, n'avait-il point passé par là? Qui sait? Le château avait disparu, je n'allais trouver qu'une grenouillère, des roseaux... Je fus bien rassuré. Point de coassements de grenouilles. Un coq, de sa voix la plus claire, me souhaita la bienvenue. Les petits balcons, les girouettes, je trouvai tout à sa place. Félix, les pierres ont un cœur. Toute cette maison se prit à sourire en me voyant paraître.

M. Bird et sa sœur étaient absents. J'en fus fâché, il me tardait de les mettre au fait; mais je fus bien

vite consolé. Paule vint me recevoir à la porte. « Dois-je vous faire entrer? me demanda-t-elle en rougissant. — Je ne vous répondrai, lui dis-je, qu'après être entré. » Nous ne restâmes qu'un instant au salon. Le temps était si beau (nous avons un automne doux comme un printemps), qu'elle me proposa de nous transporter au verger. C'était un piége. Au pied d'un cerisier, une vieille caméristé à lunettes tricotait des bas. Le banc où Paule me fit asseoir n'était qu'à trois pas du cerisier. « Vous êtes cruelle, lui dis-je en anglais; voilà un voisinage qui me gêne fort. » Par malheur, la bonne vieille entend l'anglais; elle me regarda par-dessus ses lunettes en souriant, et Paule, voyant mon air interdit, se mit à rire de son rire de cristal.

« Marguerite, me dit-elle, est de la famille, et nous n'avons point de secrets pour elle. »

Là-dessus elle s'en alla chercher ses portefeuilles et me fit examiner en détail les études qu'elle a rapportées de la Souabe et du Tyrol. Je vis là des dessins et des aquarelles où l'on sent la main d'un maître et le souffle d'un poëte. Elle me conta son voyage, puis elle me questionna sur la Grèce. « J'ai souvent vu le Parnasse en rêve, me dit-elle; il faut que je m'assure si mes rêves ont le sens commun. » C'est plaisir d'être interrogé par elle; tout l'intéresse;

elle a le sentiment du grand et ne laisse pas d'être curieuse des petites choses.

Jamais je ne l'avais si bien étudiée que dans ces heures d'entretien paisible où son âme était en repos. Que de contrastes charmants! Son esprit est à la fois ardent et réfléchi, vif et posé; ses pensées se précipitent vers ceux qui les attire, et tout à coup elles s'arrêtent et font silence pour écouter parler la raison; elle est parfois subtile et parfois presque naïve; ses impressions sont promptes comme l'éclair, mais avant de s'engager son jugement tâte les choses et prend ses sûretés contre les surprises; elle se plaît dans la contemplation, et le détail du moment présent la captive; rien ne lui semble insignifiant; elle sait que tout est dans tout. Vraiment quel âge a-t-elle? Son âme est pleine de bruit de printemps, et tout ce qui en sort est mûr comme dans la saison des fruits; elle ne se fait point d'illusions, et, ce qui est plus rare, elle s'en passe; les rêves lui sont doux; l'expérience ne lui est point amère; elle a plus que du respect pour la vérité, elle en a le goût; sans défense contre cette amie redoutable, elle s'empresse au-devant d'elle, s'offre à ses coups. Frappe! lui dit-elle, je suis sûre de guérir. Elle a sujet de se plaindre de la vie, elle ne lui en veut point; elle a confiance dans le bonheur, il s'est fait attendre, mais il est de parole; il vien-

dra, il est venu; quel plaisir de lui dire : Enfin vous voilà.

Pendant que nous causions, je me disais qu'un jour je goûterais auprès d'elle des délices plus enivrantes encore que les premiers transports de la passion. Elle n'a pas seulement le génie, la beauté, elle a ce charme qui enchante la vie. L'habitude de vivre auprès d'elle, voilà le bonheur qui ne s'épuisera pas. Avoir des souvenirs communs, des secrets communs, un langage commun, s'entendre à demi-mot, se parler sans rien dire, tout deviner dans un geste, dans un sourire, savourer les douceurs de cette solitude peuplée que crée l'intimité, penser ensemble et sans quitter son coin de feu, posséder l'univers et ne lui point appartenir... Courbes divines, filles du ciel auxquelles Paule fut toujours dévote, moi aussi je veux croire en vous! Le vieil incrédule s'est converti. Je vous livre ma vie, je vois déjà descendre sur mes sillons comme une rosée céleste l'harmonie et la beauté.

M. Bird ne revenait pas. Ce fut elle qui me chassa. Je vis une larme briller dans ses yeux.

« Le bonheur, me dit-elle, a sa mélancolie. Nous trouvons toujours le secret de nous plaindre; tantôt c'est la vie qui ne suffit pas à notre cœur; tantôt c'est notre cœur qui ne suffit plus à la vie. »

LETTRE XVII

Genève, 4 octobre.

Vous me blâmez, je m'y attendais, c'était dans l'ordre. Il est écrit que je mourrai sans avoir pu rien faire qui vous agrée. Vous prétendez qu'après m'être trop pressé je me résigne à des lenteurs qui seront suspectes; vous me représentez que je suis trop engagé pour avoir encore le droit de disposer de moi. « En quelques semaines, dites-vous, il peut se passer bien des choses. » Éclaircissez-moi votre pensée; je ne vous comprends pas.

A la vérité, je n'ai guère plus à me louer de M. Bird que de vous. J'espérais qu'il m'approuverait sans réserve; j'avais compté sans la roideur britannique. Quand on est né de l'autre côté de la Manche, on a beau être le meilleur des hommes, l'âme manque de souplesse, elle ne prête pas, les ressorts n'ont pas assez de jeu. Il y parut bien hier matin. Je

le trouvai dans son cabinet de travail; il était occupé à écrire. La correspondance absorbe la moitié de ses journées. Ses malades spirituels lui donnent beaucoup à faire; il faut qu'il réveille les endormis, qu'il remette au ton les désaccordés. Comme il posait sa plume, on lui annonça la visite d'un convalescent qui venait sans doute le remercier de ses soins, et qu'il eut peine à congédier. Enfin nous voilà seuls. Aux premiers mots que je lui dis, il changea de visage, tomba dans une morne stupeur. Quand il se fut remis, il s'étudia à scruter mes intentions, à sonder les abîmes de mon cœur. Je ne savais trop si je devais rire ou me fâcher.

Je découvris enfin la cause de son chagrin. Vous ai-je dit que le père de Paule est depuis trois semaines à Paris où, selon sa coutume, il passera l'hiver? M. Bird lui avait écrit l'avant-veille.

« Me voilà forcé de lui récrire! » me dit-il.

Et il ajouta naïvement :

« Je n'ai jamais pu souffrir les ratures ni dans les lettres, ni dans la vie.

— Une apostille, lui repartis-je, n'est pas une rature. »

Cependant, comme il est homme de sens, il finit par entendre raison.

« Je comprends, me dit-il, et j'approuve vos inten-

tions. Il est certain que Paule serait fort heureuse d'obtenir l'aveu de votre mère. Ce serait une satisfaction donnée à son cœur aimant, un démenti infligé à la calomnie, une réparation d'honneur dont je sens tout le prix. Un seul point m'arrête : votre mère est-elle parfaitement sincère ? Permettez-moi de vous le dire, j'en doute un peu. »

Je lui répondis que je n'étais plus un enfant, que je ne m'en laisse pas imposer, que je connaissais ma mère, que j'avais eu des défiances, que son ton, son langage les avaient dissipées, qu'après tout c'était une épreuve à tenter, que nous serions bientôt éclaircis.

Sur ces entrefaites, Mme Simpson entra. Je recommençai mes explications. Elle ne me laissa point le temps d'achever. Croisant les bras et me regardant d'un air de défi :

« Charmant! admirable! dit-elle. Voilà la première fois que j'entends parler d'un amant qui se constitue juge d'instruction ! L'enquête est ordonnée. Pendant trois mois, vous viendrez chaque jour nous interroger, vous dresserez des procès-verbaux. Nous n'avons qu'à nous bien tenir : trop heureux si vous ne décernez pas contre nous des mandats d'arrêt. Ferez-vous apposer les scellés? ferez-vous saisir nos papiers ? Ne perdez point de temps; fouillez dans tous les coins.

La vieille tour est pleine de réduits mystérieux. Vite, à l'œuvre! Je vais vous remettre mon trousseau de clefs. Commencez par cette chambre, voilà trois armoires qui ont un air bien suspect..... »

C'était un torrent de paroles à me faire perdre la tête.

« Ah! c'en est trop, m'écriai-je et je crois rêver! Eh quoi! je m'impose le plus cruel de tous les sacrifices, et voilà ma récompense, voilà mon salaire! Et c'est dans une maison où l'on se pique de sagesse, où l'on invoque sans cesse la raison, que je suis en butte à des soupçons extravagants dont j'aurais honte de me défendre!

Mme Simpson parut étonnée. Elle se tourna vers son frère. »

« Vraiment, je crois qu'il se fâche, mon cher frère, lui dit-elle.

— Je le crois, comme vous, ma chère sœur, lui répondit-il.

— Allons, ce jeune homme a du bon, dit-elle en soupirant, mais que de chagrins il nous causera!

— Qu'on fasse venir Paule, repris-je, qu'elle soit notre arbitre! Ses décisions me seront sacrées, et puisse-t-elle me blâmer comme vous, car, Dieu soit loué! je serai délié de mon imprudente promesse, et je ne songerai plus qu'à hâter l'instant de mon bonheur. »

M. Bird alla chercher Paule. Quand elle parut, je m'aperçus bien que sa figure trahissait quelque inquiétude. Je lui pris la main, je lui fis le récit fidèle de tout ce qui s'était passé. Elle m'écouta la tête penchée. Je n'eus pas plutôt fini que relevant les yeux :

« Je vous approuve tout à fait, Marcel, me dit-elle. Vous deviez cela à votre mère. Je ne mets pas en doute sa sincérité. Quelle joie si un jour ses bras m'étaient ouverts ! Elle ne pourrait trouver une fille plus dévouée ni plus reconnaissante. Et qui sait ? je regagnerai peut-être par elle l'estime et l'affection de mes grands-parents. Marcel, j'ai toujours goûté ce mot de l'Évangile :

« Ils sont beaux, les pieds de celui qui apporte la paix. »

Messager de paix, je vous remercie et je vous bénis.

— Vous l'entendez ? dis-je à M. Bird.

— C'est que Paule est Paule, me répondit-il en souriant, et M. Bird n'est que M. Bird.

— Oui, Paule est Paule, dit la pétulante Mme Simpson. Paule aime, Paule a vingt ans, Paule est poëte, Paule a toutes les imprévoyances des âmes généreuses. O jeunesse inexpérimentée, toujours prête à s'embarquer sans boussole sur la foi d'une utopie !

— Point de paroles de malheur! interrompit Paule. Je crois aux vents, je crois aux étoiles, je crois en Marcel.

— Et ta foi ne sera pas trompée, lui dis-je en portant sa main à mes lèvres.

— Comme ils se grisent de leurs paroles! murmura Mme Simpson. *Amen! Amen!* Que le Dieu des innocents les assiste. »

Je restai jusqu'à la nuit. M. Bird me reconduisit. En me quittant, il me dit :

« La confiance de Paule m'a fermé la bouche. Cependant ne comptez pas trop sur sa raison. Les femmes sont des femmes. L'amour les exalte, mais le doute a son heure. Demain, à son réveil, elle se dira peut-être qu'elle donne au monde trois mois pour se mettre entre elle et vous. Je crains qu'elle ne souffre; c'est à vous...

— Laissez moi faire, interrompis-je, je réponds de tout. »

Félix, Paule est admirable. Que vos péchés vous soient remis!

LETTRE XVIII

Genève, 12 octobre.

Tout va bien. Paule me semble heureuse, confiante, sereine. Assurément je n'ai pas le droit de lui en vouloir; mais il s'agit bien de droit! Même à trente ans, l'amour est une déraison; je m'en aperçois. L'autre jour, elle vint au-devant de moi d'un air si tranquille... Grondez-moi; mais est-il juste de reprocher à l'amour ses inconséquences et ses injustices? Il en vit. M. Bird m'avait assuré qu'elle souffrirait : il la connaît peu. Elle travaille beaucoup et sans distraction; elle a toute sa tête, tout son talent, tout son esprit. Elle vient de commencer un grand tableau; j'ai bien ri en découvrant que j'étais un peu jaloux de ce tableau. C'est une scène de labour, une charrue tirée par quatre bœufs. Comme vous voyez, tout va bien. Les quatre bœufs sont si robustes et si vaillants qu'ils seront bientôt au bout du sillon.

Ma mère est d'une humeur charmante; décidément elle paraît contente. Tout le monde est content, il faut bien que je le sois aussi. M. Bird m'a laissé entendre que je ferais mieux de ne pas aller tous les jours aux Terraux. Je le croyais au-dessus de toutes les petitesses. Respect humain, où vas-tu te nicher? J'ai dû me le tenir pour dit. J'ai passé cette semaine deux soirées dans le salon de ma mère, avec ses habitués; j'ai joué le whist, j'ai dit des choses aimables à Mlle de Luz. Me croyez-vous encore incapable de vertu?

Que l'air est pesant dans ce triste salon! Il faut aller aux Terraux pour respirer. C'est là que la vie est légère; ici on en sent tout le poids. Là on vit hors du temps; ici on subit l'importunité des heures, on les entend marcher, et on s'applique à tuer les jours, qui vous le rendent bien. Là le cœur s'épanouit dans la paix et dans la liberté; ici on se défie, on a toujours l'œil au guet, on se défend même contre le bonheur. Là on se joue dans la lumière; ici on se fait une affaire de tout, et le plaisir lui-même est affairé. Là enfin la religion est une céleste douceur qui se mêle à tout; ici on prête à Dieu des passions pour se donner la joie d'épouser ses querelles et de haïr en son nom... Et cependant les Terraux sont un lieu suspect. Trois mois d'enquête préalable sont nécessaires. Vraiment on s'accoutume trop à certaines choses. Qu'est-ce donc

que ce monde? et jusqu'à la fin des siècles la vérité sera-t-elle tenue sur la sellette?... Lève-toi, éternelle accusée, et confonds tes juges!

Je regrette seulement que Paule travaille trop. Je la voudrais un peu distraite, un peu rêveuse. Et quand elle souffrirait un peu! Je souffre bien, moi! Mais ce n'est pas une chose à lui demander... Le ciel est pur et serein; la terre est humide, luisante; la charrue ne grince pas; les quatre bœufs roux ont le cœur à l'ouvrage.

LETTRE XIX

Genève, 14 octobre.

Ou ma mère ne me connaît pas, ou elle me connaît trop. N'était le point d'honneur et la honte de m'en dédire, j'aurais déjà rompu cet imprudent engagement. L'attente me tue; je compte les heures, je me ronge. Il me semble... Non, je ne vous dirai pas les idées folles qui me traversent l'esprit; je n'y puis songer sans rougir.

Mais laissons cela. Je veux seulement vous répéter ce que vous savez de reste; je ne suis qu'un apprenti dans l'art de vivre; quoi que je fasse, je passe la mesure, et tout me tourne à mal. Tenez, hier soir, par exemple, quand je descendis chez ma mère, on jouait au whist. Je m'assis dans un coin, je feuilletai une revue. On ne disait mot. Je me levai, je pris mon chapeau. La porte s'ouvre, l'éternelle Mlle de Luz entre; elle fait à ma mère ce petit salut court que je

ne puis souffrir, puis elle se tourne vers moi les yeux baissés et en rougissant un peu. Je la salue et je fais mine de gagner la porte; ma mère me regarde d'un air de reproche. Je prends mon parti, et après quelques instants nous étions assis sur un sofa, Mlle de Luz et moi, et nous causions en tête-à-tête. Mon intention était louable, je voulais complaire à ma mère : je tiens à ce qu'elle ne puisse pas dire que je fuis le danger, et que si je connaissais mieux la charmante Angéline... Bref, je fus aimable. Mlle de Luz s'anima; elle m'entretint du dernier roman qu'elle avait lu et du dernier sermon qu'elle avait entendu. Je ne sais si mes souvenirs s'embrouillent, mais il me semble que ce sermon était charmant, et ce roman traduit de l'anglais fort édifiant. J'étais tout oreilles, je souriais agréablement; mais, tout en écoutant ce ramage de pinson, je songeais à la voix du rossignol, à ces premières notes rares et soutenues par lesquelles il prélude à ses concerts dans une soirée de printemps. Ce n'est qu'une note, mais une note de rossignol, — et la nuit s'éclaire, les bois frémissent, le ciel écoute... Cette vision ne m'empêchait pas de sourire, je crois même que, sans y penser, je débitai quelques fadeurs. Mlle de Luz devint sérieuse; elle lissait ses cheveux crêpés, regardait de très-près ses poignets : je venais, sans le vouloir,

d'intéresser la partie. Tout à coup, en tournant la tête, j'aperçus ma mère qui nous lorgnait du coin de l'œil, immobile, charmée, dans l'extase. J'avais réussi à réveiller ses espérances.

N'avais-je pas raison de vous dire que je ne sais pas vivre?

Il faut en finir et brusquer le dénoûment. Par bonheur, M. Bird s'en charge. Il m'a insinué l'autre jour que, si ma mère était sincère, elle devait consentir à voir Paule. Une rencontre pourrait être ménagée sur terre neutre.

« Il faudrait d'abord, ajouta-t-il, qu'elle consentît à me recevoir; je sonderai le terrain. »

Sa proposition m'enchanta. J'en ai fait part à ma mère: elle s'est d'abord récriée, elle a fini par se rendre.

« Mais je désire, m'a-t-elle dit, que vous n'assistiez pas à notre entretien; vous nous gêneriez. Je veux être libre de questionner M. Bird, et peut-être mes questions vous blesseraient. »

Cette première entrevue a été fixée à après-demain. Je m'en promets un heureux résultat : l'air, le geste de M. Bird ont une éloquence irrésistible, et il n'est pas de préventions qui puissent tenir contre son sourire.

Félix, il est aisé d'avancer, il est trop aisé de re-

culer; mais s'arrêter! De tous les supplices de ce monde, l'immobilité est le plus cruel. Je souffre, oui, je souffre de mille manières que je ne puis vous dire.

LETTRE XX

Genève, 15 octobre.

Que vous êtes éloquent sur les situations fausses! mais ne vous chargez pas de m'apprendre comment on s'y engage, je ne le sais que trop. Enseignez-moi plutôt comment on en sort. Oh! inutilité des amis! oh! vanité de la sagesse!

LETTRE XXI

Genève, 17 octobre.

L'entrevue en question a fort mal réussi. Elle n'a servi qu'à envenimer les défiances. Il paraît que de part et d'autre on a fait échange de mots piquants. A qui donner les premiers torts ? Je crains que M. Bird n'ait manqué de souplesse. On a les défauts de ses qualités ; je vous l'ai dit, il est Anglais, il est philosophe, il se pique d'une droiture qui dégénère quelquefois en roideur.

Ce fut ma mère que je vis d'abord ; elle était pâle comme au sortir d'une émotion.

« Marcel, m'a-t-elle dit d'une voix tremblante, vous soumettez mes pauvres nerfs à de bien rudes épreuves. Je ne vous fais pas de reproches, mais je désire que vous preniez acte de mon dévouement. »

Et en parlant ainsi elle se frottait les tempes avec du vinaigre de santé.

« Mais que s'est-il donc passé ? lui dis-je ; car vraiment, à la voir ainsi pâle et défaite, je craignais que le débonnaire, que l'angélique M. Bird ne se fût emporté à quelque violence.

— Dieu m'est témoin, me répondit-elle, qu'en arrivant à cette entrevue, j'étais disposée à recevoir les impressions les plus favorables, tant votre bonheur m'est cher ! tant il m'est cruel de vous affliger ! J'avais prié, j'étais pleine d'espoir. M. Bird semble s'être appliqué à réveiller mes défiances et à justifier mes préventions... » Et à ces mots elle recommença de s'essuyer le front.

J'éprouvai un violent accès de colère contre ce flacon de vinaigre. Je l'eusse volontiers brisé sous mes pieds. Je me contentai de le lui ôter des mains et de le déposer hors de sa portée.

« Vous devriez ouvrir les fenêtres, lui dis-je. On respire ici une odeur de soufre.... Le diable s'est trahi. Vous a-t-il laissé voir son pied fourchu ?

— Vous croyez plaisanter, me dit-elle. Vous découvrirez un jour que le diable sait faire dans ce monde tous les métiers, même celui d'honnête homme.

— Vous reconnaissez donc, repris-je, que M. Bird est un honnête diable. C'est toujours cela de gagné.

— L'avantage n'est pas grand, dit-elle. Il n'y a de vertus sérieuses que celles qui plaisent à Dieu.

— Et vous vous flattez de connaître ses goûts ? Êtes-vous sûre de ne pas vous y tromper ? Pour moi, je ne crois pas aux caprices de Dieu, ni que nous vivions dans ce monde sous le régime du bon plaisir.

— A trente ans, repartit-elle, on ne relève que de son épée, et on se contente d'avoir des opinions ; mais on n'arrive pas à mon âge sans avoir découvert que les dogmes sont un bon oreiller de vieillesse, et qu'il est sage de prendre conseil de son oreiller.

— Consultons l'oreiller : Que pense-t-il de M. Bird ?

— Je ne vous ferai point son portrait. Entre un incrédule comme vous et une bigote comme moi, il n'y a pas d'accord possible sur certaines choses. Il me suffira de dire que je rends justice à M. Bird sur deux points. Je crois qu'il a voué à Mlle Méré une affection sincère et désintéressée, et qu'il épouse ses intérêts avec un zèle tout charitable. Certaine bonté de cœur, certaine chaleur de sympathie sont des dons naturels qu'on peut posséder sans connaître Dieu. Je crois aussi que M. Bird sait vouloir ce qu'il veut ; il a les ardeurs et les vivacités d'une âme forte, il en a aussi les acharnements. Vous savez que les Anglais aiment les gageures. M. Bird a juré ses grands dieux de marier Mlle Méré en dépit de tout, et comme les

paris font d'autant plus d'honneur qu'ils sont plus hasardeux, il a juré que le mari serait de bonne famille, riche, considéré, l'un des meilleurs partis de Genève, et qui plus est, fils unique de Mme Roger, bonne bourgeoise à préjugés et à dogmes. Quel beau triomphe pour lui, s'il réussit! Quel défi jeté à toute cette sequelle dévote qui condamne ses hérésies! Quelle satisfaction de cœur et d'orgueil il peut se promettre de cette campagne entreprise pour l'amour de Paule et pour l'amour du scandale! car ces deux sortes d'affections se concilient très-bien dans les MM. Bird. Vous riez, je crois.

— Je ris pour ne pas pleurer. O puissance des préventions! Comment, je vous prie? vous avez parlé à cet homme, vous avez entendu le son de sa voix, vous l'avez vu sourire....

— Oh! son sourire est charmant, interrompit-elle; mais il en a été fort économe. Je ne sais quel fâcheux effet j'ai produit sur lui, son front s'est rembruni, son humeur s'est assombrie. Il n'a pas su se contraindre, il a été maladroit.... Passez-moi la vulgarité de cette comparaison, mais imaginez un honnête marchand en peine de se débarrasser d'un article qui n'est pas de défaite. Un chaland se présente, il va conclure; par malheur la bonne âme se ravise, demande à voir, à réfléchir. Le marchand se fâche, il voudrait vendre

chat en poche. J'en suis désolée, mais en écoutant M. Bird je pensais malgré moi à ce marchand. En réponse à ses doléances, je lui rappelai les termes de notre traité, je lui déclarai que je m'en rapportais à vous, que j'étais résolue à voir Mlle Méré par vos yeux, mais que ce n'était pas trop de trois mois pour faire le tour d'une jeune fille, qu'au surplus j'avais votre promesse, que vous n'étiez pas homme à vous dédire. Il goûta peu mes raisonnements, il goûta moins encore certaines questions que je lui adressai, et après quelques réponses évasives il est parti brusquement, peu satisfait de moi, je pense ; mais vous conviendrez qu'il n'y a pas de ma faute... Allons, ne vous découragez pas, ajouta-t-elle. M. Bird prendra peut-être sa revanche un autre jour. Qu'il m'amène Mlle Méré : quoi qu'il m'en coûte, je suis prête à la recevoir ; mais, savez-vous, Marcel ; je suis presque sûre qu'elle ne viendra point.

— C'est ce que nous verrons, lui répondis-je en m'efforçant de lui dérober mon chagrin. » Et là-dessus je lui restituai son flacon de vinaigre, et je partis.

Je me suis rendu sur-le-champ aux Terraux. Paule était sortie avec Mme Simpson. Je trouvai M. Bird dans la cour, où il se promenait en long et en large, les mains derrière le dos, la tête basse. Il avait l'air abattu.

« Eh bien ! lui dis-je, la place est forte ?

— Elle est imprenable, m'a-t-il répondu... Votre mère, monsieur, continua-t-il, est une personne fort estimable, mais trop entière dans ses idées pour que nous puissions attendre d'elle la moindre concession. Se flatter de la ramener serait une dangereuse chimère. Elle est incapable de comprendre Paule : elle n'admet pas les exceptions, et l'extraordinaire la scandalise. Ajoutez que les jugements du monde lui sont sacrés ; c'est un joug qu'elle ne secouera pas. Je ne crois pas lui faire tort en assurant que dans sa tendresse pour son fils il entre un peu de vanité ; elle vous aime, mais elle ne s'oublie point. Elle ne se dit pas que vous êtes en position de ne consulter que votre cœur en vous mariant, que rien ne vous attache à Genève, que si les commérages d'une petite ville vous troublent dans votre bonheur, vous êtes libre de les fuir et de planter votre tente où il vous plaira. Elle ne pense qu'à elle, qu'au petit monde où elle vit, et dont les décisions lui tiennent lieu d'oracles et de conscience. Vous savez ce que sont ces coteries où règne une petite opinion d'autant plus tyrannique et plus ombrageuse que les frontières de son empire sont plus resserrées. Vous savez aussi quelles secrètes et tristes jalousies se cachent sous ces amitiés de circonstance, qui ne sont guère cimentées que par des aversions et des préjugés communs. Votre mère croit

déjà voir les noirs sourires de ses bonnes amies, elle entend déjà leurs railleries, leurs mots couverts, leurs propos aigres-doux, leurs compliments de condoléance, leurs désolantes consolations, et elle en frémit d'avance. Son désir le plus cher est que vous fassiez un mariage dont il lui revienne quelque lustre, qui fasse ouvrir de grands yeux aux badauds, qui soit le désespoir des jaloux, qui la rehausse dans sa propre estime et dans l'opinion de la petite chapelle. Je ne serais pas étonné qu'elle eût déjà jeté son dévolu. Elle a quelque parti à vous proposer. Aussi ne vous a-t-elle demandé un délai que dans l'intention d'ouvrir la porte aux incidents; soyez certain qu'elle les appelle de tous ses vœux. Je vous parle franchement, il n'est plus temps de ménager les termes. »

Nous fîmes quelques pas en silence, puis je lui dis :

« Nous avons fait une faute, nous devions laisser à l'ennemi l'embarras des premières démarches; mais nous nous sommes engagés, il faut aller en avant Ma mère consent à voir Paule, il faut la lui conduire. »

Il me répliqua avec une vivacité qui me surprit :

« Gardons-nous en bien! ce serait tout compromettre. »

Je ne pus lui répondre, car ces dames parurent à l'entrée de la cour. Je m'avançai vers Paule, qui marchait la première.

« Nous avons été paresseuse aujourd'hui? lui dis-je. Vite à l'atelier! Quels reproches vous devez vous faire! Les quatre bœufs roux s'impatientent.

— Aujourd'hui, me dit-elle, ils ne sentaient pas l'aiguillon, et le pinceau m'est tombé des mains.

— Avez-vous pensé à moi en vous promenant?

— Demandez-le à ces fleurs, me dit-elle en me présentant quelques feuillages de houx.

— J'aimais mieux vos gentianes d'autrefois, » lui dis-je.

Elle m'interrogea du regard.

« Nous les avions cueillies ensemble, » ajoutai-je.

Elle me remercia de mon explication par un sourire; puis elle fit un geste qui signifiait peut-être : De quoi vous plaignez-vous? c'est votre faute.

Mme Simpson s'était arrêtée près de la grille pour attendre Jane. Je m'approchai d'elle et je lui dis :

« Pendant que les chiens aboient, la caravane passe. »

Elle me répliqua vivement par cet autre proverbe :

« Il ne faut point se moquer des chiens qu'on ne soit hors du village. »

LETTRE XXII

Genève, 20 octobre.

Il y a quelques jours encore, j'avais un remède assuré contre ces crises de découragement, contre ces défaillances subites auxquelles mon âme est sujette. Loin de Paule, seul avec moi-même, de sinistres pensées traversaient mon esprit, ou bien mon amour se changeait soudain en une fièvre brûlante, et, pour savourer les délices d'un instant de possession, j'eusse sacrifié sans regret mon avenir et ma conscience; mais à peine me retrouvais-je auprès d'elle, mes désirs s'apaisaient, mes craintes se dissipaient, je voyais luire à son front deux fois couronné le diadème du génie et l'auréole d'une céleste pureté, et tout mon cœur ne respirait plus que foi, respect et adoration.

Aujourd'hui c'en est fait, j'ai perdu mon seul recours contre moi-même. Adieu ce calme divin que sa présence répandait en moi! Même auprès d'elle je

suis inquiet, agité. Félix, il me semblait autrefois que la sainte vérité me regardait par ses yeux ; aujourd'hui ses yeux mentent.... Ah! quel mot! quel blasphème! Non, je ne les accuse que de se taire. Paule a des pensées qui craignent le grand jour; il s'est fait en elle un changement qu'elle me cache, et je sens percer dans ses manières une secrète froideur qui me consterne et qui m'irrite. Que peut-elle donc me reprocher? Ne lui ai-je pas prouvé qu'elle m'était plus chère que mon amour même? Lui ai-je rien caché? N'ai-je pas agi avec son aveu? Sa fierté s'est-elle offensée de ce qu'approuvait son cœur? Pourquoi se taire? Penserait-elle s'abaisser en s'expliquant? Exige-t-elle que je la devine, que je la prévienne? Est-on si fort sur l'étiquette quand on aime? Les petits calculs se peuvent-ils allier avec les entraînements de la passion? M'aimerait-elle moins que je ne le croyais? Aurait-elle quelque arrière-pensée? Serais-je à ses yeux un moyen de cassation contre les arrêts du monde?... J'en dis trop. Dieu me garde de rien outrer! Il y va de ma vie. Je dirai seulement avec Montaigne que *la police féminine a un train mystérieux*; mais le mystère, c'est de l'ombre! Y aurait-il une tache à mon divin diamant?

M. Bird lui-même devient mystérieux. Je suis comme un passant qui s'égare dans un quartier dont il se

flattait de connaître tous les détours. M. Bird ne me parle plus à cœur ouvert, il use de réticence, il m'échappe, il se dérobe. Il se refuse à laisser voir Paule à ma mère, et m'allègue je ne sais quels périls imaginaires sur lesquels il ne s'explique pas.

Ma mère est triomphante.

« Vous verrez qu'on ne me l'amènera pas, me disait-elle tout à l'heure. Je ne m'en étonne pas, et en vérité j'aurais tort de m'en plaindre.. Cette pauvre enfant doit être peu curieuse de revoir une amie de ses grands-parents qui l'a beaucoup connue. Elle ne serait pas à l'aise en ma présence; elle risquerait de se troubler, et je pourrais lui faire telle question qui la mettrait sur les épines.... Mais convenez que M. Bird est bien maladroit; convenez que ses impatiences et ses défaites sont également suspectes. Du reste je ne tire point de conclusion; je m'en rapporte à vous. Je croirai ce que vous croirez, je voudrai ce que vous voudrez.... »

LETTRE XXIII

Genève, 23 octobre.

Depuis plusieurs jours, le tonnerre grondait sourdement; enfin l'orage a éclaté. Puisse-t-il éclaircir mon ciel qui se voilait!

J'avais passé une nuit blanche. Les mystères de M. Bird, les froideurs, les silences de Paule, l'air triomphant de ma mère, il y a bien là de quoi m'ôter le sommeil. Je me rendis vers deux heures aux Terraux. Je venais de franchir le petit pont, lorsque j'aperçus devant moi, dans le chemin montant, les deux jouvenceaux que vous savez.... Vous souvient-il de cette aventure? Elle est trop ridicule pour que je vous la rappelle.... Cette fois ils étaient à cheval et regardaient par-dessus la haie, non sans jaser et ricaner.... C'est un fait, Félix, que personne ne passe dans ce chemin sans regarder par-dessus cette haie. Arrivés à l'entrée de la cour, ils firent halte, et, le

nez au vent, du bout de leurs gants jaunes ils jetaient des baisers dans l'air. Je les rejoignis en hâte. M'adressant au plus âgé (je lui donne dix-sept ans) : « A qui en avez-vous, mon petit monsieur? » Il me répondit d'un ton hautain : « Apparemment ce sont mes affaires. » Je lui arrachai sa cravache, et j'en sanglai un coup si vigoureux sur la croupe de sa monture que l'animal rua et partit au triple galop, emportant son cavalier effaré, qui se tenait aux crins pour ne pas tomber. Son camarade, non moins surpris, s'élança à sa poursuite. « Bon voyage! » leur criai-je, et j'entrai.

Comme j'approchais de la maison, M. Bird parut sur le seuil, accompagné d'un grand jeune homme blond qu'il reconduisait. C'est un Écossais, fils de famille, et l'un de ses malades. Je l'avais déjà rencontré aux Terraux l'avant-veille. Je ne sais pas encore quand il partira. Son cas est sans doute fort intéressant. Orphelin à vingt-deux ans et très-empêché de sa fortune, dont il ne savait que faire, le *spleen* le prit, un *spleen* dévorant. Son étoile lui fit rencontrer M. Bird, qui l'ausculta, et, après réflexion, lui rédigea une ordonnance ainsi conçue : « Pour commencer, avoir une manie et lire Montaigne. » Il a lu Montaigne, il est devenu bibliomane, il est heureux ; mais comme on ne saurait l'être trop, il est en voie

de devenir philanthrope. Les fils d'Albion sont des horloges qui vont au doigt et à l'œil. M. Otway, — c'est son nom, — adore M. Bird ; il l'appelle son sauveur et l'Hippocrate des âmes. Une fois c'est bien ; mais M. Otway se répète. Il me tendit la main et me dit en souriant :

« Êtes-vous aussi des malades de M. Bird ?

— Non, mon cher, lui répondit M. Bird. M. Roger est fort bien portant.

— Je le plains, reprit-il. Il ne connaît pas la douceur des convalescences. Mieux vaut revivre que vivre, et le parfait bonheur est d'être guéri par M. Bird et son miraculeux flageolet.

— J'admire infiniment, lui dis-je, le flageolet de M. Bird; mais il est plus sûr de se bien porter. »

Ils s'éloignèrent. J'entrai. Mon irritation allait croissant. Je n'étais pas au bout de mes épreuves. J'entr'ouvris la porte du salon. Mme Simpson était seule avec Jane. J'allais me retirer, elle me rappela.

« Un instant, monsieur Marcel, me dit-elle. J'enseigne à Jane l'histoire romaine. Nous en sommes aux exploits de Fabius. Je veux vous montrer comme elle profite. Jane, qui était Fabius ?

— Un grand général qui ne livrait pas bataille.

— Bien, Jane. Continuez. Que fit-il de grand, ce Fabius ?

— Il fut sur le point de prendre Annibal, mais il ne le prit pas.

— A merveille, Jane..... Vous pouvez vous retirer, monsieur Marcel. »

Je ne me le fis pas dire deux fois. Et Mme Simpson se plaint d'avoir des ennemis !

Je frappai à la porte de l'atelier de Paule. On me crie : « Entrez. » Pour m'achever, elle n'était pas seule. Un vieux peintre genevois lui avait amené l'un de nos premiers paysagistes français, le célèbre Z.... elle me présenta; on me salua, mais sans accorder à ma personne plus d'attention qu'elle n'en mérite. Z..... était absorbé dans ses pensées. Paule avait disposé en demi-cercle autour de lui quatre ou cinq de ses petites toiles. Il fit quelques critiques, puis il tomba en rêverie : il se grattait le front, il soupirait, il grommelait, il jurait à la sourdine ; c'est ainsi que s'exprime son admiration. Quand il eut tout vu, avisant dans un coin la charrue et les quatre bœufs :

« Ah ! par exemple, dit-il, je gagerais que ceci n'est pas de vous.

— Vous avez rencontré juste, dit-elle. C'est un tableau qu'en désespoir de cause l'auteur m'a priée de terminer.

— N'y perdez pas votre temps, reprit-il. Vous savez ce que disait cet autre : « qu'un jour Roland prit un

capucin par la barbe, et qu'après l'avoir bien fait tourner, il le jeta à deux milles de là, où il ne tomba qu'un capucin. »

— Vous êtes bien sévère pour mon pauvre ami, lui répondit-elle sans le regarder.

— Il a du talent, je ne le nie pas; mais il n'a pas le diable au corps. Comme ces contours sont secs! comme ces lignes sont dures! comme ces détails sont peu d'ensemble!... Ici, ajouta-t-il en montrant du doigt les cinq toiles, ici il y a l'ordonnance, le style, l'harmonie, le feu sacré, la magie, le sortilége, le je ne sais quoi, la folie, la divine folie! »

Paule avait pris un canif sur une table; elle en porta deux ou trois coups à son tableau, qu'elle mit presque en pièces du haut en bas.

« Eh bien! que faites-vous donc? s'écria Z...., et qu'en dira le capucin?

— Le capucin, c'est moi, répondit-elle. »

Et comme il se confondait en excuses :

« Oh! ne croyez pas que je sois en colère, poursuivit-elle en tournant vers lui ses yeux pleins de larmes. La vérité peut me chagriner, elle ne me fâche pas... Hélas! vous avez raison. Voilà quinze jours que je me cherche, sans réussir à me trouver.

— Cherchez, cherchez bien, dit-il. L'art, la nature, les animaux et moi, nous y sommes tous intéressés. »

Je sortis sans bruit. Le chagrin, la colère, me suffoquaient. Je m'en allai je ne sais où. Quand je revins, Paule était seule dans son atelier. Penchée sur un album, un crayon à la main, elle tournait le dos à la porte. Sans prendre la peine de me regarder :

« Vous nous avez quittés bien brusquement, me dit-elle.

— J'étais de trop, je vous dérangeais.

— Vous, me déranger! Cela serait singulier, répondit-elle avec cette douceur tranquille qui m'irrite.

— Il y a des aventures singulières qui ne laissent pas d'être vraies, lui dis-je. Vous en savez quelque chose. »

Elle tressaillit, me regarda fixement; puis, baissant les yeux, elle se remit à dessiner.

Tout mon sang bouillonnait.

« Pourquoi avez-vous détruit ce tableau? repris-je. Il valait les autres.

— Tout le monde, à ce qu'il paraît, n'est pas de votre avis.

— Ce canif, lui dis-je, ce geste tragique....

— Oh! permettez-moi, interrompit-elle en souriant, mon geste n'était pas tragique.

— Ces larmes enfin, ces mots mystérieux.... N'auriez-vous pu m'épargner cette petite scène fort déplacée? »

Point de réponse.

« Parlez, je vous en conjure, m'écriai-je avec un peu de violence. Vos silences me tuent. Répondez-moi : pourquoi depuis quinze jours ne vous retrouvez-vous plus?

— Il n'y a pas ici de greffier? »

Et elle promenait ses yeux autour d'elle.

« Ce qui est sûr, c'est qu'il y a ici un souffleur. Je crois reconnaître la voix de Mme Simpson.

— Vous vous trompez, dit-elle, mon cœur seul a parlé.

— Votre cœur? il est perdu! Voilà quinze jours que je le cherche et ne le trouve plus. Prenez garde que le mien....

— Oh! c'en est assez, interrompit-elle. Je supporte les questions, mais les menaces sont inutiles. Ne gâtez pas votre rôle. Et puisque mes silences, mes réponses, tout vous blesse, il me reste une ressource : je vous écrirai, et vous serez content.

— Je compte sur votre promesse, » lui dis-je.

Et je me retirai....

P. S. Mon Dieu! que se passe-t-il donc? Qui m'a fait perdre son cœur? Par quel conseil agit-elle? On me remet à l'instant une boîte, et cette boîte contient la bague que je lui ai donnée et un papier où je lis ces mots : « Votre liberté vous est enfin rendue. Soyez heureux. »

LETTRE XXIV

Genève, 24 octobre.

..... Je lui dis avec colère :

« Vous êtes mon ennemi.

— Monsieur, pas de folies ! me répondit-il d'un ton d'autorité. Votre plus grand ennemi, c'est vous-même. »

En ce moment on sonna...

« Vite, me dit-il, glissez-vous dans ce cabinet. Prêtez l'oreille ; mais, quoi que vous entendiez, ne sonnez mot. »

Quelqu'un entre, salue, se nomme, s'assied. C'était le pasteur Gérard. D'une voix onctueuse et solennelle, il entama un long exorde, pièce d'éloquence fort étudiée.

« Au fait, au fait ! interrompit doucement M. Bird. Moi aussi j'ai prêché, *anch' io fui pittore*. Entre confrères on s'épargne. »

Cette interruption démonta M. Gérard, mais il se remit. Les Gérard se remettent vite. Il reprit sa phrase où il l'avait quittée.

« Au fait, au fait, lui disait toujours M. Bird.

— Le fait, le voici, s'écria-t-il impatienté : ce mariage est impossible.

— Nous y voilà, dit M. Bird. Contez-moi vos raisons, mon cher confrère, et dites-nous nos vérités. Je suis prêt à tout entendre.

— Permettez, reprit-il d'un ton radouci, je ne censure point votre conduite. Vous êtes un sage, je suis venu consulter avec vous. Nous finirons par nous accorder... Je ne vous dirai pas que ce mariage serait le coup de mort pour une pauvre mère qui adore son fils; je ne vous peindrai pas ses inquiétudes, ses tourments, ses larmes, ses nuits sans sommeil... Peut-être de telles considérations vous toucheraient peu.

— Vous avez raison, dit M. Bird. Je ne crois aux larmes que quand je les vois. Et encore!...

— Vous vous calomniez.

— Qu'attendre de bon d'un hérétique?

— Je ne suis pas intolérant.

— Vous ne l'êtes jamais hors de propos.

— A nous de pardonner, à Dieu de juger! Ne vous défiez pas de moi. La pure charité m'anime. Mlle Méré vous est chère. C'est au nom de son bonheur que je

vous conjure d'user de votre influence pour empêcher ce mariage.

— Expliquez-vous et parlez haut : j'ai l'oreille un peu dure.

— Mlle Méré a pu commettre des fautes, des imprudences, des étourderies, — j'emploierai le mot qu'il vous plaira; — mais elle a l'âme noble, désintéressée...

— Venant de vous, cet hommage a du prix.

— Soyez certain que je lui rends justice. Je la crois incapable de tous les calculs vulgaires; elle aime et veut être aimée; le reste n'est rien pour elle.

— Vous la connaissez bien. Dans l'occasion, j'invoquerai votre témoignage. Eh bien! cher confrère, nous voilà d'accord. Paule aime, Paule est aimée. Conduisons ces jeunes gens aux autels.

— Hélas! dit-il, êtes-vous sûr qu'elle soit aimée comme elle veut l'être? je me trompe bien, ou elle est trop fière pour se donner à un homme qui douterait, ne fût-ce que par instants, de son innocence. L'ombre même d'un doute serait à ses yeux un outrage...

— Que ne vous entend-elle? Jamais personne ne la jugea mieux. Vous êtes de nos amis, monsieur Gérard. Pourquoi nous en informer si tard? Mais, je vous prie, vous qui lisez si couramment dans les âmes, pensez-vous que M. Roger...

— Il croit et il ne croit pas.

— Vous jugez bien sévèrement ce jeune homme.

— Il a l'âme élevée, généreuse, mais sans ressort, sans consistance. Tête fumeuse, il veut et ne veut pas; il ne vit jamais dans le présent, il se ressouvient, il prévoit, il s'inquiète, il rêve, il s'écoute. Quel dessein suivi, quelle volonté ferme et constante pouvez-vous attendre d'un caractère indécis, d'un esprit flottant qui se complaît peut-être dans ses incertitudes?

— Cependant, à le voir, on le prendrait pour un sage.

— Lui, un sage! vous ne le connaissez pas. Je l'ai beaucoup étudié chez sa mère. A première vue, j'en conviens, on croit reconnaître un homme grave, sérieux, rassis. Creusez un peu : sous cette enveloppe, vous découvrez un esprit que l'expérience n'a pas mûri, mais raffiné, un de ces esprits bizarres, si nombreux aujourd'hui, qui subtilisent leurs sentiments, qui cherchent finesse à toute chose, qui se piquent de faire distiller du miel à leurs chagrins et quelques gouttes de poison à leurs joies, qui ont enfin trouvé le secret de s'affliger de leur bonheur, de s'enivrer de leurs regrets, de s'agiter dans l'inaction et de se reposer dans la fièvre. Permettez-moi de vous le dire, voilà les générations que nous font

l'abus de la critique et le mépris superbe de toutes les traditions.

— Permettez-moi de vous répondre que la critique n'a rien à voir là-dedans. La maladie que vous peignez est de tous les siècles, car en tout temps on a vu des esprits distingués, comblés des dons les plus précieux, manquer en revanche de ce que possède le vulgaire, d'un peu de ce bon sens qui est *le maître souverain de la vie humaine*; mais ne divaguons pas. Vos réflexions m'effrayent. Êtes-vous sûr de ne pas charger le portrait?

— Dieu m'en garde! Après tout, M. Roger n'est pas si coupable. Faites la part des circonstances. Franchement il est des cas où il n'est pas aisé de croire.

— Cependant il nous a juré...

— Serments d'amoureux! par malheur, dans certaines âmes, la fièvre d'amour est intermittente... Raisonnons un peu, cher monsieur Bird. Si M. Roger avait la foi du charbonnier, eût-il consenti à donner trois mois à la réflexion, à la critique, à l'examen? Est-ce là le procédé d'un cœur qui ne s'appartient plus, qui s'est donné sans retour?... Quand sa mère m'eut fait ses confidences, je plaignis ses alarmes, ses angoisses; mais je lui dis : « Défiez-vous de vos préventions. Peut-être Dieu a-t-il quelque dessein

secret sur ces jeunes cœurs; peut-être les a-t-il liés lui-même d'un indissoluble nœud. Dès que le doigt de Dieu se montre, notre devoir est de nous incliner et de nous soumettre.... »

— Vous êtes un homme admirable, monsieur Gérard.

— Par mon conseil, cette pauvre mère se résolut à attendre l'événement sans parti pris, prête à immoler ses répugnances au bonheur de son fils; mais nous reconnûmes bientôt que cet amour, qui lui inspirait de si cruelles appréhensions, n'était pas un coup de la Providence, mais une surprise, un entraînement irréfléchi, l'ivresse passagère d'une imagination ardente et désœuvrée. Depuis quelque temps, ce jeune homme est triste, agité; son air, sa démarche, son langage, tout trahit un cœur partagé, combattu... J'ai cru de mon devoir de vous en avertir. A vous d'aviser! Je vous répète que nous nous reposons sur votre sagesse. Seulement, de grâce, n'allez pas vous imaginer que c'est M. Roger lui-même qui m'a chargé... Ce serait l'erreur la plus grave... Il y a des vraisemblances si trompeuses! M. Roger, je vous le jure, ignore entièrement ma démarche. S'il en était instruit, il ne me reverrait de sa vie. Il est homme d'honneur; consciencieux jusqu'au scrupule, il est incapable de reprendre sa parole. Il vous ca-

chera son trouble, ses perplexités ; il tiendra ses engagements, dût-il lui en coûter le repos et le bonheur de toute sa vie. Encore un coup, je serais au désespoir, si vous pouviez penser que je parle en son nom....

— Je vous répète que vous êtes un homme admirable, monsieur Gérard. Que d'habileté se cache sous vos gaucheries apparentes !

— De l'habileté ! Je ne vous comprends pas.

— C'est ma première réflexion. Voici la seconde : c'est que vous nous considérez comme les plus honnêtes gens, comme les consciences les plus délicates de l'univers. J'en suis flatté, je vous en remercie. Une seule chose me chagrine : j'aurais été bien aise d'avoir les prémices de vos confidences.

— Vous êtes mystérieux comme une sibylle, monsieur Bird.

— Je tâcherai d'être plus clair. Tout ce que vous venez de me dire, vous l'avez dit à Mlle Méré il y a six jours.... Ne niez pas ; elle vous avait promis le secret, la douleur a brisé son âme, et son secret lui est échappé. Elle m'a confié qu'elle avait reçu de vous un petit billet onctueux comme une homélie, par lequel vous lui demandiez la faveur d'un instant d'entretien. Elle s'est empressée de se rendre auprès de vous. Avec la sagacité qui vous distingue, vous avez su lire

dans son âme, et vous avez décidé que cette âme était noble, désintéressée, incapable de tous les calculs vulgaires. Vous avez réglé là-dessus votre politique ; vous lui avez dit : « L'homme que vous aimez vous épousera, parce qu'il est homme de parole ; mais il est triste, agité, il croit et ne croit pas.... » Paule n'a qu'un défaut : malgré la netteté naturelle de son esprit, son imagination est sujette à se brouiller, à s'effarer ; en vain la raison parle, l'ombrageux coursier prend le mors aux dents.... Habile homme que vous êtes, grâce à vos insinuations charitables, les vagues inquiétudes qu'elle avait conçues ont pris un corps, une figure, et ces menaçants fantômes ont livré à son âme de funestes et victorieux assauts.... Je ne vous redirai pas ses tourments, ses larmes, ses nuits sans sommeil.... De telles considérations vous toucheraient peu....

— Monsieur, répliqua M. Gérard en se levant, il est des coups salutaires que la charité n'hésite jamais à frapper.

— O charité ! s'écria M. Bird avec emportement, que d'iniquités se commettent en ton nom ! O Évangile ! que de petites passions s'abritent sous ton manteau sacré ! O religion ! vous êtes la santé de l'âme, vous en êtes aussi le poison.

Et aussitôt : — Pardonnez-moi, je m'emporte, je

déclame, reprit-il d'un ton tranquille. Quelque jugement que je porte sur les petites manœuvres de votre charité, vous nous avez donné peut-être de bons avis, nous en profiterons. Les ennemis sont utiles quelquefois. J'interrogerai M. Roger, je saurai....

— Vous vous piquez de donner aux autres des leçons de délicatesse, interrompit M. Gérard. Ainsi j'ose espérer....

— Que je vous garderai le secret ? Impossible, mon cher monsieur. Voyez-vous ce cabinet dont la porte est demeurée entr'ouverte ?... M. Roger a tout entendu.

— Une telle trahison, balbutia M. Gérard en gagnant le large, est indigne d'un homme qui se respecte.

— Je suis un scélérat, repartit M. Bird en le reconduisant ; mais voilà six nuits qu'elle ne dort pas. »

Quand il fut rentré dans le salon, il me dit :

« Je vous plains, monsieur. C'est un supplice pour une nature supérieure d'être pénétré et jugé par un esprit subalterne ; mais, que voulez-vous ? les valets ont des yeux de lynx pour découvrir ce qui manque à leurs maîtres. C'est justice, noblesse oblige. Une âme de laquais a bien vite fait d'acquérir les vertus de son emploi. Un Gérard est égal à sa destinée, vous êtes inférieur à la vôtre. Pourquoi faut-il que tant d'hommes d'élite restent des êtres incomplets ? »

J'étais hors d'état de lui répondre. Aussi bien Mme Simpson ne m'en eût pas laissé le temps. J'imagine qu'elle sortit de terre subitement. Se dressant devant moi, elle me dit :

« Je ne vous aime pas, monsieur. Le malheur est entré avec vous dans cette maison. Paule était heureuse. N'avait-elle pas assez souffert ? Vous avez rouvert la source enfin tarie de ses larmes. Soyez fier de votre œuvre ; grâce à vous, elle a savouré de nouvelles douleurs plus amères cent fois et plus cuisantes que toutes les autres : l'homme qu'elle aimait a douté d'elle !... Ne me dites pas que vous l'aviez consultée, qu'elle avait approuvé vos lenteurs. Fallait-il la prendre au mot ? Aviez-vous le droit de vous autoriser de ce premier élan d'un cœur trop généreux ? L'inconséquence est permise aux femmes. C'est aux hommes de prévoir et de vouloir.... N'accusez pas non plus votre mère et ses acolytes. Vous êtes le grand coupable, monsieur. Si Paule s'est inquiétée, c'est qu'un jour elle avait surpris un nuage sur votre front. Si Paule a pris peur, c'est qu'un soir, en entrant ici, vous aviez le parler bref et un sourire forcé sur les lèvres. En vain a-t-elle tâché de se distraire de son chagrin par les douceurs d'un travail aimé. Votre orgueil s'est plaint qu'elle voulût tromper ses ennuis : apparemment ils lui devaient être sacrés ; ne venaient-

ils pas de vous? Que ne prenait-elle plaisir à voir saigner une si noble blessure?... Monsieur, vous êtes de ces hommes qui se plaisent à tourmenter ce qu'ils aiment; le besoin de vous plaindre est votre plus chère passion. Vous n'avez pas découvert l'introuvable Lindor.... Cherchez bien, monsieur; avez-vous visité toute la maison?... En attendant, il vous fallait un rival : vous vous êtes donné la joie d'être jaloux d'un pinceau; mais, que dis-je? Lindor est à demi retrouvé. Plus d'une fois vous avez eu l'art d'interroger Paule; vous furetiez dans son passé. Tous nos amis vous sont suspects; nous en avons trop, selon vous, tous aventuriers, coureurs de grands chemins. Ne vous êtes-vous pas plaint, l'autre soir, qu'on entrait ici comme dans un moulin, et ce même soir n'attachiez-vous pas sur M. Otway des regards sombres et irrités? Lindor se retrouvera, n'en doutons pas!... Monsieur, vous n'êtes pas un homme libre, vous êtes un esclave de l'opinion. Maudit soit le hasard qui vous mit sur notre chemin! Maudits soient les lieux où se fit cette funeste rencontre! Maudite soit ma faiblesse qui vous ouvrit l'accès d'un cœur que j'avais sous ma garde et que vous êtes indigne de posséder! »

Je lui répondis :

« Je suis résolu à tout endurer en silence, repro-

ches, injures, calomnies ; mais prenez garde de m'inspirer un tel dégoût de la vie qu'il soit plus fort que mon amour. »

J'étais à la torture ; mon angoisse, je pense, se peignait sur mon front. Quand elle eut évaporé sa colère, Mme Simpson me regarda avec plus d'attention ; elle parut frappée, saisie, changea de visage et, posant sa main sur mon épaule :

« Pauvre garçon, dit-elle d'une voix émue, vous souffrez ! J'ai été trop dure. A tout péché miséricorde. Allons, tout n'est pas encore perdu ; il ne faut pas s'abandonner. Moi qui vous parle, je veux venir à votre secours. William, mon cher William, voyez comme il est pâle. Pardonnez-lui et conseillez-nous.

— Je lui ai tout pardonné, dit M. Bird. Comprendre, c'est excuser ; mais je n'ose plus me mêler de rien. Pour combattre victorieusement les résolutions de Paule, il faudrait que je pusse lui répondre de l'avenir, et je ne m'en sens plus le courage.

— Que personne ne plaide ma cause devant elle ! m'écriai-je. Je veux la voir, lui parler. Si la voix me manque, le silence même de ma douleur confondra son incrédulité. »

Mme Simpson regarda son frère avec des yeux pleins de larmes.

« William, dit-elle d'un ton grondeur, je ne vous

reconnais pas. Il faut avoir de l'indulgence pour les faiblesses humaines. Tout le monde n'est pas né raisonnable comme vous. Je prendrai le parti de ce jeune homme contre vous et contre Paule. Non, je ne souffrirai pas qu'on le calomnie. A vous entendre, ne croirait-on pas que c'est un scélérat? A quoi se réduisent ses forfaits? A trop de déférence envers sa mère; pend-on les gens pour cela? Vraiment vous êtes un juge trop rigoureux, William, et de son côté cette chère enfant est trop prompte; elle ne sait pas assez se défendre de ses impressions; sa tête s'échauffe, se monte, adieu le bon sens! on dirait une boussole affolée par l'orage. Je m'en vais de ce pas la gronder.

Monsieur Marcel, je vous l'amènerai. Remettez-vous, tout n'est pas désespéré. »

Cette excellente femme sortit. M. Bird s'approcha de moi, me tendit la main, me parla sur un ton de cordiale affection.

« Vous comprenez maintenant, me dit-il, pourquoi je n'ai pas voulu que Paule vît votre mère; il n'est plus besoin de vous apprendre sur quel sujet eût roulé l'entretien. »

J'écoutais ses explications d'une oreille distraite. Je tenais mes regards attachés sur la porte. Elle se rouvrit au bout d'une heure. Mme Simpson revint fort émue :

« Je crois l'avoir ébranlée, me dit-elle ; mais elle résiste encore. Elle va venir. Que votre cœur vous inspire ! »

Paule parut enfin. Je la verrai toujours telle que je la vis alors, dans sa robe blanche, avec ses cheveux dénoués. Elle était très-pâle, mais elle avait l'air calme, et ce fut d'une voix assurée qu'elle me dit :

« Mon parti est pris. Je ne crois pas aux raccommodements. Marcel, j'avais une confiance absolue en vous, je l'ai perdue ; tout ce que vous pourriez me dire ne me la rendrait pas. J'ai bien souffert pendant ces huit jours ; je ne vous en veux pas, cela devait arriver. Je m'étais bercée d'une fausse illusion ; je m'imaginais qu'il suffit de parler pour convaincre. Mon Dieu ! qu'est-ce qu'une parole ? qu'est-ce qu'un regard ? qu'est-ce qu'un sourire ? Tout se contrefait, et les cœurs demeurent invisibles... Adieu, j'aime à croire que nous nous reverrons un jour. Je m'en vais tâcher de vieillir vite. Quand nos cœurs se seront calmés, nous nous retrouverons sans péril. Nous parlerons d'art, de peinture, nous raisonnerons sur les erreurs qui passent comme un songe et sur la sagesse qui ne passe point, et nous nous dirons, assis près de cette fenêtre :

« Notre folie fut courte, un rêve d'amour est quel-

que chose ; mais l'amitié est un bien plus sûr, les tempêtes la respectent. »

Je me sentais près d'étouffer ; mes lèvres tremblantes se remuaient en vain ; elles ne rendaient aucun son. Enfin je fis un effort suprême et je lui dis :

« Cruelle, trêve d'ironie ! De l'amitié ! que je t'aime en ami ? Demande-moi plutôt de te haïr. Quel nuage s'est répandu sur tes yeux ? Quels fantômes se sont mis entre nous ? Comment ne vois-tu pas que je t'adore, et que cette folie, la mort seule peut m'en guérir ? Moi-même, je ne savais pas assez combien je t'aimais ; c'est au moment de te perdre que je reconnais le charme qui me possède. Que m'importent tes talents, ta muse ? Ce que j'aime, c'est ta beauté, ton sourire, tes larmes, la cadence de ton pas, le flottement de ta robe autour de toi ; l'air que tu respires m'enivre ; un seul de tes cheveux m'est plus précieux que tout ton génie... Et tu viens me parler d'amitié ! Mais, que dis-je ? point de vaines subtilités. Ce que j'idolâtre, c'est toi, toi tout entière, c'est tout ton être, le souffle qui t'anime et le feu divin de ton âme inspirée. Grand Dieu ! je chéris jusqu'à tes caprices qui m'outragent, jusqu'à tes fiertés qui me tuent ? Nous dire adieu, nous quitter ! Où est le glaive qui pourrait trancher le nœud qui nous unit ? Penses-tu donc

que je puisse vivre loin de toi? Ici je respire, je vois le jour. Derrière cette porte commence la nuit, le vide, l'éternel silence. Le monde sans toi est un affreux désert où je périrais de langueur. Tu le sais, l'ennui avait séché mon âme ; elle s'est ranimée à ta vue, comme la fleur renaît au matin en buvant les rosées du ciel... Paule, Paule, regarde-moi ! Ne suis-je pas assez puni? Je n'ose me plaindre du châtiment; j'avais fait violence à ma passion; le dieu s'est offensé ; tu t'es faite le ministre de ses vengeances... Mais ne m'accuse pas d'avoir douté de toi. Pour la première fois Paule aurait menti. Moi, douter? L'éclair serait donc tombé sur moi sans me dévorer! Ne vois-tu pas que je vis encore?... Eh ! je ne prie plus ! Le rôle de suppliant ne me sied point. Tu m'appartiens. Tu t'es promise, tu ne peux te reprendre. Ces murs, ces arbres, ce coin du ciel ont été les témoins de nos engagements sacrés; tous ils dénonceraient ton parjure. Chasse-moi de ta présence, je ne partirai point, et si tu refusais de me rouvrir tes bras, crois-moi, je trouverai bien le secret de mourir à tes pieds !... »

Paule s'était affaissée sur une chaise. Elle couvrit son visage de ses mains, et tout son cœur se répandit en sanglots silencieux.

Je m'élançai à ses genoux... L'anneau est à son doigt !

Vous me reprochiez de ne pas tout vous dire, Félix. Soyez content. Il est possible que l'expérience m'ait plus raffiné que mûri ; mais qui niera ma candeur ?

LETTRE XXV

Genève, 25 octobre.

Je m'étais juré d'être calme; j'ai mal tenu ma promesse. La discussion s'est aigrie. Je n'ai pu m'empêcher de témoigner à ma mère combien sa conduite me semblait déloyale. J'attendais des larmes; elle a été sèche et dure, et la violence de son geste répondait à l'âpre accent de sa voix.

« Il vous plaît de m'accuser, m'a-t-elle dit, pour avoir le droit de reprendre votre parole. A votre aise? Mais quelles étaient nos conditions? Un sursis de trois mois après lequel mon consentement vous était assuré. Qui de nous deux se soustrait à ses engagements? Vous traitez de noirceur la démarche de M. Gérard. A-t-il outragé votre princesse, cet excellent et digne ami? Lui a-t-il mis le poignard sur la gorge? Il lui a révélé simplement ce qui est vrai et ce qu'il était de son intérêt de savoir, car, ne le niez pas,

pauvre aveugle, vos yeux s'étaient ouverts par instants à je ne sais quelles importunes clartés. Aujourd'hui vous voilà de nouveau fasciné. Cette petite fille a de l'école ; son tuteur est un habile homme ; il gagnera son pari. Dieu sait les gorges chaudes !... »

J'essayais en vain de l'interrompre. « A cette heure, continua-t-elle, la justesse de toutes mes conjectures m'est démontrée jusqu'à l'évidence. Vous êtes l'innocente victime d'une intrigue adroitement ourdie. Cette rencontre fortuite à Saint-Laurent, comédie ! On vous attendait, on vous cherchait, le chasseur était à l'affût. L'aventure des deux cachets, comédie ! Les hésitations calculées de ces bonnes gens à vous admettre dans leur intimité, comédie ! Les délicatesses affectées de votre aventurière, comédie ! Ses insomnies, ses sanglots, l'anneau renvoyé, comédie, comédie ! »

Elle prononçait ce mot *comédie* avec un accent que je n'oublierai pas. J'en ai encore le tympan déchiré. Elle finit par me dire :

« Des aveux sincères m'eussent désarmée. Mlle Méré a mieux aimé se poser en sainte immaculée et abuser votre crédulité par de ridicules fictions que vous seul pouvez prendre au sérieux. Ne vous faites pas d'illusion : qui a menti hier mentira demain. Quand vous serez marié, fermez bien votre porte, ayez l'œil au

guet, et Dieu vous garde du scandale ! Adieu, Marcel, que votre destinée s'accomplisse ! Un jour vous vous souviendrez que vous avez une mère, et que le métier des mères est de consoler... »

LETTRE XXVI

Genève, 26 octobre.

Que les lois humaines sont sottes! Que de formalités! que de lenteurs! Deux êtres jurent de s'appartenir l'un à l'autre. Qu'ils choisissent leurs témoins! Que l'acte soit dressé dans les formes!... Mais qu'ajoute à la validité de ce contrat le *visa* de la société, de ce grand corps sans âme et sans cœur?... Vous haussez les épaules. Songez qu'en faisant toutes nos diligences, nous ne serons mariés que dans un mois!

Il faut que le mariage se fasse à Genève. Il est bon que *ma princesse, mon aventurière* reçoive mes serments à la face de la calomnie interdite. Haine, envie, sots préjugés, dardez sur nous vos regards enflammés! Ce sera là nos flambeaux d'hyménée. Sifflez, serpents! Quel cantique serait plus doux à mes oreilles?

Je vous écrirai souvent, Félix : j'en sens le besoin ; mais n'attendez de moi que des billets.

LETTRE XXVII

Genève, 28 octobre.

J'ai reçu ce matin par la poste une lettre anonyme ainsi conçue : « Pauvre dupe!... » Je n'ai pas le courage de transcrire le reste. Serait-ce une coutume de ce pays?

LETTRE XXVIII

Genève, 30 octobre.

On reproche aux hommes d'être égoïstes. Que ne le sont-ils davantage! Je les voudrais enfermer tout entiers en eux-mêmes. Tant qu'ils s'occupent de leurs intérêts, qu'ils soient âpres à la curée, indélicats sur les moyens, ce sont les règles du jeu. Mais en quittant son tapis vert, voilà un maître fourbe qui se redresse; il oublie ses calculs et ses écus; avec une suffisance de connaisseur, il raisonne sur le bien et sur le mal, cite le prochain à sa barre, tranche du censeur public. Qu'y gagne-t-il? Rien. C'est du temps pris aux affaires. Oh! que les véritables égoïstes sont une espèce rare et précieuse! La plupart des hommes ont du temps de reste; dans leurs loisirs, ils tiennent à se donner l'air d'être des consciences, ils ont des scrupules; — sauve qui peut!... Le ciel bénisse les malhonnêtes gens qui savent des rubriques et ne débitent

point de maximes! Seigneur Dieu, délivrez-nous des cuistres! Nous garderons nos poches contre les fripons.

Ce qui me désole surtout, c'est que, pour débiter leurs sentences, ces moralistes improvisés n'ont pas besoin d'ouvrir la bouche. Leurs lèvres ne remuent pas.... ils ont parlé! Leurs yeux, leurs sourcils, un certain gonflement des joues, je ne sais quel hochement du menton... La face humaine m'est odieuse. Des loups! des loups! Je voudrais voir des loups!

Tout à l'heure l'officier d'état civil à qui j'avais affaire me répondait fort honnêtement; il était grave, attentif, fort *civil*, comme son état. Tout à coup j'ai vu ses *coins de bouche* se contracter, et, détournant la tête, il a souri.... ce sourire de *plumitif!* Les loups ne rient pas.

Sur mon honneur, je ne suis pas déraisonnable, Félix. Que mon mariage fasse événement, que la malveillance publique en glose.... je connais les petites villes et leurs sots caquets; mais, moi présent, pas un mot. Les visages seuls parlent. Que le silence des sots est auguste! tous les gens d'esprit s'y laissent prendre. J'ai fait force visites ces jours-ci. J'espérais toujours qu'un quidam s'écrierait : « Est-il donc vrai?... » Point. Tantôt le silence de la morgue qui

vous juge, tantôt celui de la compassion qui vous épargne.

Avant-hier, je me présentai chez une aimable femme qui n'est point une amie de ma mère. De l'antichambre j'entends prononcer mon nom; bruit de voix, brouhaha, glapissements de colombes. En étudiant Mlle de Luz, j'ai découvert que les colombes glapissent. J'entre. La parole expire sur les lèvres. On se regarde, on me regarde. La bête curieuse se met à l'aise; je parle, je m'anime : réponses froides et contraintes. A bout de patience, je veux frapper le grand coup.

« Madame, dis-je, j'ai une nouvelle à vous annoncer... »

Elle m'interrompit vivement :

« Monsieur, quand vous étiez en Syrie, couriez-vous le pays à dos de chameau? »

Hier soir, je me crus au moment de réussir. Je dînais en ville. Parmi les convives se trouvait un petit magot connu dans tout Genève pour ses usures et ses lésines. Aujourd'hui Harpagon est l'ami des autels. Il se plaignit (les larmes lui roulaient dans les yeux) que la foi se perdait, il dénonça M. Bird comme un homme sans mœurs et sans principes, comme un empoisonneur de consciences.... Je répliquai vertement; mais l'amphitryon s'empressa de rompre les

chiens, et l'instant d'après son regard vint chercher mes remerciemnts. On eût juré qu'il m'avait sauvé l'honneur.

Félix, ce pauvre monde est une caverne où il y a des bénitiers à tous les coins. J'en reviens à mon dire : Dieu bénisse tout fripon qui n'est pas doublé d'un cuistre !

LETTRE XXIX

Genève, 31 octobre.

Hier soir, nous étions gais. Jane se déguisa en magicienne, couronne au front, baguette dorée à la main. Elle nous fit des prédictions charmantes, nous promit des jours filés d'or et de soie. Puis, tirant de sa corbeille une paire de jolies ailes en gaze rose, elle me les présenta en disant :

« Quand on épouse une fourmi ailée, il faut apprendre à voler. »

On ne sait où elle prend tout ce qu'elle dit. Elle se mit à danser. M. Bird joua du flageolet. Voilà quinze jours que ce flageolet se taisait.

Aujourd'hui autre chanson : Paule a reçu une lettre anonyme qui l'a vivement affectée. Elle n'a pu me cacher son trouble ; elle voulait me faire voir la lettre, je m'y suis refusé. M. Bird m'a dit :

« Nous avons un détroit à passer ; nous aurons

bientôt doublé le cap. Le monde est si affairé qu'il ne s'occupera pas longtemps de nous. Le point est de se bien porter pendant ce petit mauvais quart d'heure. Vous avez la fièvre, vous êtes en colère; vous avez beau vous contraindre, elle s'en aperçoit : vous savez, *les petites perceptions !*... C'est vous-même qui l'avez dit. Me permettez-vous de l'emmener pour quelques jours à Montreux? »

J'ai consenti, je suppose que c'est une épreuve.

Mais qui me fera connaître l'infâme officine où se barbouillent ces hideux chiffons?

LETTRE XXX

Genève, 4 novembre.

J'ai joué de bonheur. Ce matin, nouvelle lettre anonyme... Il est de par le monde une paire d'oreilles!... Mais où les trouver?... Ce billet doux ne sera pas le dernier; on me promet des *révélations*. Je ne pouvais tenir en place. Je sors, j'entre au café. Le hasard me servit à souhait. Près de moi, deux jeunes gens causaient. Un mot que je saisis me fit tendre l'oreille.

« A quand le mariage? dit l'un.

— Au premier jour, répondit l'autre. On assure qu'il y a urgence. Je n'en crois rien; ceux qui le connaissent le donnent pour un Dandin; ce sera, je pense, un mari commode. »

Je ne desserre pas les dents. Ce beau parleur se lève, sort. Je m'échappe par une autre porte, je le rejoins dans une ruelle. Je lui dis deux mots à l'o-

reille. Nous nous reverrons demain sur terre de France.... M. Bird ne se trompait pas ; j'avais la fièvre, j'étais en colère. Je sens que je me porte mieux. Je respire, Félix, et je vous embrasse.

LETTRE XXXI

Genève, 5 novembre.

Il en a été quitte pour une légère blessure au bras droit. Ce jeune homme a de l'honneur ; il s'est bien comporté sur le terrain, et quand il s'est vu hors de combat, il m'a fait ses excuses avec une dignité courtoise, et m'a promis de nouveau le secret. Il importe qu'elle ne sache rien.

Ma bile s'était évaporée. Au retour, M. de P... qui m'avait servi de témoin, a tout gâté. Je vous ai parlé de ce vieux compagnon d'armes de mon père... Oh ! que les amis sont maladroits !... Il s'avisa de me dire :

« Ne vous étonnez pas si votre mariage fait crier les gens. Plus d'une mère de famille, sans s'en vanter, vous couchait en joue ; morbleu ! quatre-vingt mille francs de rente ne se trouvent point dans le pas d'un cheval. D'autre part les jeunes gens ont sujet de se

plaindre. On oublie vite ; dans deux ans d'ici, tout ce grand éclat eût été assoupi. De la beauté, deux yeux sans pareils, de la gloire, cent mille francs de dot... Soyez sûr qu'*en dépit de tout* les prétendants n'eussent pas manqué. »

Cet *en dépit de tout* me fit monter au front le rouge de la colère :

« Vous ne la connaissez guère, lui dis-je, si vous croyez qu'elle ait le cœur facile et que le premier venu se fût fait écouter. »

Il ne me répondit rien, tambourina sur la glace de la portière et parla d'autre chose. Et voilà ce qu'on appelle un ami !

Heureusement en rentrant j'ai trouvé cette lettre.

« Que faites-vous, Marcel ? A quoi pensez-vous ? Pas un nuage au front, j'espère. Nous causions de vous tout à l'heure, les deux petits souliers de satin et moi. A eux seuls j'ose dire tout ce que j'ai dans le cœur, tout ce que j'ose à peine vous dire ; ils me comprennent, ils ne me reprochent rien. Ah ! c'est une belle et grande chose que l'amour ; il a de bien autres ailes que toutes les fourmis ailées ; il nous emporte, quand il veut, au séjour de l'éternelle lumière, et la lumière est une bonne nourriture pour l'âme : la force, la joie, elle donne tout, chère délicieuse dont on ne se rassasie point.

« Mais à propos de nourriture, Jane vous supplie de vous assurer que son petit chien Black a de quoi manger. Elle exigeait que j'en fisse le premier article de ma lettre. C'était trop demander.

« Si vous rendez visite à Black, allez vous asseoir au bord de la Bédière ; regardez-la couler, écoutez-la chanter, sûrement elle vous parlera de moi. Écoute, je veux être sans cesse autour de toi, auprès de toi, devant toi ; je veux te cacher le monde, tout ce qui te blesse, tout ce qui t'irrite, tous ces fantômes que tu ne sais pas conjurer : — ce sera là ma vie, mon emploi. Plus je sonde mon cœur, plus je me sens capable de rendre heureux ce que j'aime : mais vous vous laisserez soigner, mauvais malade. Je sais bien qu'on me reproche à moi-même de battre quelquefois la campagne. Patience ! je suis en train de devenir parfaite. Depuis que je t'ai quitté, je vois tout en beau. Quel aveu !... N'importe, dans trois jours nous nous reverrons. En attendant l'heure de la guérison, avoir la fièvre avec toi, chère âme, c'est ma santé... »

QUATRIÈME PARTIE

QUATRIÈME PARTIE

LETTRE XXXII

Genève, 8 novembre.

Elle est revenue hier, Félix! Je l'attendis tout le jour aux Terraux; elle arriva vers quatre heures. Jamais elle ne m'avait paru si belle. Ses yeux rayonnaient d'un éclat divin. Je crus découvrir en elle un changement qui me plut. Jusqu'à cette heure, soit timidité, soit un reste d'inquiétude, ses épanchements mêmes avaient eu je ne sais quoi de réservé et de sérieux qui gênait ma tendresse. Hier il régnait dans ses manières, dans son langage, un mol abandon et une familiarité charmante, à laquelle se mêlait comme une nuance d'autorité. Je l'aime ainsi; elle a compris son rôle : c'est à elle qu'il appartient de commander.

Je m'incline avec joie sous son sceptre. Qu'elle gouverne ma vie! Toutes mes pensées, tous mes désirs lui seront soumis, sans que jamais ma débile raison discute les ordres de sa sagesse. La servitude aveugle est plus facile à l'homme que l'obéissance qui raisonne.

Je la quittai sur le minuit. La beauté du ciel, les clartés de la lune, m'invitèrent à une promenade nocturne. Il est près de Genève une montagne nue, pelée, abrupte, formée de longues bandes parallèles de rochers gris que séparent d'humbles broussailles : on dirait un grand corps, rongé par les années et dégarni de chairs, qui livre aux regards son squelette desséché. Au sommet, deux ou trois arbres solitaires détachent sur le ciel leur maigre profil. Vers le milieu du jour, quand une lumière blanche et crue inonde cette masse grisâtre rayée de vert, l'aspect en est triste et morne ; mais le soir, aux rayons du soleil couchant, la nuit, au clair de lune, ces âpres escarpements se revêtent d'une beauté magique ou d'une grâce mélancolique et sauvage. Aux trois quarts de sa longueur, la croupe arrondie de cette bizarre montagne est coupée par une entaille assez profonde, vallon resserré qui abrite un village ombragé de noyers ; sur le devant, au bord du précipice, s'élevait un vieil ermitage qu'une construction moderne a

remplacé. Ce lieu a de l'attrait pour qui aime à contempler les choses humaines de plus haut, et les choses de la lune de plus près ; mais ce qui m'y attire surtout, c'est que de là on aperçoit la tour blanche des Terraux et, par-delà la vallée, toute la chaîne du Jura et la ferme même de la Violette.

A vrai dire, mes yeux ne purent cette fois distinguer la tour qu'ils cherchaient, mais mon cœur en marquait la place. Une nappe de lumière vaporeuse était épandue sur la plaine ; j'entrevoyais confusément les mouvements du terrain, les lignes accidentées des collines, les sinuosités des cours d'eau, les bois, les champs, les villages les plus proches où brillaient quelques feux épars, au loin le lac, traversé dans sa largeur par un long sillon enflammé. A mes pieds se déroulait en serpentant une rivière qui, surprise à l'un de ses capricieux méandres par les rayons indiscrets de la lune, semblait se débattre contre ce regard insolent et se hérissait de petites vagues dorées. Quand je tournais la tête, je discernais le relief tourmenté de la montagne, ses puissantes assises, ses contreforts, ses arêtes aiguës, ses échancrures profondes, et je pensais voir le cadavre de quelque antique géant dont la reine des nuits étudiait curieusement les ossements poudreux.

Malgré le froid, qui était vif, je demeurai quelque

temps sur cette esplanade battue du vent : je m'enivrais d'air, de silence et de songes ; puis je gagnai le village. Près de l'église est un étroit cimetière enclos d'un mur à hauteur d'appui. Je m'assis quelques instants sur ce mur. Des lueurs argentées embellissaient de leurs prestiges la façade des maisonnettes qui m'environnaient, et les escaliers de bois pratiqués hors d'œuvre affectaient des airs romantiques de balcons moresques. J'entrai en conversation avec les morts inconnus qui dormaient près de moi. Quand le cœur déborde de vie, il est doux de s'entretenir avec la mort.

A trois heures du matin, je m'en allai chercher un gîte à l'auberge. Je fis allumer un grand feu : j'étais glacé. Tout en travaillant à me réchauffer, je m'assoupis insensiblement. Moitié éveillé, moitié endormi, j'eus une vision singulière. Il me sembla que je venais de découvrir le cimetière où reposent les dieux morts. C'était un lieu solitaire, silencieux, éclairé d'une lune pâle et pleine de mystère. Je pénétrai dans cet enclos sacré ; je tenais dans ma main une lyre. Aux accents que j'en tirais, les célestes dormeurs rouvraient les yeux et tressaillaient dans leurs tombeaux. Brahma contemplait son lotus bleu où se berce le monde, Osiris rêvait à ses pyramides nues dans l'immense nudité du désert, Jupiter secouait ce

front sourcilleux qui d'un signe ébranlait jadis l'univers; Proserpine, la douce Sicilienne, soupirait après les fleurs qu'avaient jadis cueillies ses mains dans les prairies d'Enna, quand l'enfer amoureux l'emporta tout effarée dans la nuit éternelle. Vous pensiez revoir! ô Diane chasseresse, les sentiers des bois, les sombres arceaux des halliers, les lianes luisantes de rosée, et, entendant au loin le haletement du cerf aux abois, vous vous efforciez de remuer vos lèvres blanches pour appeler vos chiens, pendant que, près de vous, se ressouvenant de ce qu'elle aima, Vénus, frissonnante, éperdue, sentait se rallumer dans son sein la flamme de ces désirs de déesse que ne lasserait pas une éternité de plaisirs.

Le succès de cette évocation me charmait; mais, tandis que mes doigts erraient sur la lyre, Paule m'apparut, environnée de lumière; elle se tint debout devant moi, et, me regardant avec des yeux où la pitié combattait la colère :

« Laisse les dieux morts dormir en paix, me dit-elle. Ne souffre pas que les souvenirs et les rêves se partagent ton âme et dévorent ton être. Vis dans le présent, et regarde l'avenir. »

A ces mots je m'avisai que les tombes étaient vides et muettes, et j'aperçus au loin comme une grande troupe de fantômes qui s'évanouissaient dans les

airs. Paule me regardait toujours ; je voulus m'élancer vers elle, la saisir dans mes bras, mais elle m'arrêta d'un geste en me disant :

« Pas encore ! »

Et soudain je ne la vis plus.

« Jalousies divines ! m'écriai-je, quand serez-vous lasses de me disputer ma proie ? »

LETTRE XXXIII

Genève, 10 novembre.

Pourquoi est-elle revenue ? J'ai la gorge serrée, la tête me bout. Je veux vous dire le fait, rien que le fait.

Jane jouait dans la cour avec Black. Cette petite fille s'empare sans façons de tout ce qui lui tombe sous la main. Elle avait pris un chiffon de papier sur une table, ou au fond d'un tiroir, ou dans un portefeuille, ou dans une cachette mystérieuse ; peut-être traînait-il à terre. Il est des papiers qu'on serre sur son cœur ; un corsage trop échancré s'entr'ouvre, une gorgerette de batiste se dérange, le papier tombe. Il se trouve là des petites filles pour le ramasser, des petits chiens pour le déchirer,... et la foudre fend la nue et tombe, et l'on se sent mourir. Cette histoire est vieille comme le monde.... De ce papier froissé entre ses doigts, Jane avait fait une pelote. Elle

l'attache à une longue ficelle, appelle Black et se met à courir. Le chien la poursuit en jappant, l'atteint, se saisit de la pelote, se débat, se mordille, tiraille, et fait si bien qu'il emporte sa proie. L'enfant veut ravoir son bien. Je viens à passer, elle m'appelle à son aide. Je donne la chasse au basset, je ne le rejoins qu'au bout du verger. J'arrache d'entre ses dents un lambeau de papier déchiqueté, le reste avait disparu. Je ne sais par quel hasard (la vie est pleine de ces hasards) j'approche de mes yeux ce lambeau, et la sueur me vient au front, ma langue s'attache à mon palais, je demeure interdit, pétrifié.

Voici ce que j'ai lu, tout ce qui peut se lire. Pour mon éternel supplice, ces débris de phrases se rejoignent et font un sens.

« Le onze au soir... je brave tout... Mais il est... ne se doute... ta beauté qui me rappelle... nous ressouvenir du passé... qu'avant le jour fatal tu m'appartiennes... »

Que vous en semble, Félix ? Le serpent meurtri et mutilé rassemble ses tronçons, se dresse et siffle !

Quelle journée ! quelle journée ! et que sera le jour de demain ? Ainsi le spectre invisible que je redoutais sans y croire se déciderait à sortir de son repaire, à se laisser voir et toucher ! Ainsi mes pres-

sentiments, mes doutes, mes terreurs, mes défaillances, cette jalousie secrète du passé, cette horreur instinctive d'être trompé qui me fit consentir à des délais dont mon cœur s'indignait, ainsi les préjugés du vulgaire, le témoignage de la foule, le sourire de celui-ci, les sourcils froncés de celui-là, le silence glacé de cet autre, tous ces visages qui me condamnaient, et le haro universel, et les ricannements des sots, et les insultes anonymes, et les supplications de ma mère, et ses menaces, et ce cri sinistre : comédie! comédie!... autant d'avertissements que m'envoyait le ciel, autant d'oracles que méprisait ma folie. Ainsi, grand Dieu! le monde aurait raison, et Lindor... Viens! viens! je t'appelle. Sors du sein de la nuit! J'ai soif de ton sang.

Oh! ce chiffon! ce chiffon!... Mon Dieu! que dit-il après tout? Quelques mots incohérents, point de signature, point d'adresse! Je suis malade, je suis fou. Eh quoi! Paule, cette Paule que j'aime, qui tout à l'heure mettait sa main dans la mienne, ces yeux qui me regardaient, cette bouche qui me parlait... Impossible! je vous jure que c'est impossible, vous ne la connaissez pas, vous verrez que tout s'expliquera... *Je braverai tout, ta beauté, le jour fatal...* Phrases copiées d'un roman par quelque sot écolier! Point d'adresse, vous dis-je, point de signature. Ce

papier servit peut-être à envelopper un écheveau de soie. Elle me brode une bourse. Vous ne le saviez pas?

Que je souffre, Félix! Ce lambeau de papier me brûle les yeux et les mains.

LETTRE XXXIV

Genève, 12 novembre.

Déloyauté sans exemple! Je n'étais pas fou. Il existe! je l'ai vu!

LETTRE XXXV

Saint-Gergues, 15 novembre.

Je me suis enfui. Je pense demeurer ici jusqu'à ce que j'aie pris un parti. Vous devinez ce que j'entends par ce mot; mais ne venez pas, Félix. Plus tard peut-être je vous appellerai. Franchement, je ne veux pas vous voir encore. Votre présence, que je saurai réclamer, ne me ferait pour l'heure aucun bien. L'air me manque, j'étouffe; si vous voulez que je respire, laissez-moi faire le vide autour de moi.

Je n'ai pas trouvé David; il est à Saint-Laurent. Puisse-t-il y rester longtemps! Je me suis installé chez lui. La neige couvre déjà les monts. Le vent du nord tourmente les bois dépouillés. Le lac qui m'emtoure est hideux, par endroits d'un bleu d'acier, couleur de fange sur ses bords. Les Alpes sont enveloppées dans un triple linceul de nuées blafardes. Il fait froid. Tout se tait. Quelques rochers gris regardent

la neige avec ces yeux fixes qu'ont les choses. Je voudrais passer ici le peu de jours qu'il me reste à vivre.

Me demanderez-vous de vous décrire mon mal? Ce qui domine, c'est l'horreur. Pour la seconde fois.... que dis-je? cette aventure est unique... La première fois j'aimais, j'adorais. Bon Dieu! qu'avais-je senti avant le jour où je la vis? Quand je songe à mes fureurs de jadis, je souris de pitié, car enfin qu'une coquette sur le retour ait imposé à ma crédule jeunesse, de tels accidents sont communs, et il n'y a guère là de quoi maudire les destins; mais que Paule... Non, ni mon amour, ni mon désespoir, ni sa trahison, ni sa honte, ne ressemblent à rien.

Je veux faire cet effort de vous conter comment cela se passa. Vous ai-je dit qu'après la fatale découverte, surmontant mon trouble et composant mon visage, je retournai auprès d'elle et que nous eûmes ensemble un de ces longs entretiens, à la fois tendres et enjoués, dont le souvenir sera la torture de mes derniers jours? Au moment de la quitter, alléguant un prétexte plausible, je la prévins que je ne pourrais revenir le lendemain. Je crus reconnaître sur son visage un signe de contentement secret. Je me contins, je lui serrai la main et partis la mort dans le cœur.

Le lendemain soir, je fus me poster aux abords du petit pont. La nuit tomba, elle était des plus sombres; un ciel couvert, un brouillard d'automne. Je rôdai longtemps entre les Terraux et le pont. Enfin je pénétrai dans la cour, à pas de loup, retenant mon souffle, et j'allai m'embusquer sous un des balcons. Le basset n'aboya pas; d'ordinaire Jane le fait coucher dans sa chambre. Je tendis l'oreille, je sentais courir dans mes veines le frisson de la fièvre. Nul bruit dans la maison, hormis par instants quelques sons de flageolet dont la douceur redoublait et irritait mon angoisse. J'attendais depuis plus d'une heure, lorsqu'un bruit de pas sur la route me fit tressaillir. Quelqu'un s'approche de la grille, l'ouvre, s'avance dans la cour. Elle n'était éclairée que par la faible lueur d'une lanterne suspendue à une branche d'arbre. Quand le fantôme passa près de cette lanterne, je reconnus un homme enveloppé jusqu'aux yeux dans un manteau; il me parut jeune, grand, bien fait. Je ne pus retenir un geste; il s'arrêta, demeura quelques secondes immobile, et comme s'il eût deviné ma présence, il se dirigea à droite pour faire le tour de la maison. Je le laissai s'éloigner, et prenant par la gauche, comme je connaissais les lieux mieux que lui, je le prévins et me cachai, pour l'attendre, derrière un rosier, à dix pas de la porte qui s'ouvre sur

le verger. Enfin il reparaît; incertain de son chemin, il hésite, regarde autour de lui, s'avance en tâtant les murs; arrivé à la porte, il y frappe d'un doigt timide. C'est elle-même qui vient ouvrir. Il s'écrie : « C'est moi! » Elle se jette dans ses bras, il la baise au front, il entre, la porte se referme..... le silence, la nuit. La foudre ne met pas moins de temps à tomber.

Pendant quelques instants, mon cœur cessa de battre, et je demeurai insensible et glacé comme un marbre. Dès que mon premier saisissement fut passé, me croirez-vous, Félix? vingt fois je m'élançai vers cette porte, échevelé, furieux, le poing fermé, le bras levé; vingt fois une puissance magique me retint à deux pas du seuil, et mon bras, retombant, se colla à mon corps... Comment vous expliquer?... Je ne sais : un trouble indicible, une paralysie de la volonté, une fureur sauvage qui se tournait contre elle-même, de la glace dans le cœur, des ténèbres dans la tête, un chaos de pensées obscures où surnageait l'horreur de ce qui se passait derrière cette porte et l'âpre désir de m'enfuir pour n'en pas être témoin... Que vous dirai-je? si j'avais frappé, si l'on m'eût ouvert, si je fusse entré, je serais tombé sur place sans connaissance, sans regard, sans souffle, sans que ma bouche défaillante pût répéter le cri de mon cœur et fulminer l'anathème contre le parjure... J'allais, je ve-

nais, je me frappais le front; de grosses larmes roulaient goutte à goutte de mes yeux sur mes joues, et de mes joues sur mes mains brûlantes. Le bruit de mes pas ne fut-il pas entendu? Il est vrai que la Bédière, enflée par de récentes pluies, grossissait sa voix. Tout à coup je conçus un vague espoir; je me demandai si je n'étais pas la proie d'un horrible cauchemar, le jouet d'une hallucination, si réellement cet homme avait paru là, à l'angle de cette maison, si ses mains avaient touché ces murailles, si cette porte s'était ouverte, si ce cri : *c'est moi*! et si ce baiser... Je m'approchai du salon, je collai ma joue contre la pierre, mais l'épaisseur du volet, la double fenêtre, le murmure du ruisseau, les battements de mon sang dans ma tête qui bourdonnait comme une ruche pleine!... Pas une voix humaine n'envoya le moindre son jusqu'à mon oreille

Je m'éloignai, je retournai dans la cour. Je me laissai tomber sur un banc. Je résolus d'attendre là l'éclaircissement de mes doutes, qui redoublaient d'instant en instant, et l'accomplissement de ma destinée. Je n'attendis pas longtemps. Minuit venait de sonner, quand une lumière brilla dans une pièce qui d'ordinaire est inhabitée, dans la chambre réservée aux étrangers. Il y passait la nuit!... A ce coup, le mépris fut le plus fort, et ma rage insultante s'exhala

dans un éclat de rire désespéré. Je vis aussitôt une ombre s'approcher avec précaution de la fenêtre, et, soulevant le rideau, regarder à travers la vitre. C'était bien lui !

« L'heure du berger a sonné, m'écriai-je, la sylphide va venir au son du flageolet. »

Et je partis en courant.

J'employai le reste de la nuit à griffonner des lettres qu'à peine les avais-je écrites je déchirais et brûlais. Enfin je m'arrêtai au billet que voici.

« N'essayez pas de nier. Une invincible défiance m'a conduit hier soir jusqu'à une porte qui a besoin d'être gardée. L'homme, le cri, le baiser, j'ai tout vu, tout entendu. Vous m'écriviez : *Je veux être sans cesse autour de toi, auprès de toi, devant toi, pour te cacher le monde.* Aveu candide ! L'homme d'hier soir, l'homme qui cette nuit peut-être et à l'heure où j'écris... ah ! répondez-moi, cet homme-là est-il un de *ces fantômes que je ne sais pas conjurer ?* Mais votre esprit est fertile ; il en sortira tout à l'heure je ne sais quel ingénieux plaidoyer. Je suis si crédule ! En tout cas, j'ai le droit d'être curieux ; j'attends vos explications. »

Je lui fis tenir ce billet par un messager sûr ; au bout de deux heures, il était de retour, me rapportant l'anneau et cette réponse :

« Je conviens de tout ; je ne vous rends plus votre liberté, je reprends la mienne. »

Vous entendez, Félix, ils se sont revus ! Une vieille tendresse mal éteinte s'est rallumée dans ce cœur indigne. Dieu ! avec quel emportement elle s'est jetée dans ses bras ! Il a gémi, pleuré, supplié. Peut-être aujourd'hui est-il libre. Elle a cédé à ses prières ; n'ayant plus besoin de moi, le troc lui a plu ; un autre anneau remplacera le mien à son doigt... Vous voyez que je ne la calomnie pas, qu'elle n'a pas à se plaindre de moi, qu'il y a de la clémence dans mes jugements.

L'inconcevable dureté de sa réponse fut mon salut. Vous savez quelle est ma vaillance dans les malheurs extrêmes. Le titan de la fable ranimait ses forces en touchant la terre du pied. Dès que j'ai touché le fond du désespoir, je sens toutes les miennes me revenir. La première marque de courage qu'on se puisse donner à soi-même, c'est de se défier de sa faiblesse. Je décidai que je ne la reverrais plus, car m'en aller larmoyer à ses pieds, tendre vers elle des bras suppliants, lui redemander son cœur qu'un autre m'a ravi ; ou bien, n'écoutant que ma rage, courir, le fer à la main, arracher la vie à ce ravisseur que je ne saurais ni haïr, ni mépriser (je reconnais les droits de la passion), autant de partis indignes de moi. Je voulus que du moins l'honneur fût sauf. Je résolus de

m'éloigner en hâte. Je prévins mon valet de chambre que je serais absent quelques jours et que je lui marquerais plus tard l'endroit où il devrait me rejoindre, et je partis sur l'heure, sans retourner la tête. Je cheminai tout le jour, cherchant la solitude des chemins écartés. La nuit me surprit dans les bois du Jura. Je m'égarai. Épuisé de forces, peu s'en fallut que je ne me couchasse dans la neige, pour ne me relever jamais; mais je sentis en moi comme un secret besoin de savourer la douleur.

« Non, m'écriai-je, je boirai le calice jusqu'à la lie. »

Je repris mon bâton, je retrouvai mon chemin; à la pointe du jour, j'atteignis le village... Félix, me voici : je vis, je sens, je pense, je me souviens. O douleur ! ô ma mère ! ton enfant te revient : nourrisson avide, il attache ses lèvres à tes mamelles meurtries qu'il épuisera jusqu'à la dernière goutte. A défaut du bonheur, le poison a son ivresse.

Ainsi c'en est fait : mes yeux sont dessillés. Les sagesses du monde sont infaillibles. Je m'incline, je me tais, j'adore ce que j'ai brûlé. Oui, désormais, je reconnais pour mes maîtres, pour les pontifes de mon nouveau culte la hautaine médiocrité, la foule ignorante, le vulgaire imbécile et jaloux. Eux seuls possèdent les secrets des cœurs, et ce qu'ils censurent est condamné par les anges et par Dieu. Que me parlez-

vous d'exceptions? Je vous le dis : quiconque ne rampe pas s'égare, et en dehors des petites sottises, il n'y a place sur la terre que pour les grandes perversités. Poésie, nobles sentiments, inspirations des grandes âmes, — pompeux verbiage! vain cliquetis de mots sonores! Au moindre souffle, les vases de diamant se transforment en feuilles sèches... Oui, je vois aujourd'hui la vie telle qu'elle est. Quel spectacle et que les aveugles sont dignes d'envie! Elle a menti, toute lèvre est souillée. Elle a menti, tout cœur est une mare infecte où croupissent et se tordent de hideux reptiles. Elle a menti, la lumière même du soleil est impure. Elle a menti... Vérité, où résidez-vous? Dans ces âmes grossières et malfaisantes qui adorent leur laideur comme le seul vrai Dieu et insultent du fond de leur bassesse à toutes les idolâtries des rêveurs? Paule, Paule a menti... Je n'ai plus de foi, plus d'amour, plus d'espérance. Cieux et terre, tout n'est qu'imposture et vanité.

Félix, la neige a de sinistres beautés. Je n'en puis détacher mes yeux. Cette couche délicieuse semble m'inviter à l'éternel repos; mais ne craignez rien. Je vous le répète : que la mort vienne me chercher, je ne ferai point les premiers pas.

LETTRE XXXVI

Saint-Cergues, 14 novembre.

David est arrivé hier vers midi. Tous mes désirs sont trompés. En le revoyant, je fus ému, je me troublai. Rien n'échappe à son regard pénétrant. Me sentant deviné, je lui ai tout conté. J'étais sûr cependant qu'il essayerait de me consoler. Cette tentation est trop forte pour l'humaine faiblesse, les gens d'esprit eux-mêmes y succombent.

Pendant tout le jour, il fut sombre, taciturne. Quelques questions brèves, des exclamations, ce fut tout. Il s'indignait de mon *aventure* non-seulement pour moi, mais pour l'honneur de l'espèce humaine. Il a couru le monde, il a connu beaucoup de sots, pratiqué plus d'un fripon ; il méprise le vulgaire, mais il s'obstine à croire aux exceptions. « Il y a de belles âmes, dit-il souvent, et c'est pour elles que le soleil se lève. » C'est faire bien de l'honneur au soleil ; il se

plaît à se mirer dans les grenouillères. En haut des poulies, en bas du limon, — voilà le monde, et je renonce à l'expliquer, si celui qui l'a créé n'est pas un titan aveugle, très-fort en mécanique, mais d'une indifférence absolue à l'article du bien et du mal.

Peut-être aussi David ressentait-il un secret dépit de voir l'événement démentir et confondre ses prédictions. Tous les prophètes ont de l'amour-propre ; l'avenir leur appartient : ils se croient volés quand la fortune en dispose sans leur aveu. Cet habile homme m'avait répondu de mon bonheur. Pauvre devin, où sont tes promesses ?... Et ce matin le soleil s'est levé !

Quand la nuit fut venue, David parut se ranimer. Ces Languedociens sont d'une heureuse humeur, et leurs abattements ne durent guère. Depuis longtemps nous nous taisions. Tout à coup, frappant du poing sur une table :

« Impossible ! impossible ! s'écria-t-il.

— Je l'ai dit comme vous, lui repartis-je ; mais j'ai découvert qu'il n'y a de réel que l'impossible.

— J'ai tout fait dans ma vie, reprit-il, même un vaudeville. Il n'était pas bon, j'en conviens ; mais si j'eusse inventé une intrigue aussi absurde que votre histoire, l'auteur et la pièce auraient été écrasés sous les sifflets.

— Les vaudevilles ont leurs lois, lui dis-je, et la vie

a les siennes, qui la dispensent d'observer les vraisemblances.

— Propos en l'air, dit-il. L'expérience m'a désabusé de bien des choses, je suis revenu de plus d'une illusion; mais une foi m'est restée, dans laquelle tout me confirme : ne vous en déplaise, je crois à la logique.

— La logique! m'écriai-je; elle ne se mêle pas de gouverner le cœur des femmes.

— Ne parlons plus d'elle, me répondit-il; mais M. Bird, je vous prie, M. Bird! A mes yeux, cet homme est un saint. Rabattons-en tout ce qu'il vous plaira : quelle apparence qu'il ait voulu se prêter à une si noire perfidie? Quelle apparence qu'il ait voulu, de gaieté de cœur, déshonorer ses cheveux blancs en recevant sous son toit...

— Que sais-je? interrompis-je. L'autre jour encore je l'entendis traiter d'homme sans principes. Ne vous en déplaise, je ne crois plus à rien.

— Cela ne m'étonne pas, reprit-il en s'échauffant. Les hommes de votre génération n'ont point d'âge, ou, pour mieux dire, ils ont tous les âges à la fois. Vieillots à douze ans, raisonnant de tout en regardant tourner leur toupie, et se piquant de connaître l'envers des choses avant d'en avoir vu l'endroit, il se trouve qu'à trente ans ils ont des simplicités d'écolier. Esprits précoces qui ne mûrissent jamais, faute d'avoir

su dépenser leur enfance, ils la traînent après eux jusqu'au tombeau. Leur toupie se venge, et, pour les punir d'avoir raisonné trop tôt, fera déraisonner leur arrière-saison. Nous avons tous une dette à acquitter envers la folie; malheur à qui ne rembourse pas le capital à vingt ans! il en payera l'intérêt toute sa vie. Pardonnez-moi, monsieur Marcel, mais je me défie un peu de vous. Je crains que, tout en affectant de mépriser les jugements des hommes, vous n'en receviez des impressions secrètes qui vous gouvernent à votre insu; je crains que les petits propos et les calomnies effrontées, les commérages et les lettres anonymes....

— Voici ces lettres, lui dis-je avec quelque amertume. Lisez-les; elles vous fourniront une ample matière à discussion, car c'est de cela qu'il s'agit, je pense. »

Sans prendre le temps de me répondre, il mit ses lunettes et braqua ses petits yeux gris sur les deux lettres. A peine les eut-il parcourues :

« Oh! oh! dit-il, le style en est jeune. »

Et les considérant de nouveau :

« Mais j'y pense, ces pattes de mouche ne me sont point inconnues. »

A ces mots, il alla chercher le registre où les visiteurs de l'observatoire inscrivent leurs noms et leurs

déclarations d'amour au Mont-Blanc. Il le feuilleta avec soin, et tout à coup :

« Je tiens votre affaire. En vain ce méchant espiègle s'est appliqué à contrefaire son écriture; à son âge, toutes les ruses sont cousues de fil blanc. »

Je regardai à l'endroit qu'il me marquait. Au haut d'une page, le jouvenceau dont le cheval, grâce à moi, prit un jour le mors aux dents, avait inscrit pompeusement son nom et dix vers boiteux qui font honneur à son génie. Il est possible, Félix, que ce soit là mon anonyme. Quelques jours plus tôt, je le confesse, cette découverte eût soulagé ma poitrine d'un poids qui l'oppressait.

« Vous vouliez lui couper les oreilles, me dit David; vous voyez que les étrivières suffisent.

— Fort bien, lui dis-je. Examinez maintenant cette relique que je porterai toujours sur mon cœur. Est-ce encore l'œuvre d'un écolier? »

Et je lui présentai ce hideux chiffon.

Il l'examina avec la patience d'un déchiffreur d'inscriptions.

« Oh! pour le coup, fit-il, cette écriture n'est pas jeune; ces gros caractères un peu tremblés.... Me direz-vous qu'ils ont été tracés par la main fiévreuse d'un amant? Oh! que non pas! Je me trompe bien, ou c'est l'écriture d'un presbyte, et ce presbyte a

passé la quarantaine. Que vous dirai-je? A votre place, ce chiffon ne m'aurait pas fait peur.

— A merveille, mon cher Zadig! repartis-je. Je suis un fou, je n'ai rien vu, rien entendu; cet homme, ce baiser, visions cornues d'un cerveau malade! C'est moi qu'on attendait, un autre a gardé les manteaux, la porte s'est ouverte à ma voix, je suis entré, c'est dans mes bras.... Voyez plutôt ce billet, gage adoré de ma félicité! »

Et je lui fis lire la réponse de Paule. Il s'émut, il s'agita; s'accoudant sur la table, il prit sa tête dans ses deux mains.

« Cynique ou sublime! murmurait-il. Point de milieu. Ou l'effronterie d'une âme sans pudeur, ou le cri de révolte d'une âme indignée! »

Il se leva, fit quelques tours dans la chambre; enfin, s'arrêtant en face de moi, il rougit un peu et me dit d'un ton presque suppliant :

« Il y a un mystère là-dessous; j'en voudrais avoir le cœur net. Me permettriez-vous de m'en aller aux Terraux?

— Je n'aurais garde! m'écriai-je. Ma dignité m'est chère; c'est le seul bien qui me reste. Que le silence me tue, je me tairai! »

Il n'en démordit pas, revint jusqu'à vingt fois à la charge, me représenta « qu'il saurait tout éclaircir

sans me compromettre, qu'il trouverait quelque spécieux prétexte pour se présenter à M. Bird, qu'il prendrait tout doucement l'air du bureau, déchiffrerait les visages, interrogerait les murs, ne parlerait de moi qu'à bonnes enseignes.... » Je connais toutes les ressources de cet esprit délié, je connais son tact et sa délicatesse. Il finit par m'arracher mon consentement ; après quoi il se jeta tout habillé sur son lit. Ce matin, à trois heures, il est parti.

Qu'espérer? Rien. J'ai toute ma raison, mais je ne laisse pas d'attendre son retour avec impatience ; vous admettrez sans peine que *j'ai le droit d'être curieux*.

Même jour, 4 heures du soir.

La poste passera dans une heure : le ramènera-t-elle?

Je me suis promené tout le jour. J'ai revu le bois de La Chèvrerie.... Vous êtes bien guéri! me direz-vous. Félix, si j'avais dû retrouver ces lieux parés de toutes leurs grâces d'autrefois..., non, jamais mon cœur n'eût consenti à subir les insultes de la nature en fête ; mais ces lieux ont changé comme mon sort. Cette harmonie me plut, je goûtai en les revoyant des

délices amères. Partout de la neige, une croûte de glace dans les fossés, le givre dissimulant l'éternelle jeunesse des sapins, des broussailles tristement dépouillées, le silence et l'immobilité de la mort, quelques feuilles sèches criant sous mon pied, un ciel plombé d'où tombaient par instants quelques flocons, nulle perspective, les percées des fourrés cernées par une brume épaisse, point d'espace, point de jour.... L'âme captive de cette forêt languissait dans l'accablement de l'ennui.

Je m'avançai le long du sentier. Les sapins me regardaient, ils se demandaient entre eux ce que j'allais faire. Je découvris l'endroit sacré, je déblayai la neige, je mis à nu cette poussière, je m'agenouillai, je la baisai avec transport.... Ici pour la première fois j'ai vécu, ou du moins j'ai cru vivre. Souvenir adoré, je ne te renierai jamais !

Ce fut alors, Félix, que je sentis tout ce qu'elle était pour moi.... De qui vous parlé-je ? De cette femme que je vis un jour en rêve. Vous ai-je jamais conté ses grâces et sa beauté, sa douceur et sa force, ses gaietés et ses sagesses, cette poésie qui n'était jamais songeuse et cette raison qui souriait, cette âme toujours attentive au ciel et toujours complaisante à la terre ?... A peine l'avais-je vue, un miracle se fit : je portais mon destin, pesant fardeau ; tout à coup je

me sentis porté par lui et je fus semblable à cet enfant qui avait chargé sur son épaule un cygne endormi et se traînait lentement, pliant sous le faix; soudain l'oiseau rouvre les yeux, étend ses ailes et l'emporte au ciel.... Tel fut mon rêve; mais on a marché, on a parlé, je me suis réveillé, il n'y a plus autour de moi qu'un vide affreux dont mes yeux se nourrissent.

Un instant je crus entendre dans un fourré sa voix qui m'appelait. Je tressaillis, je me levai, je m'élançai... Êtes-vous sûr que ce ne fût pas la mort qui, embusquée derrière un buisson, me criait l'heure et le jour?... Félix, tout mon courage s'est évanoui, et je ne réponds plus de rien.

LETTRE XXXVII

Saint-Cergues, 15 novembre, 1 heure de la nuit.

Ne me condamnez pas. Qui aurait pu prévoir, deviner?...

La poste était en retard. Malgré le froid, je me tenais en observation sur la galerie. A six heures, j'entends un roulement de voiture sur la grand'route et bientôt après un bruit de voix dans le sentier qui monte à l'observatoire. Je descends en hâte, je me précipite au-devant de David. A la faveur de la lanterne qu'il portait à la main, j'aperçois, marchant derrière lui, un homme enveloppé d'un manteau... Tout le sang de mes veines afflua à mon cœur, que fit bondir une joie sauvage, la joie du chasseur à l'affût qui voit approcher sa proie.

« Ah! monsieur, je ne vous cherchais pas, m'écriai-je, mais puisque vous venez à moi....

— Taisez-vous, me dit David en me saisissant fortement le bras, c'est son père! »

La terre se fût entr'ouverte sous mes pas.... Chancelant comme un homme ivre, je les suivis, je montai après eux, et m'arrêtai un instant sur le seuil pour reprendre mes esprits. M. Méré me regarda; lui aussi semblait embarrassé de son rôle, mais il se remit le premier et me dit : « Ah! monsieur, que de chagrins vous nous causez! »

Félix, rappelez-vous le récit de Paule que je vous rapportai : il vous a fait connaître ce père que Mme Simpson traite d'égoïste sentimental et romanesque. Que pensez-vous d'un homme qui, n'osant défendre contre les jalouses fureurs d'une marâtre l'enfant de son premier lit?... Cette aventure est commune, direz-vous. Voici qui l'est moins. Persécutée, poussée à bout, cette enfant s'échappe de sa geôle, se réfugie chez des étrangers. Son heureuse étoile l'adresse à d'honnêtes gens, à des âmes d'élite, à des cœurs d'or. Il le sait, cela lui suffit, le voilà tranquille. Il leur écrit pour leur recommander sa chère Paule ; tous les soins qu'ils auront d'elle, il les tiendra pour rendus à lui-même, il a le cœur si tendre! D'ailleurs un jour tout s'arrangera : il professe cet optimisme serein et commode qui se remet de toutes choses à la grâce de Dieu; mais en attendant que

tout s'arrange, il ne reverra plus sa fille, il se retire dans son coin, s'y tient clos et coi. Que voulez-vous? son repos lui est cher, seul trésor qui lui reste. Autrefois, au printemps de sa vie, il connut les transports et les délices de la grande passion; il aima follement une sylphide, avec elle il courut le monde et voyagea dans le bleu du ciel. La sylphide est morte. Adieu les émotions et la poésie de l'amour! Déjà grisonnant, il ne voit le bonheur que dans la tranquillité. Il s'est remarié, il ne saurait se passer de ces petits soins, de ces attentions délicates dont les femmes seules ont le secret. Les douceurs d'une vie casanière égayée par quelques plaisirs, les étés passés à Genève, les hivers à Paris, une table bien servie, le whist, quelques amis, quelques-uns de ces goûts honnêtes qui amusent l'esprit sans le remuer, le jardinage, les espaliers, une volière... Allez! son bonheur est assuré; mais ses abricots fussent-ils les plus beaux de la terre et les vins de sa cave toujours de bonne garde, tout serait perdu s'il allait être en butte à des tracasseries domestiques, et que les orages d'une humeur altière agitassent l'air autour de lui. Sa femme est-elle contente, elle l'adore et se met à ses pieds; lui cause-t-il quelque contrariété, elle lui fait des scènes qui ne s'arrêtent qu'à la syncope. Son parti est pris; il le faut, il oubliera sa fille. Je le calomnie, il a donné ses

ordres, on lui fera tenir des nouvelles par une voie aussi sûre que secrète. Elle se porte bien. Dieu soit loué! tout s'arrangera.

Cependant au bout d'un an, cette noble et malheureuse enfant est recherchée en mariage par un homme qui a de la fortune, une position, un nom. Il en reçoit la nouvelle, qui l'enchante; il donne son consentement, signe des deux mains. Cette heureuse aventure a réveillé ses entrailles de père. Sa fille est charmante! il l'avait toujours dit. Les égoïstes ont pour le succès une estime qui va souvent jusqu'à l'attendrissement. Le voilà qui s'attendrit; mais cette émotion lui pourrait être funeste, il est menacé d'une crise.... Quelle crise? Vous êtes curieux! Sachez qu'en dépit de sa jeunesse, à de certaines heures, bien qu'à de longs intervalles, le souvenir de son passé le hante sous les traits d'un séduisant fantôme. Alors son cœur frémit, s'agite; il est en proie à de vagues regrets, il revoit sa sylphide, il se surprend à adorer ses folies d'autrefois; sa petite félicité casanière lui fait pitié. Ce qui se passe en lui, il l'exprime par un mot qui le peint : « Hélas, dit-il, j'entends chanter mes rossignols!... » Il paraît qu'il en loge quelques-uns dans son cœur, qui, blottis dans l'ombre, semblent avoir perdu la voix; mais qu'une bouffée printanière vienne à passer, ils rap-

prennent à chanter, et toutes les féeries oubliées ressuscitent.

Quand il eut reçu la grande nouvelle, les rossignols chantèrent. Il se rappela combien sa sylphide était belle et combien sa fille lui ressemble. Revoir cette charmante enfant, la presser dans ses bras, causer avec elle du passé!... Cependant la femme de qui dépend son repos a tout appris : elle s'irrite, s'indigne ; sa jalousie (n'oubliez pas qu'à ses yeux Paule est complice des rossignols) frémit de voir, en dépit des naufrages, sa victime gagner le port. Il faut empêcher ce mariage, prévenir ce scandale.... Il tient bon : sublime effort! Toutefois, pour obtenir la paix, il jure ses grands dieux qu'il ne reverra pas sa fille, qu'il n'assistera pas à ses noces, que son gendre sera à jamais pour lui un inconnu. Tiendra-t-il son engagement? J'en doute : les rossignols chantent à tue-tête. Au bruit de leurs divins concerts, il prend la plume, il écrit :

« Ma chère enfant, tout est donc réglé, et ton bonheur est assuré. Le cœur de ton pauvre père s'épanouit, il se sent rajeunir. Écoute : ne faut-il pas que jeunesse se passe? Voici l'expédient dont je m'avise. Depuis deux ans, je possède des bois dans les environs d'Annecy. J'ai des ordres à donner à mes métayers. Excellent prétexte, tu le vois. Heureusement

Mathilde ne peut songer à m'accompagner. L'hiver d'abord, et puis son état, ses couches prochaines.... Je me reproche de la tromper ; mais il est des mensonges nécessaires, c'est la faute des gens qui n'entendent pas raison. Chère, chère enfant, je serai à Genève le 11 au soir. J'aurai soin de laisser à Annecy quelques lettres écrites d'avance, qu'un agent sûr expédiera de jour en jour à Mathilde. Grâce à ce petit stratagème, je pourrai aller m'enfouir pendant quarante-huit heures aux Terraux. Paulette, je brave tout pour te revoir ; mais il est de la dernière importance que personne à Genève ne se doute de mon équipée. Dans cette malheureuse ville, tout s'ébruite ; tes grands-parents seraient bientôt instruits, et Mathilde.... Elle serait capable de tout. Gouvernons notre barque avec prudence. La vie est une mer fameuse en naufrages. Ainsi, après cette longue séparation, je contemplerai tout à mon aise ta beauté, qui me rappelle les grâces angéliques de ta pauvre mère. Ne le préviens pas ; tu me le présenteras le lendemain de mon arrivée. Tâche que nous soyons seuls le premier soir. J'ai mille choses à te dire. Seul à seul, nous ressouvenir du passé, parler d'elle ! Ah ! vraiment cela m'est bien dû. Il faut qu'avant le jour fatal tu m'appartiennes quelques instants ; sinon, que mon rival redoute la jalousie d'un père !... »

Le 11 au soir, il arrivait à Genève. Le froid l'avait saisi en route. Il voulu marcher pour se dégourdir. Il descendit de voiture à l'entrée de la ville et se dirigea vers les Terraux par les chemins les moins fréquentés, enveloppé jusqu'aux yeux dans son grand manteau et très-attentif à éviter toute fâcheuse rencontre. Le voilà dans la cour. Regardez-le passer. Est-ce un père? est-ce un amant? A ma place, qui ne s'y serait mépris, et comment deviner la puissance magique des rossignols?

Après m'avoir dit : « Monsieur, que de chagrins vous nous causez! » M. Méré s'assit et me donna les explications que je vous résume en les commentant un peu. Il s'exprimait avec autant d'aisance que d'agrément; sa conduite lui semblait fort naturelle, et, si je lui avais marqué la moindre surprise, il se fût bien étonné de mes étonnements. Il faut le voir : sa figure explique son âme. C'est un homme de quarante-deux ans, d'une belle tournure et d'une physionomie engageante, de grands yeux noirs à fleur de tête, beaucoup de charme, ce sourire enchanteur qui sert d'excuse à tout, le ton traînant, mais modulé, tour à tour un aimable enjouement et quelques notes flûtées d'une douceur mélancolique, toutes les grâces caressantes d'un enfant gâté qui s'aime sans s'adorer et qui s'insinue sans avoir jamais la fatuité

de s'imposer. Les égoïstes de cette trempe ont une destinée facile et commode. Ne se piquant de rien, on ne songe pas à leur demander des vertus qu'ils n'affectent point, et on se dévoue volontiers à leur bonheur, parce que le plaisir de se sentir aimés les rend aimables et les fait valoir tout leur prix.

Je l'écoutai en silence. Quand il eut fini :

« Partons, monsieur, lui dis-je, partons en hâte. »

Mais lui :

« Où voulez-vous aller? Paule n'est plus aux Terraux. »

Et voyant mes traits s'altérer :

« Oh ! rassurez-vous ! tout n'est pas perdu. Un peu de patience, des soumissions, des larmes, et vous verrez que tout s'arrangera.

— Parlez! où est-elle? m'écriai-je.

— Vous ne gagneriez pas une minute à partir ce soir, me répondit-il de son ton tranquille. Il faut attendre à demain. Le premier train du chemin de fer vous conduira bien vite auprès d'elle. Permettez-moi de vous tout conter.... »

Et s'interrompant :

« Pas trop de citrons ! dit-il à David qui préparait un punch, pas trop de citrons ! mais une infusion de thé. Je suis grand partisan du punch anglais.

— M. Bird, reprit-il, était d'avis qu'on vous prévînt de mon arrivée. Par malheur Paule ne voulut pas

l'écouter. « Conformons-nous, lui dit-elle, au désir de mon père. Aussi bien, lorsque Marcel viendra demain, je jouirai de sa surprise. Se trouvant en face d'un inconnu quand il comptait sur les douceurs d'un tête-à-tête, il prendra de l'humeur, froncera le sourcil. Je m'amuserai à le tourmenter pendant un petit quart d'heure, après quoi je lui dirai : C'est mon père. Quel beau moment, et que sa joie sera vive ! »

J'arrivai, je passai auprès d'elle une soirée délicieuse. Vous jugez tout ce que peuvent trouver à se dire un père et une fille trop longtemps séparés par de cruelles circonstances. Nos deux cœurs étaient pleins à verser. Le lendemain, de bon matin, nous étions déjà ensemble. Elle s'attendait que, n'étant pas venu la veille, ce jour-là vous seriez aux Terraux de fort bonne heure. Nous sortîmes pour aller à votre rencontre. En traversant la cour, je lui dis :

« Il y avait ici quelqu'un cette nuit. J'ai cru entendre un éclat de rire accompagné de je ne sais quelles imprécations.

— Quelque paysan pris de vin, » me répondit-elle sans y attacher plus d'importance.

Nous nous avançâmes jusqu'à la passerelle de la Semme.

« Aurait-il pris un autre chemin ? » dit-elle.

Et nous revînmes sur nos pas. A chaque instant,

elle retournait la tête. Comme nous allions rentrer aux Terraux, elle vit paraître au bas du chemin l'homme que vous aviez chargé de votre funeste message. Elle s'inquiéta :

« Serait-il malade ? je suis sûre que voilà un exprès qui vient de sa part. »

Elle fit quelques pas au-devant de ce messager de malheur, reçut votre lettre d'une main tremblante.

« Est-il vraiment malade ? lui demandai-je.

— Oh ! très-malade ! »

Et je vis courir sur ses lèvres un sourire étrange. Puis, s'élançant vers la maison :

« Il me demande une réponse. »

Je la suivis, et tandis qu'elle s'enfermait dans son atelier, je passai dans la salle à manger, où la famille était réunie. Le déjeuner fut servi. Paule ne revenait pas ; on l'envoya chercher ; elle parut enfin. Elle était très-pâle et semblait en proie à une sorte d'exaltation qui nous fit peur.

« Qu'est-ce donc que cette maladie ? lui dit M. Bird.

— La même qu'hier, qu'avant-hier, répondit-elle ; mais que cela ne nous empêche pas de déjeuner. »

On lui fit d'autres questions. Elle n'y répondit pas, causa de choses indifférentes. Nous la regardions tous ; ses yeux avaient l'éclat de la fièvre, son parler était bref, ses mouvements saccadés. A deux

reprises il lui échappa un éclat de rire convulsif. Comme nous sortions de table, debout au milieu de la chambre :

« Je savais bien qu'il n'en guérirait pas ! » dit-elle.

Et tout à coup, portant sa main sur son cœur, elle poussa un grand cri et tomba à la renverse sur le carreau.

Nous nous empressâmes autour d'elle avec toute l'inquiétude que vous pouvez croire. Elle ne reprit sa connaissance qu'au bout d'une heure. Peu à peu ses forces lui revinrent ; elle sourit.

« Pardonnez-moi cette scène, nous dit-elle. S'il était ici, il la trouverait fort déplacée. Je me croyais moins femmelette. »

Elle nous mit au fait, nous fit lire le fatal billet. M. Bird se taisait, Mme Simpson vous chargeait de malédictions. Ah ! mon cher monsieur, quand la colère tient les femmes.... Je leur dis :

« Ne perdons point de temps ; avant deux heures tout sera raccommodé. Vite, qu'on le fasse venir.... »

Paule m'interrompit d'un geste, et, se redressant :

« Je ne veux plus le voir, tout est rompu entre nous. J'ai repris ma liberté, je la garderai. Une fois déjà j'ai pardonné, il est des excès d'indulgence qui avilissent. Qu'il m'ait écrit une lettre insultante....

ma fierté l'a déchirée ; mais qu'hier, sur la foi d'un soupçon infâme, il soit venu lâchement m'espionner dans l'ombre, des flots de larmes passeraient sur cet affront sans l'effacer. Il ne croit pas, il ne croira jamais. Que voulez-vous? il a su deviner mes mensonges, cet homme aux yeux de lynx ; il a pénétré les mystères de mon passé, il a reconnu ma honte écrite sur mon front. Il a vu Lindor, il le reverra. Mon Dieu ! que je lui pardonne aujourd'hui, et demain il m'infligera de nouveau l'outrage de ses insolents soupçons. Quel avenir ! quel enfer ! Écoutez-moi tous, je prends Dieu à témoin que je renonce à lui pour jamais. Et ne croyez pas qu'il m'en coûte. Que ne pouvez-vous lire dans mon cœur ? Vous y verriez que le mépris a tué l'amour. »

En parlant ainsi, elle froissait entre ses mains frémissantes ses longs cheveux bouclés ; ses yeux lançaient des éclairs ; c'était une lionne blessée au cœur. Je la regardais à la fois avec tristesse et admiration. Jamais je ne l'avais vue si belle ; je croyais revoir sa mère.

« Je ne sais que lui répondre, me dit tout bas M. Bird. Elle a raison ; aussi bien des deux côtés le péril est égal... »

« Je ne vous ménage pas, cher monsieur : rapporteur fidèle, je vous redis tout ; mais aussi que vous

êtes coupable ! En vérité, vous ne vous connaissez guère en femmes. La soupçonner ! Foi de père, s'il est au monde un être pur, saintement innocent, et que la pensée du mal n'ait jamais effleuré, c'est ma bien-aimée Paulette... Revenez de votre effroi ; tout est bien qui finit bien, et je vous réponds du dénoûment... Mais, monsieur, par votre incartade, vous m'avez gâté quelques-unes des plus belles heures de ma vie... »

L'après-midi se passa tristement, comme vous pouvez croire. On se regardait, on allait, on venait, on se creusait la tête pour défrayer l'entretien, qui expirait à tout instant. Cependant Paule était plus calme ; elle avait repris son visage naturel, si ce n'est que par intervalles elle pâlissait légèrement en portant la main sur son cœur. Un médecin qu'on avait fait mander déclara que ce n'était qu'un point de côté, et lui ordonna un traitement qu'elle suivit. Le soir, elle se retira de bonne heure. Alors je dis à M. Bird :

« De grâce, allez nous le chercher ! »

Il s'y refusa d'abord, m'alléguant que la liberté d'autrui doit nous être sacrée et me répétant comme tantôt que des deux parts le péril lui semblait égal. Mme Simpson prit votre défense et joignit ses prières aux miennes. Cette femme est bizarre : sa pitié mar-

che toujours sur les talons de sa colère. M. Bird finit par nous écouter : il se rendit chez vous, mais ne vous trouva point, et personne ne put lui dire où vous étiez.

Le lendemain, quand je le revis, il m'anonça que Paule désirait changer d'air. « Elle a raison, me dit-il ; ces murailles parlent trop, et leur entretien n'est pas bon pour cette chère enfant. Nous partirons ce soir pour Montreux; nous y avons passé une semaine il y a peu de temps, ce séjour lui plaît. » Toute la journée fut employée en préparatifs de départ. Paule était sombre, mais tranquille; au dernier moment, son front s'éclaircit, elle fut presque gaie, et en me faisant ses adieux elle me sourit et me dit : « Tout s'arrangera, n'est-ce pas, cher père ? »

Je devais partir de mon côté pour Annecy, mais tant d'émotions coup sur coup m'avaient ébranlé ; j'avais besoin de repos, je passai la nuit aux Terraux. Le matin venu, ma voiture m'attendait quand, grâce à Dieu, M. David accourut me surprendre au saut du lit. Entre nous deux nous avons tout sauvé. Courage ! bon espoir ! tout finira bien ; après l'orage, le beau temps. Et n'est-ce pas un heureux pronostic que Paule ait choisi pour refuge l'endroit du monde où elle était le plus assurée que vous iriez tout d'abord la chercher ? »

Là-dessus il s'attendrit, s'exalta, me peignit en traits enflammés le bonheur qui nous attendait. « Vous allez mener une vie d'enchantements, me dit-il. Paulette sera pour vous ce que fut pour moi sa pauvre mère. » Et, entremêlant les prédictions aux souvenirs et les souvenirs aux prédictions, il fit passer sous mes yeux des tableaux prestigieux Il me promenait au clair de la lune dans une forêt d'orangers ; à la cime de chaque arbre, un rossignol s'égosillait... Tout à coup le rideau tomba, le bois disparut, les rossignols se turent.

« Je m'oublie, dit-il en poussant un profond soupir. Il faut que je parte au plus vite pour Annecy. Dieu veuille seulement que mes lettres aient été expédiées selon mes ordres ! »

En ce moment, on vint lui annoncer que la voiture qu'il avait commandée l'attendait. Il me regarda d'un œil demi-caressant, demi-jaloux, soupira encore, me serra les mains et sortit.

« Règle générale, me dit David : quand les égoïstes font du sentiment, ils versent toujours ; mais que dire d'un homme comme vous qui, selon le mot de Marceline, *abîme tout sur un soupçon ?...* Bah ! laissons-là les examens de conscience, ajouta-t-il en se versant un verre de punch. Le cœur à la joie ! Je suis content de moi. La journée a été bonne ; celle de

demain sera meilleure encore. Monsieur Marcel, je porte un toast à vos amours, aux rossignols et à la logique. »

Cet excellent homme était fier de sa campagne ; son visage respirait l'allégresse. Cependant il avait besoin de repos et ne tarda pas à me quitter. Resté seul, pour tromper ma fièvre j'ai passé la nuit à vous écrire. Tout à l'heure je me mettrai en chemin.

L'impatience me dévore, Félix, mais je me sens plein de force et de courage. Le bonheur veut être conquis par la violence. C'est cet ange aux ailes de feu avec lequel Jacob lutta toute une nuit. Le ciel me soit en aide ! je terrasserai l'ange.

LETTRE XXXVIII

Montreux, 15 novembre au soir.

J'ai consumé tout le jour en recherches inutiles. A combien de portes n'ai-je pas frappé ! Tout ce pays abonde en hôtels, en pensions. Je suis entré partout, j'ai fureté partout. Jugez de mes angoisses. Tantôt j'avais la tête en feu, tantôt une sueur glacée découlait de mon front. Enfin ce soir, un hôtelier que je fatiguais de mes questions s'est souvenu qu'hier un Anglais, voyageant en famille, avait touché barres chez lui, et qu'il était reparti sur-le-champ pour Genève. Le signalement qu'il m'a donné ne me laisse aucun doute. Ma confiance m'est revenue. Paule s'est ravisée; son cœur, remis de sa surprise, a parlé plus haut que son orgueil. Tu as compris, fille cruelle, qu'il est des nœuds sacrés qui ne se rompent pas, et que nos faibles volontés ne sauraient prévaloir con-

tre les destins !... Elle m'attend aux Terraux. Que ne puis-je y voler dès ce soir ! Tout est bien : c'est là que le crime a été commis ; c'est là que je veux implorer le pardon.

LETTRE XXXIX

Genève, 16 novembre.

Les contrevents clos! la maison vide!... La grille même était fermée; j'ai dû héler le fermier pour qu'il vînt m'ouvrir. Il ne sait rien, il m'a regardé d'un œil hébété; il n'avait pas l'air de comprendre que j'étais chez moi. A force de prières et de menaces, je me suis fait livrer les clefs. Dans l'atelier, sur un pupitre noir, il y avait un encrier et une plume. J'ai brisé cette plume entre mes doigts, je l'ai écrasée sous mon talon... J'ai ouvert le volet; des poules picoraient dans le verger; elles ne se doutaient de rien... Les arbres, le ruisseau, le petit banc... Ils se taisaient tous. Comment leur arracher leur secret?

Tout conspire à mon bonheur! Absente depuis quelques semaines, Mme B... vient de m'écrire :

« Voilà donc comment vous nous traitez! C'est par un tiers que nous avons appris l'événement. N'avons-

nous pas sujet de nous plaindre? En vérité, pourquoi douter de nos sympathies? Je vous ai dit un jour combien Mlle Méré m'avait plu. Elle vous devra le bonheur. Vous avez eu la foi, vous avez fait preuve de cœur et d'esprit. On crie un peu contre vous. Patience! aux cris succède l'enrouement et à l'enrouement le silence. N'allez pas vous fâcher : vous avez à Genève plus d'amis que vous ne pensez; vous les connaîtrez plus tard. Nous espérons arriver à temps pour assister au mariage. Noubliez pas que jadis j'allai visiter dans sa triste cage le *francolin prisonnier* et qu'il ne me reçut pas. Je compte sur vous pour que Mme Roger acquite les dettes de Mlle Paule Méré. Sérieusement je serais heureuse que votre charmante femme attachât quelque prix à mon amitié... »

Je repars à l'instant pour Montreux.

LETTRE XL

Montreux, 17 novembre.

Le jour tombe; que cette nuit sera longue! Je ne vous ai pas dit qu'hier, aux Terraux, dans un tiroir de vieux bahut dont on avait oublié d'emporter la clef, je découvris un portefeuille; il renfermait des papiers; j'ai tout enlevé, cette dépouille m'appartient. Voici deux pages..., c'est tout ce qui me reste d'elle. Je vous les veux transcrire. Ce supplice aura sa douceur. En tournant dans la plaie le poignard qui me tue, je sentirai du moins que je vis encore.

« Je me suis relevée. La nuit me faisait peur; je ressentais au cœur une indicible oppression; je ne respirais plus. En rallumant ma lampe, je suis revenue à moi. Essayons d'écrire. Ce fut toujours mon grand remède. Mais qu'ai-je souffert autrefois? De mes souffrances de jadis je ferais aujourd'hui mes

joies. Pauvre cœur, dont les battements m'effrayent, calme-toi; Dieu te veuille donner sa paix!

« Je n'avais pu pleurer; enfin je sens couler mes larmes, soulagement précieux que je n'osais espérer... Je frissonne en songeant à ce que je ressentis ce matin. Que le coup fut terrible! Cette lettre... je ne pouvais la lire. Un nuage épais couvrait mes yeux. Ce fut mon cœur qui la déchiffra; il me sembla qu'elle venait se graver dans ma poitrine en traits de feu. De ce moment je ne me connus plus; point de larmes, les yeux secs; j'ai ri, je crois. Qu'est-ce donc que le rire?

« Sombres fureurs, transports d'une âme indignée, muettes imprécations, cet orage a bientôt passé. Je me suis souvenue de cette prêtresse antique qui, sommée d'appeler l'exécration des dieux sur un impie, répondit qu'elle n'était pas née pour maudire. Non, Marcel, je ne vous maudis point; je comprends, j'accepte, je me résigne. Cela devait arriver; Paule jure de vous pardonner. Que ne peut-elle jurer de vous oublier?

« Il faut partir, s'éloigner. Que de chagrins je cause à ceux qui m'aiment! Mon second père regrettera cette maison, ce verger, ce ruisseau. Pourquoi m'avoir recueillie, adoptée? Le malheur me poursuit; sans doute à quelque signe mystérieux gravé sur mon front, on

peut reconnaître que je lui appartiens. Moi non plus, je ne partirai pas sans regrets. Genève, le miroir de son beau lac, son ciel changeant, ses rues, ses places, cette maison de faubourg où je vis ma mère, ces chemins écartés où je cherchais le bonheur sans apercevoir la haine qui m'épiait, embusquée derrière une haie, tous ces lieux où j'ai vécu, souffert et aimé, me seront éternellement chers.

« Où fuirons-nous? Je ferai ce qu'il vous plaira, mais prenez garde, de Montreux on voit encore le lac. La couleur de l'eau, dites-vous, n'est plus la même. Il n'importe, ma raison me conseille d'exiler mes souvenirs sur des rives plus lointaines; si je l'écoutais, je me fuirais moi-même jusqu'au bout du monde.

« Rencontre fatale! Qui l'a poussé sur mon chemin? J'étais heureuse... Ah! que dis-je? le bonheur, c'est l'avenir qui nous attendait, s'il avait été sage, s'il avait su *conjurer les fantômes*. L'avenir! l'avenir! Je frémis en y pensant. Demain, après-demain, les jours succédant aux jours, le silence des heures, l'immensité des instants... ô mon cœur vide, avec quoi remplirez-vous ce vaste désert du temps?

« Comme je l'aimais! que sa voix m'était douce, comme elle remuait tout mon être! Mon âme se suspendait tout entière à ses lèvres. Et quels tressaillements au bruit lointain de ses pas! quelles rougeurs

et quelles pâleurs subites! Quand j'étais assise devant mon chevalet, longtemps avant que cette porte s'ouvrît, j'avais dit : « c'est lui, il vient ! » et mes pinceaux tremblaient dans ma main. Un dimanche matin, je me promenais seule dans le verger. C'était jour de fête : le ciel était d'un bleu sans tache; dans les villages voisins, les cloches sonnaient à grandes volées. Je marchais dans l'herbe, je pensais à lui; il me semblait à tout instant que mon cœur allait se détacher de ma poitrine et s'envoler dans les airs.

« Je l'aimai d'abord avec une sorte d'humilité craintive. Je l'admirais, je sentais en lui mon maître, mon âme se faisait sa servante. Cet esprit qui domine tout, cette pensée qui plane... Comme je me sentais petite! Mais un jour il se plaignit du monde, de ses iniquités, de ses sottes erreurs; sa parole était âpre, amère; il ne semblait pas se douter que se plaindre c'est s'abaisser, et qu'on n'injurie que ce qu'on redoute. Le lendemain, en une heure, il me fit deux fois la même question, et ses yeux ne quittaient pas les miens. Avertissements sinistres! Je découvris que ma statue d'or avait des pieds d'argile. Et pourtant, chose étrange, loin de s'affaiblir, mon amour redoubla : je n'adorais plus, j'aimais davantage; j'avais moins de vénération, mais plus de tendresse. Serait-il donc vrai que les femmes s'attachent à ce qui les fait souf-

frir? Aujourd'hui adorations, tendresses, tout est fini. Ces cendres sont encore chaudes; mais vous pouvez les remuer sans crainte, il n'en jaillira pas une étincelle. Sombre visionnaire que j'aimai, savez-vous ce qu'à cette heure vous êtes pour moi? Je vous le dirai d'un mot : Paule voudrait être votre sœur; elle vous consolerait, elle vous soignerait, mais sans espoir de vous guérir.

« La fille d'une sylphide! Regardez-moi bien, vous vous trompez. Ma fierté, mon bon sens... allez, ce pays est ma patrie. Hélas! que ne suis-je plus romanesque! Je ne me fais point d'illusions, je vois les choses telles qu'elles sont. Oui, je le reconnais, cette méprise fatale fut mon salut: il était bon que ce nœud funeste se rompît; notre vie à tous deux n'eût été qu'un long supplice. Loin d'ici, vaines espérances, nourrices folles qui croyez bercer dans vos bras un bonheur endormi, et qui ne savez pas voir qu'il est mort! Ah! certes il est bien mort, mon pauvre bonheur! Aucun miracle ne saurait le rappeler à la vie. Le sentiment de l'irréparable est entré en moi. Où trouver un remède? C'est un mal incurable que la jalousie du passé; tout l'encourage, rien ne la combat, elle se repaît de vent et de chimères, les démentis ne font qu'irriter sa rage. Aussi, quand il reviendrait abjurer à mes pieds sa folie, implorer son pardon,

me redemander à grands cris mon cœur, je lui répondrais : — Impossible! Si tu as douté jusqu'à deux fois dans le premier enivrement de l'amour, que sera-ce demain! Non, je ne puis consentir à mon avilissement; condamnée à souffrir, je veux du moins que ma souffrance soit noble. L'amour sans le respect, c'est l'enfer! »

« O ma pauvre mère, que votre fille est peu romanesque! Elle ne trouve pas même à consoler ses peines par le roman de la dévotion. Heureux qui dans ses douleurs peut contempler la voûte étoilée comme une foule vivante d'où il s'attend à voir sortir un visage cher et bienveillant! Heureux qui à l'heure de la défaillance entend battre dans les abîmes des airs un cœur immense que le moindre de ses soupirs fait tressaillir de pitié! A l'instant où le désespoir s'est emparé de lui, quelques soleils peut-être se sont éteints dans les profondeurs du firmament; les anges, émus de ses cris, descendent et l'abritent de leurs ailes; il sent passer sur son front la main qui jeta les mondes dans l'espace; l'infini se fait chair pour pleurer avec lui. De telles consolations me sont refusées. Je ne m'en plains pas; ces illusions sont douces, mais sont-elles salutaires? L'âpre breuvage de la vérité peut seul fortifier le cœur. Mon Dieu est ici, près de moi; j'entends sa voix : « Il faut, il faut... » Voix

divine, mais cruelle, ne me direz-vous rien de plus?... Silence! il parle encore : « La vie est un apprentissage. Dans le royaume des esprits comme dans le « monde des corps, rien ne se perd, tout se transforme. « Toute douleur est un enfantement. Des tisserands « mystérieux sont assis dans l'ombre et travaillent « pour toi. Prête l'oreille, tu entendras le bruit que fait « la navette promenée par leurs mains agiles. Enfant, « c'est sur le métier de la douleur que s'ourdit la trame « sacrée des joies éternelles, des voluptés célestes de la « sagesse... » Mon Dieu, je tâcherai d'apprendre; mais en aurai-je la force?... J'ai peur, je tremble... Ah! ne pourriez-vous détourner de mes lèvres cet amer calice de la vie?...

LETTRE XLI

Genève, 19 novembre.

Je m'y perds; je n'ai plus ma tête. La folie est là, je la sens venir. Tant de perquisitions, d'interrogatoires, de pas perdus!... Celui-ci assure les avoir vus, celui-là hoche la tête et retourne à ses affaires, cet autre bâille en me répondant.

Tout à l'heure, je suis retourné aux Terraux. J'ai cru entendre des voix, et j'ai pris mon cœur à deux mains pour l'empêcher d'éclater. Cruelle imposture de mes sens! tout se taisait; les contrevents toujours clos! C'est là que j'ai senti ma tête s'égarer. Le silence obstiné de ces murailles m'a fait frémir de rage; j'aurais voulu les mettre à la torture pour leur arracher des aveux.

Où se tient-elle cachée? Quand je pense, Félix, que j'ai peut-être passé tout près d'elle, qu'une porte, qu'un mur, nous séparait.... Je ne m'y trompe point :

enchaînée par un serment téméraire, elle m'appelle tout bas, elle se consume, elle se dévore. Si elle ne me revoit pas, ses jours sont en danger.... Ah! réponds-moi! M'entends-tu? Paule! Paule!

Et si *le mépris avait tué l'amour!* si elle était consolée! Si elle avait rappris à sourire! si elle était capable de penser, de voir, d'admirer!... Oh! rien n'égalerait ce supplice. Qu'elle souffre, grand Dieu! qu'elle languisse, qu'elle se dessèche de remords et d'ennui, dût-elle en mourir!

Je suis entré chez ma mère. Il fallait bien que ma fureur s'exhalât. J'ai trouvé là, sur une table, la corbeille. Félix, comme elle me méprise, puisque c'est à ma mère qu'elle l'a renvoyée! Je ne me possédais plus : étoffes, perles, diamants, j'ai tout traîné dans la poussière, j'ai tout broyé sous mes pieds. Ma mère était pâle de terreur. En me retirant, j'ai rencontré M. Gérard. Je lui ai crié : « Vous êtes son assassin ! » Ils m'ont suivi jusque chez moi, cherchant à me retenir. Je ne sais ce qu'ils me disaient.

LETTRE XLII

Genève, 20 novembre.

Je vous transcris en hâte une lettre qui me sauve la raison et la vie.

« Monsieur, on me recommande le secret ; mais je ne puis le garder. Si quelqu'un se plaint de cette trahison, ce ne sera pas vous. Je m'étais trompé ; la colère de Paule était plus sérieuse que je ne pensais. Elle se proposait réellement de vous échapper. Il est toujours dangereux de fâcher les femmes. A peine arrivée à Montreux, elle communiqua son projet à M. Bird. Elle désirait se rendre à Venise et y passer l'hiver. C'est la ville de ses rêves ; il n'est pas besoin de vous en dire la raison. M. Bird s'efforça de combattre sa résolution ; elle triompha de ses résistances.... »

Ma main se refuse à copier le reste. Adieu.

LETTRE XLIII

Venise 30 novembre.

Félix, vous m'avez offert de venir passer quelques jours auprès de moi. Je vous avais répondu que plus tard peut-être j'aurais besoin de vous. Êtes-vous encore libre? Je vous appelle, je vous réclame. Je sens mon cœur et ma raison s'affaisser sous le poids de ma destinée.

Je me plains du sort; pourtant j'ai pu croire un instant qu'il prendrait pitié de moi. Je n'étais à Venise que depuis deux heures quand, par une inspiration subite, je me fis conduire en hâte au jardin public. J'arpente une allée; un chien jappe après moi; je me retourne et je reconnais Black, qui, se ravisant aussitôt, accourt me lécher les mains avec de petits grognements d'amitié. Je promène les yeux autour de moi, j'aperçois assise sur un banc Jane en compagnie de sa gouvernante. Je congédie le chien, je

me tiens à distance, mais sans perdre l'enfant de vue. Bientôt elle se lève, traverse la promenade, et je la vois regagner la gondole qui l'avait amenée. Je lui laisse le temps de s'éloigner, je me rembarque à mon tour, je donne mes ordres au batelier, et après trois quarts d'heure de poursuite obstinée, j'avais découvert la retraite de Paule.

C'est une maison basse qui donne d'un côté sur un étroit canal, de l'autre sur une petite place bien aérée et tranquille. A la nuit tombante, je vins rôder dans ce quartier, et j'eus le bonheur de découvrir dans une petite rue qui débouche sur la place une sorte de grenier à louer. Une heure plus tard, avec d'affreux battements de cœur, je heurtais à une porte qui s'ouvrit. Sans me nommer, je demandai à parler à M. Bird. On m'introduit. Je renonce à vous peindre ma surprise.

« Monsieur, vous n'êtes pas un homme, me dit-il d'un ton glacé. Un homme sait ce qu'il veut et le fait. »

Je m'inclinai sous la verge qui me frappait ; mais comme j'alléguais à ma décharge la circonstance du billet fatal :

« Que parlez-vous de fatalité ? interrompit-il. Ne confondez pas à plaisir les occasions et les causes. J'admets sans peine que si cette lettre ne fût pas tombée

entre vos mains, vous n'eussiez pas commis la ridicule bévue de prendre un père pour un amant ; mais convenez aussi que, si vous aviez eu pour la femme que vous aimiez le saint respect auquel elle a le droit, tous les chiffons de papier du monde ne vous eussent pas causé le moindre ombrage. C'est un grand malheur, monsieur, de ne pas croire à la vertu, quand elle a le visage et le regard d'une Paule. Hélas ! sur la foi de quelques misérables propos, vous avez laissé le soupçon envahir votre cœur, et tôt ou tard vos jalousies eussent éclaté. Qu'une fois cette plante vénéneuse prenne racine dans une âme, elle la remplit bientôt de ses impurs rejetons ; s'efforce-t-on d'en couper un, il repousse comme par miracle. Et il aurait fallu, n'est-ce pas ? que Paule consacrât ses jours à extirper une à une ces orties empestées ! Ah ! croyez-moi, elle avait à faire un plus noble emploi de sa vie. Monsieur, la fatalité est un grand mot, mais soyez sûr que nous sommes toujours les complices de nos destins. »

Je l'écoutai avec une patience admirable.

« Au nom du ciel ! ne parlons plus de moi, lui répondis-je. J'estime que l'âme a ses maladies aussi inévitables que celles du corps ; mais que je sois un malade ou un criminel, qu'importe ? Il faut que je la revoie, car, je vous le déclare, elle ne peut vivre sans moi.

— D'où vous vient tant d'orgueil ! me répliqua-t-il. Quels sont vos titres? Où sont vos gages? Allez, Paule n'a plus besoin de vous, ni pour vivre ni pour mourir.

— Mourir ! m'écriai-je, partagé entre la douleur et la joie. Ses jours sont donc en danger ?

— Nous la sauverons, me dit-il, pourvu que vous nous fassiez la grâce de ne pas vous en mêler. »

En cet instant, Mme Simpson entra. Elle crut rêver, recula d'un pas comme à la vue d'un fantôme.

« Lui ici ! s'écria-t-elle. Vient-il achever sa victime ? » Et donnant un libre cours à son indignation, elle me traita d'abord plus durement que son frère : puis à son ordinaire, elle se radoucit et plaida ma cause. « Comme il a maigri ! dit-elle. On voit qu'il a souffert. William, il ne faut pas être trop dur. Convenez qu'il a eu des ailes d'oiseau pour nous suivre et l'instinct d'un bon chien de chasse pour retrouver notre piste. Ce jeune homme est un monstre, mais il a du bon. »

Grâce à son intercession, j'obtins que chaque soir je pourrais venir ici chercher des nouvelles. Voilà où j'en suis réduit, Félix.

Malgré ses rigueurs, quelle âme que M. Bird ! quelle candeur de saint ! Croiriez-vous que l'autre jour il se prit à dire : « Moi aussi je suis coupable. Notre

amour-propre est si subtil qu'il se glisse partout et corrompt comme un poison nos actions les plus pures. Dans l'idée de marier Paule en dépit du monde et de ses mensonges, il y avait quelque chose qui à mon insu flattait ma vanité. Aussi je me suis trop empressé, je me suis départi de ma prudence ordinaire. Je suis le premier auteur de tout ce qui arrive. » Et en parlant ainsi il avait des larmes dans les yeux et dans la voix. M. Bird s'accuse. Pensez-vous que M. Gérard se reproche rien? La conscience est lâche, Félix; elle tourmente les innocents et les saints et se laisse braver insolemment par les méchants.

Ami, vous représentez-vous mes tristes journées? Seul jusqu'au soir entre quatre murailles muettes, parfois je m'assieds sur le rebord d'une étroite lucarne qui commande une vue immense. Un ciel blafard, un soleil pâle, des horizons bas, le silence de cette ville étrange, ces bruits d'eau, ces gondoles noires pareilles à des cercueils flottants, tout cela m'assoupit, me plonge en d'énervantes langueurs ; il me semble naturel de n'être pas, et je crois sentir le néant qui s'apprête à dévorer sa proie.

Hier, accoudé à ma fenêtre, je regardais dans la ruelle d'eau verte à demi voilée par le brouillard du matin. Une gondole vint s'amarrer au pied de trois marches de marbre. Une porte s'ouvrit. Paule parut

enveloppée dans un épais manteau. Elle ne me vit pas ; elle ne me cherche plus. Le barcarolle l'enleva dans ses bras ; quand il l'eut déposée au fond du tendelet recouvert de drap noir et que la persienne se fut refermée, je me figurai qu'on venait de la clouer dans sa bière. La gondole s'éloigna ; j'écoutai le morne clapotis de l'onde, qui, battue par la rame, expirait sur les degrés, et lorsque tout disparut dans la brume, je crus voir mon rêve de bonheur s'évanouir dans le sein de l'éternelle illusion qui l'avait enfanté.

Qu'amènera le jour de demain ? Depuis longtemps (il y a deux siècles) je mendie la permission de la revoir et de lui parler. Le docteur français qui la soigne ne veut pas entendre raison. « Elle ne souffre pas, m'a-t-il dit, mais elle est tombée dans un état de faiblesse dont il faut à tout prix la tirer. Heureusement cette âme forte aspire à guérir et résiste à son mal. Elle a pris son parti, elle a consommé le grand sacrifice, elle est résolue à vous oublier. Laissez au corps le temps de recouvrer sa vigueur ; vous pourrez alors sans danger plaider votre cause. Aujourd'hui, si elle soupçonnait seulement que vous êtes à Venise, je craindrais pour elle des agitations et des combats intérieurs dont les suites pourraient être funestes. Que la fièvre vienne à se déclarer, je ne réponds plus de rien ! »

C'est de ces vains propos qu'on me paye. J'ai menacé de faire quelque coup de folie. Pour amuser mon impatience, on m'a enfin permis de la voir, mais sans me montrer. A côté du salon où elle passe les après-midi, est une alcôve sombre fermée par une portière. Demain, à deux heures, je m'y glisserai...

Félix, qu'amènera le jour de demain? Dans l'horrible langueur où je me ronge, je suis homme à risquer le tout pour le tout.

LETTRE XLIV

Venise, 1 décembre.

Je suis ivre de joie, tout est sauvé.

Tapi dans mon coin, je la vis venir. Dieu ! qu'elle est changée ! Étoiles qui me regardez, je vous prends à témoin ! Je rendrai à ses joues leur incarnat, à ses lèvres leur sourire ; elle me devra la vie, la santé, le bonheur.

On lui avança une chaise longue ; elle s'y laissa tomber. Elle se fit apporter les deux souliers de satin rose, les plaça sur ses genoux : « Vous avez l'air heureux, murmura-t-elle. Vous êtes ici chez vous. »

Puis : « Je me sens plus forte aujourd'hui. Qu'on approche un chevalet. » On s'empressa de la satisfaire. Alors, d'une main tremblante qui ne tardera pas à s'affermir, elle traça sur une grande feuille de carton blanc des enroulements, des rinceaux.

« Voyez, docteur, dit-elle, si ces courbes ne sont pas réussies. »

Et les contemplant fixement, elle se prit à leur parler.

« O mes divines amies, disait-elle, comme vous m'avez trompée ! Votre séjour est au ciel, parmi les étoiles et les chœurs sacrés des nombres et des idées; mais si vous tracez aux soleils leur route dans l'espace, vous ne vous mêlez pas de nos destins. Vous savez comme je vous ai toujours aimées, comme je croyais en vous, comme je comptais sur votre assistance pour donner quelque beauté à ma vie, quelque grâce à mes actions. Cruelles ! on a beau vous invoquer, — sourdes à nos prières, vous nous regardez en pitié du sein du firmament. Non, nos pauvres cœurs d'argile ne sont pas une demeure qui vous plaise. Filles de l'éternelle harmonie, nous sommes nés pour vous contempler de loin ; mais nous flattons-nous de vous posséder, nous ne tenons dans nos tristes mains qu'un peu de poussière mêlée de fange ! »

Je ne pus commander plus longtemps à mon cœur. Je soulevai la portière ; j'apparus. Mme Simpson fit un geste d'effroi. Paule se retourna, m'aperçut, se dressa soudain sur ses pieds, poussa un cri terrible, fit un pas vers moi, la tête renversée, les mains étendues, comme pour chasser un spectre ; mais,

brisée par son émotion, elle s'affaissa sur sa chaise.

On se jeta sur moi, on voulut m'emmener ; je me dégageai, je m'avançai vers elle, je m'agenouillai, je baisai le bas de sa robe. Elle me regardait avec horreur, avec mépris. C'était un spectacle navrant que ces deux grands yeux fixes vides d'amour ! Tout à coup ses traits contractés se détendirent ; elle fut prise d'un léger tremblement ; je vis une flamme étrange luire au fond de ses prunelles. Elle saisit la main du docteur qui se tenait auprès d'elle, et lui dit :

« Quelle découverte ! croiriez-vous que je l'aime encore ? »

Et aussitôt, laissant retomber sa tête sur son sein :

« Console-toi, ô ma fierté ! soupira-t-elle. Je ne serai jamais à lui. »

Félix, Félix, vous l'avez entendu : elle m'aime encore. Amour sauveur, rendez-la moi !

M. BIRD A M. FÉLIX DE F...

Venise, 5 décembre.

Arrivez, monsieur. Nous ne savons que faire de votre malheureux ami. Paule est en danger ; les mé-

decins semblent inquiets. Si profonde que fût sa blessure, nous pouvions espérer de la sauver; mais à peine eut-elle revu l'homme qu'elle n'estime plus et qu'hélas ! elle aime encore, son état empira; dès le lendemain, une fièvre ardente s'est déclarée. Pendant quelques jours, nous réussîmes à empêcher votre ami de pénétrer auprès d'elle. Ce ne fut pas sans peine; ce cœur, qui ne se commande point, ignore quelles violences peut se faire à elle-même une âme héroïque ; il se sent aimé et croit sa victoire assurée : il ne sait pas que Paule traite son propre cœur en ennemi dangereux qu'elle est résolue de combattre à outrance, au péril de ses jours.

Hier matin, dans un moment où, la fièvre s'étant ralentie, elle avait repris possession d'elle-même, de grands cris retentirent soudain dans le vestibule, les portes s'ouvrirent avec fracas, et cette pauvre enfant vit paraître un homme échevelé, défait, l'œil hagard et comme en proie à une folie furieuse. Il s'élança d'un bond auprès d'elle, et, se jetant à ses pieds, il lui tint tous les discours que peut inspirer le délire de la passion. Elle le regardait d'un air de pitié profonde, mais il ne put lui arracher la promesse qu'il était venu chercher. Alors il éclata en reproches, en menaces, en imprécations. Je vis un sourire douloureux errer sur les lèvres de Paule :

« Vous voyez comme il me respecte ! » me dit-elle.

A ces mots, il parut rentrer en lui-même, il prit le langage et l'attitude d'un suppliant. Des sanglots entrecoupés étouffèrent enfin sa voix. Paule pleurait.

« Vous me tuez, lui dit-elle d'un ton déchirant. Est-ce là ce que vous voulez ! Vous-même vous n'aspirez qu'à souffrir. Éloignez-vous, quittez Venise, n'y reparaissez que le jour où nous pourrons nous revoir sans danger. »

Je le pris par la main, je le forçai de se relever, je l'entraînai, je le reconduisis chez lui. Là, durant deux heures, je lui fis entendre le langage de la raison et tout ce que mon cœur me suggéra de plus propre à le toucher et à le convaincre. Il finit par m'écouter ; il me promit solennellement de partir. De mon côté, je dus m'engager à plaider sa cause ; je tiendrai parole, quoi qu'il m'en coûte, mais sans espoir de réussir. C'en est fait ; ses emportements d'hier l'ont condamné ; morte ou vivante, Paule est à jamais perdue pour lui.

Ce matin, je suis retourné auprès de ce pauvre insensé pour lui faire mes adieux. Il n'était plus le même ; il me déclara froidement qu'il était résolu à rester, qu'il avait pénétré mes secrets desseins, qu'il n'était pas la dupe de mon hypocrisie, qu'il saurait me déjouer. En vain lui remontrai-je sa folie, le tort

qu'il se faisait à lui-même ; il s'emporta, se répandit de nouveau en propos violents. En vérité je crains qu'il n'ait plus sa tête. Dans quelques jours, demain peut-être, il aura besoin d'être gardé à vue. C'est une tâche à laquelle mes forces ne pourraient suffire ; à peine en ai-je assez pour supporter ma propre douleur.

Hâtez-vous donc, accourez ; de grâce, venez le chercher, emmenez-le ; la vie de Paule est à ce prix... Mais, monsieur, dites-moi, quelle est donc cette faiblesse d'écouter un monde qu'on méprise ? Hélas ! pourquoi ce cœur tourmenté n'a-t-il pas su croire ?

FIN.

COULOMMIERS. — Typog. A. MOUSSIN.